


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DE

CHARLES DE BERNARD

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

NOUVELLES

ET

MÉLANGES

PAR

CHARLES DE BERNARD

Nouvelle édition.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—

1854

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

CHARLES DE BERNARD.

Si la première place, en littérature comme en toutes choses, appartient aux hommes dont le talent ou le génie a rendu tout ce qu'il pouvait rendre, un intérêt, sinon plus vif, au moins plus affectueux ou plus tendre, s'attache à ceux qui, par leur fin prématurée, la disposition particulière de leur esprit ou la faute des circonstances, offrent, dans l'ensemble de leur vie et de leurs ouvrages, ce je ne sais quoi d'inachevé qui ne s'accorde, hélas ! que trop bien avec la destinée de l'homme et les tristes conditions de son passage ici-bas. Ceux-là, on les aime à la fois pour ce qu'ils ont fait et pour ce qu'ils auraient pu faire ; si l'on regrette qu'ils n'aient pas laissé une trace plus profonde, ce n'est pas à eux qu'on s'en prend ; c'est à leur temps, à l'absence de ces convictions vigoureuses qui sont la séve des âmes, à ce sentiment de lassitude préventive qui arrête en chemin certains esprits très-fins et très-justes, faute d'être assez sûrs de leur force, de leur marche et de leur but. Il nous semble alors que nous sommes tous complices de leurs défaillances, qu'elles établissent entre eux et nous un lien de plus et que c'est pour avoir partagé nos ennuis et nos mécomptes qu'ils ont ainsi disparu sans avoir dit leur dernier mot. Toutefois, comme il ne manque pas, pendant ce temps, de noms sonores et de vanités bruyantes pour occuper le devant de la scène et absorber l'attention, il n'est pas rare

que ces sobres et discrets amants de la renommée vivent et meurent dans une sorte de demi-silence et de demi-jour, dont ils ne paraissent ni s'effrayer, ni se plaindre. On dirait que leur mort ne laisse pas de vide parce que leur existence ne fait pas de bruit. Patience! au bout de quelques années, l'on revient à eux, non pas par une de ces réactions violentes et criardes qu'eût réprouvées leur bon sens, mais par cet attrait réfléchi qu'ils ont ambitionné et qui leur survit. Leur physionomie s'éclaire par la distance ; leur souvenir se ranime en s'éloignant, et c'est, pour ainsi dire, la revanche de ces talents et de ces hommes, que, peu prônés de leur vivant, peu entourés à leur dernière heure, leur gloire commence au moment où celle de beaucoup d'autres finit. Voilà ce qui est arrivé pour Charles de Bernard.

Avant de parcourir la liste de ses ouvrages, de caractériser sa manière et de chercher à fixer sa place dans le roman contemporain, disons un mot de sa personne et de sa vie. On a répété bien souvent que la vie d'un écrivain ou d'un artiste était toute entière dans ses œuvres. L'adage n'est vrai qu'à moitié comme presque tous les adages. Sans doute, pour ne parler que des auteurs, le principal élément d'intérêt de leur biographie réside dans les créations de leur pensée ; mais ces créations mêmes, il est difficile de les expliquer ou de les comprendre si l'on ne pénètre quelque peu dans ces existences dont elles ne présentent que le côté extérieur et public. C'est probablement pour aplanir cette difficulté que les écrivains de notre époque ont été en général si prodigues de détails biographiques et confidentiels sur leur famille, leur enfance, leurs habitudes, sur la filiation mystérieuse qui rattache ce qu'ils ont écrit à ce qu'ils ont vu, fait, senti, aimé, souffert. Leurs historiens, s'ils en ont jamais, seront fort embarrassés d'apprendre au lecteur quelque chose de nouveau, à moins d'inventer ou de mentir, ce qui ne sera pas non plus une bien grande nouveauté. Charles de Bernard, lui, a été de cette race réservée et silencieuse des La Bruyère et des Le Sage, qui pensent que l'esprit a sa pudeur comme la beauté, et

qui font consister la célébrité véritable à forcer le public de parler d'eux sans jamais en parler eux-mêmes. Il a tout laissé à faire à son biographe, et s'il y a lieu de restreindre cette partie de ma tâche, ce n'est pas crainte de répéter ce qu'il aurait déjà dit, mais plutôt de dire ce qu'il eût mieux aimé taire.

Charles de Bernard naquit à Besançon, le 24 février 1804. Sa famille, originaire du Vivarais, était de très-ancienne noblesse. La branche aînée, qui porte les noms de Bernard du Graïl de Talaude, a son chef en Languedoc. Charles de Bernard était de la branche cadette, qu'on appelait aussi de la Villette, du nom d'une terre qu'elle possédait avant la Révolution. Le grand-père de Charles, cadet plus riche d'honneur et de parchemins que d'écus, servait à Besançon dans la maréchaussée; l'on put remarquer dès lors, entre cette ancienneté de race et cette médiocrité de fortune, un contraste dont l'auteur de *Gerfaut* et du *Nœud Gordien* semble s'être souvenu, non pas pour s'irriter ou se plaindre, mais pour se résigner avec grâce et parfois avec ironie.

Il débuta par la poésie, car c'est presque toujours ainsi que l'on commence, sauf à descendre plus tard à la prose, et à fondre, dans une proportion plus ou moins juste, les rêveries du premier jour avec les réalités du lendemain. C'est en 1829 que nous voyons son nom pour la première fois, dans un concours des Jeux Floraux de Toulouse. L'Académie couronna une pièce de lui, intitulée *une Fête de Néron*. Rappelons ici, pour les amateurs de synchronismes littéraires, que, la même année, en novembre ou décembre, l'Odéon joua, sous le même titre, une tragédie de Soumet et Belmontet, et que, vers la même époque, M. Victor Hugo venait de publier, dans un de ses volumes d'Odes et Ballades, *Un chant de Fête de Néron*, resté au nombre des morceaux les plus remarquables de sa première manière.

Peu après la Révolution de juillet, Charles de Bernard, alors âgé de vingt-six ans, se lança dans la polémique politique : autre illusion, moins gracieuse que la poésie, et qui partagea avec elle l'honneur de passionner la jeunesse de ce

temps-là. Un jurisconsulte éminent, M. Curasson, fonda à Besançon *la Gazette de Franche-Comté,* destinée à défendre les doctrines monarchiques, c'est-à-dire à attaquer la nouvelle monarchie. Il y eut alors, on le sait, dans plusieurs villes importantes, un vaillant effort pour décentraliser ; résultat logique d'une Révolution que la province avait subie à contre-cœur, qui démontrait le danger et l'abus de la centralisation parisienne, et qui faisait en outre refluer dans leur pays natal bon nombre de jeunes gens préparés par de brillantes études à des carrières actives, et condamnés à l'inaction par la chute du gouvernement qu'ils s'apprêtaient à servir. Ces tentatives échouèrent, comme elles échoueront toujours contre cet esprit amoureux à la fois de changement et d'unité qui fait le fond de l'esprit français, et que Paris attire à soi par son immémorial privilége de variation dans l'unité et de concentration dans le changement. Elles eurent l'avantage d'exercer, dans une sorte de noviciat et d'apprentissage, bien des forces jeunes et vives qui, plus tard, trouvèrent leur emploi et leur jour. C'est ainsi qu'à Besançon, l'on vit se grouper autour du docte fondateur de *la Gazette de Franche-Comté,* Charles de Bernard, d'Augicourt, auteur du *Prêtre Marié,* les deux Vaulehier, Léon de Perrey, Albert de Circourt, publiciste courageux et modeste qui a tour à tour figuré au premier rang des rédacteurs de *France et Europe* et de l'*Opinion Publique,* et qui, par sa belle *Histoire des Morisques,* a mérité le suffrage de tous les lecteurs sérieux et érudits. En même temps, dans le camp opposé, s'élevait *l'Impartial du Doubs,* rédigé par des hommes très-distingués, X. Marmier, Charles Weiss, et M. Demesmay, dont le goût si connu pour le sel a dû naître à la lecture des articles de ses adversaires et de ses collaborateurs. Aujourd'hui l'on croit rêver lorsqu'on évoque le souvenir de ces moments où des esprits d'élite, tels que Charles de Bernard et M. Marmier par exemple pouvaient se croire séparés par des abîmes. Depuis lors, ces abîmes-là se sont fermés, d'autres se sont ouverts, et nous n'avons pas gagné au change.

Quoi qu'il en soit, la politique proprement dite devait peu convenir à Charles de Bernard; non pas qu'il ne fût très-capable de toucher d'une main ferme et vigoureuse aux questions les plus positives et les plus graves; mais parce qu'il faut pour persévérer et réussir dans cette voie, un fond de passion ardente ou d'exaltation factice, peu conciliable avec cette observation pénétrante qui ne se laisse longtemps abuser ni sur les mots, ni sur les choses, ni sur les caractères, ni sur les partis. L'homme qui devait, quelques années après, dessiner d'un crayon si fin et si vrai les femmes chevaleresques, les tribuns austères, les Philamintes politiques, de *l'Anneau d'Argent*, du *Pied d'Argile*, d'*un Homme Sérieux*, des *Ailes d'Icare*, ne pouvait avoir un penchant bien vif ni bien obstiné pour ce travail de journaliste, qui condamne trop souvent à subir l'opinion des autres, sous prétexte de la former. Un heureux hasard vint lui indiquer ou du moins lui faire pressentir sa vocation véritable. En 1831, M. de Balzac publia *la Peau de Chagrin*. Jusque-là, malgré *le Dernier Chouan* et les premières *Scènes de la Vie privée*, la réputation de M. de Balzac restait fort problématique : l'on ne pouvait prévoir que bien confusément la transformation laborieuse qui se préparait dans cet étrange cerveau, et qui allait faire de l'auteur de *Jeanne la Pâle* et du *Vicaire des Ardennes* l'auteur d'*Eugénie Grandet* et de *Balthazar Claës*. C'est par *la Peau de Chagrin* qu'il abordait cette nouvelle veine où il devait trouver de précieux filons, beaucoup d'alliage, une gloire trop contestée jusqu'à sa mort, et trop exagérée après lui. Il y eut, autour de cet ouvrage, un de ces *coups de collier* de librairie, qui, pourvu qu'il y ait de l'étoffe, classent définitivement un écrivain. Ceux qui s'amusent aux menus détails de l'histoire littéraire, se souviennent encore peut-être de cette épigraphe cabalistique, de cette ligne serpentine, empruntée à *Tristram Shandy*, qui bigarrait la quatrième page des journaux et fut la bizarre introductrice de ce bizarre roman. M. de Balzac, comme tout auteur qui franchit un pas décisif, lut avec attention ce qu'on écrivit sur *la Peau de Chagrin*, et fut particulièrement

frappé d'un article publié dans la *Gazette de Franche-Comté*. Cet article était de Charles de Bernard : M. de Balzac lui écrivit, et ce fut là le point de départ d'une correspondance, et, plus tard, d'une amitié où les sympathies personnelles ont toujours, quoi qu'on ait pu dire, tenu plus de place que l'imitation ou même l'analogie de talent. Car, sans vouloir ni rabaisser l'un, ni exalter l'autre, on peut dire, et j'espère prouver tout à l'heure, que jamais talents ne furent plus dissemblables.

Charles de Bernard vint à Paris pendant l'hiver de 1832; il se lia avec Charles Nodier, autre Franc-Comtois, dont la vieillesse aimable, spirituelle et fantasque reverdissait au milieu des hommages faciles de la jeune école. Il fut des soirées de l'Arsenal, y vit MM. Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Deschamps, de Musset, Dumas, et y prit une légère teinture du romantisme à son déclin, non pas, bien entendu, pour en partager les ardeurs, ni surtout pour en être dupe, mais pour être de son temps et de son moment, ce qu'un homme d'esprit ne doit jamais négliger. Cet hiver de 1832, malgré les préoccupations politiques et l'approche du choléra, fut encore très-brillant pour la littérature romantique, que menaçaient déjà les défaillances des maîtres et les défections des disciples. M. Hugo venait de publier *les Feuilles d'Automne;* M. Dumas faisait jouer, avec toute sorte de mouvement et de bruit, ses drames de *Teresa* et de *Richard d'Arlington*. M. de Balzac donnait aux *Revues* ces charmantes esquisses, *le Message*, *la Femme de trente ans*, *le Rendez-vous*, qui, mieux que *la Peau de Chagrin*, réparaient les péchés pseudonymes d'Horace de Saint-Aubin et du comte de Villerglé. M. de Vigny mettait la dernière main aux fines arabesques de *Stello*. Alfred de Musset lisait à un cercle d'intimes les pages étincelantes de *la Coupe et les Lèvres*, et de *Namouna*. MM. Sainte-Beuve et Gustave Planche achevaient de fonder la critique contemporaine, en y introduisant, l'un l'analyse familière et délicate de la vie intérieure et des sources d'inspiration littéraire, l'autre l'étude sérieuse et profonde des

passions et des caractères. Enfin, l'on commençait à murmurer dans le monde des lettrés et des artistes un nom mystérieux, à demi caché sous un déguisement masculin, et qui devait, quelques mois après, signer *Indiana* et *Valentine*.

C'est à ce moment que se rattache la publication du recueil poétique de Charles de Bernard, *Plus deuil que joie* (devise des Beauffremont). Ce recueil parut chez Dentu, en mars 1832. Le ton général en était chevaleresque, élégiaque, monarchique, et malheureusement empreint de ce scepticisme hautain que lord Byron avait mis à la mode. Les vers furent lus par ce petit nombre de connaisseurs qui compose un succès d'estime ; la préface fut plus généralement remarquée ; c'était un morceau politique d'une netteté et d'une vigueur peu communes, où l'auteur semblait vouloir essayer ses forces avant de laisser là le lyrisme et la rêverie, et de se mesurer virilement avec la société ou l'histoire. En somme, le succès ne fut pas assez vif pour retenir Charles de Bernard à Paris, et nous le retrouvons à Besançon dès l'automne de 1832 : M. de Balzac alla l'y chercher en 1834. Il est assez piquant de rappeler les conseils qu'il lui donnait à cette époque. — « Vous avez, lui disait-il, la tête épique ; écrivez de grands ouvrages, où le roman s'associe à l'histoire sans la défigurer, et qui soient pour votre pays ce que *les Puritains* sont pour l'Écosse, ce qu'*Ivanhoé* est pour l'Angleterre. » — On sourit lorsqu'on rapproche ce conseil des charmants tableaux de genre que Charles de Bernard allait écrire, et qui ne gardent pas trace de prétention épique. Et pourtant, bien que le sens critique soit, — avec le sens commun peut-être, — celui qui a le plus manqué à M. de Balzac, je suis tenté de croire que, cette fois, il était dans le vrai. Je n'avais jamais vu Charles de Bernard, mais j'ai pu, grâce à un affectueux accueil, contempler son portrait religieusement conservé par sa dévouée compagne ; à voir cette figure énergique et martiale, ces épaules carrées, cette fière attitude, l'air de résolution et de franchise répandu sur tout

cet ensemble, on devine une nature faite pour les choses grandes, et on se demande si l'auteur de *Gerfaut* n'a pas été un Walter Scott volontairement amoindri, ou plutôt un Bergenheim lettré, un descendant des vieilles et fortes races, obligé, par le malheur des temps, à échanger contre une plume la rapière et l'épée.

D'après l'avis de M. de Balzac, il se mit à fouiller dans les chroniques franc-comtoises, et commença quelques grands romans historiques, dans le genre de ceux que Frédéric Soulié, vers la même époque, taillait de sa rude main dans l'histoire du Languedoc. Mais si Charles de Bernard avait des instincts de force et de grandeur qui le reportaient vers le passé, il avait aussi, et à un plus haut degré, cet esprit d'observation qui le ramenait au présent. Revenu à Paris en 1835, il regarda autour de lui, comprit que le Moyen âge et l'imitation de Walter Scott avaient fait leur temps, s'initia aux rapides vicissitudes du goût public, et se décida, non sans regret, à monnayer ses lingots. M. de Balzac le fit entrer avec lui à la *Chronique de Paris*; il y publia, comme ballon d'essai, *la Femme gardée*, qui n'eut pas de succès et n'en méritait guère. Quelques semaines après, *la Femme de Quarante ans* et *un Acte de Vertu*, paraissant presque coup sur coup, vinrent révéler un nom qu'on ne pouvait plus oublier, et un talent qui a eu, de nos jours, des égaux ou même des supérieurs, mais qui, dans son cadre et son genre, n'a point été dépassé. Au même moment, il débutait au Gymnase par cette jolie pièce d'*une Position délicate* qui n'aurait jamais dû être rayée du répertoire, et, par ce double début, il se trouvait en présence et comme à distance égale des deux hommes qui ont dominé le théâtre et le roman modernes : un peu plus haut, M. de Balzac ; un peu plus bas, M. Scribe.

Loin de nous l'idée de chercher à grandir Charles de Bernard, en rabaissant, parmi ses contemporains célèbres, ceux dont le talent s'est trouvé en contact avec le sien! M. Scribe a tenu sa place — et ce n'est pas la moindre, — M. de Balzac gardera la sienne — et c'est presque la plus

grande, — dans la littérature de notre temps. Toutefois il est permis de rechercher ce qui leur manque, et ces réserves sont d'autant plus légitimes qu'elles relèvent de la conscience non moins que du goût, et touchent à la morale aussi bien qu'à la critique.

Si l'esprit n'a pas toujours du succès, le succès a toujours de l'esprit; et qui a mieux et plus longtemps réussi que M. Scribe? Voici bientôt quarante ans que son règne a commencé, et ce règne n'est pas fini. Trois ou quatre gouvernements se sont succédé; cinq ou six Constitutions ont tour à tour assis notre société changeante sur des bases fragiles comme elle; le goût public a subi des variations innombrables; des renommées plus sérieuses et plus hautaines sont tombées avec les promesses et les espérances qui avaient concouru à leur avénement : la Muse légère du *Mariage de raison* et de *Michel et Christine* a surnagé à travers tous ces naufrages, sans même être obligée de jeter une idée par-dessus le bord ou de hisser une couleur nouvelle à son pavillon. C'est que M. Scribe a merveilleusement compris son époque, et ne lui a servi que tout juste ce qu'elle était disposée à accepter en fait de morale, d'honneur, de poésie, de sensibilité, de saillie, d'épigramme, de comédie, et surtout de résistance aux opinions du moment. Sous la Restauration, lorsque le genre et le théâtre créés par M. Scribe trouvaient tout près du trône une auguste et gracieuse protectrice, il profitait du patronage sans se croire obligé à une reconnaissance onéreuse : il se gardait bien de réagir contre ce libéralisme enté sur les gloires militaires de l'Empire, qui eût cependant offert à son observation ingénieuse de si plaisantes contradictions. Le vent du succès soufflait de ce côté, et il s'agissait de le suivre au lieu de le combattre. Ce fut l'instant qu'il choisit pour faire débiter, par la bouche de ses colonels et de ses sergents, des couplets de facture libérale et guerrière qui étaient aux chansons de Béranger ce que l'opposition des salons était à celle des *Carbonari*. Là ne se bornaient pas, par malheur, les complaisances de M. Scribe

pour les tristes passions qui préparèrent la Révolution de juillet. On retrouve, dans les premières collections de la *Revue de Paris*, de 1829 à 1830, des proverbes, des pièces qu'il a eu le courage de réimprimer depuis lors, et où il abusait des privautés de la lecture pour être un peu plus irréligieux et un peu plus immoral qu'il ne l'eût été sur la scène. Plus tard, après les trois jours, dans ce premier débordement de l'art révolutionnaire qui continua l'art romantique en l'exagérant, et où la lave devint si vite de la boue, on aurait su gré à M. Scribe, parvenu alors à son apogée, de protester, par quelque œuvre honnête et courageuse, contre cette orgie dramatique également funeste au sens moral et au sens commun. Il ne parut pas y songer : que dis-je ? il s'associa à cette phase de licence et de délire en prêtant son nom et sa plume à la pièce la plus hideuse peut-être de toutes celles qui déshonorèrent alors nos théâtres (*Dix ans de la vie d'une femme*). Puis, lorsque la pudeur et la raison publiques eurent fait justice de toutes ces horreurs, lorsque l'ordre rétabli peu à peu dans la société, dans le gouvernement et dans la rue, permit de voir plus clair dans l'état des intelligences, M. Scribe comprit que le culte du succès, le scepticisme politique, l'amoindrissement systématique des ressorts providentiels qui gouvernent les empires, seraient les bienvenus auprès d'une génération déjà fatiguée que ses premiers mécomptes allaient faire passer brusquement de l'enthousiasme au doute et du lyrisme au calcul. Élargissant ses cadres sans agrandir sa manière, il installa, en pleine Comédie-Française, une école d'athéisme social, de matérialisme pratique, de machiavélisme lilliputien, où la morale et l'histoire, également rapetissées, n'étaient plus que des gobelets d'escamoteurs ou des ficelles de marionnettes. Partout et toujours, en un mot, M. Scribe s'est contenté de regarder d'un coup d'œil juste et rapide de quel côté penchaient le goût et l'esprit publics, et, au lieu de les retenir quand la tendance était mauvaise, il s'en est fait le complice, sûr de recueillir le bénéfice immédiat de ses concessions ou de ses avances.

Ai-je besoin maintenant de caractériser sa manière, au point de vue purement littéraire et dramatique? L'homme si peu susceptible de chevalerie et d'héroïsme vis-à-vis de la société et de son temps, ne pouvait pas s'inspirer d'idées bien hautes, bien fines ni bien délicates dans la combinaison de ses intrigues, la création de ses caractères ou le dialogue de ses personnages. Un terre-à-terre bourgeois, mais d'une bourgeoisie émancipée, intelligente, plutôt arrivée que parvenue; une moyenne romanesque, mais d'un roman passé au crible des petites capitulations mondaines; une observation comique, mais d'une comédie superficielle et légère, effleurant l'épiderme au lieu de plonger dans le vif; une teinte sentimentale, mais d'un sentiment plus ingénieux que sincère, plus artificiel qu'attendri, toujours prêt à transiger, et même à passer à l'ennemi; une velléité paradoxale, mais d'un paradoxe chétif et frileux, faux brave qui, pour échapper au péril de ses hardiesses, se déguise bien vite en lieu commun; une parcimonie de bons mots d'autant plus singulière qu'on est rarement économe du bien d'autrui; enfin une absence proverbiale de style, d'élégance, de correction, ou même d'intentions respectueuses pour une langue quelconque; un plaisir d'arithméticien ou de sceptique à compter ce que peut rapporter un assemblage de solécismes, et, pour tout dire, l'étrange et peu édifiant spectacle d'un homme que la littérature française aura fait académicien et millionnaire sans en avoir fait un littérateur et sans lui avoir appris le français; voilà M. Scribe, tel que je me le représente en le dégageant de cette auréole factice que le succès et la fortune ajoutent à la célébrité. Qu'on nous vante, après cela, sa dextérité prodigieuse, son à-propos de quarante ans, l'incroyable fécondité de ses ressources, l'agilité de ses doigts de fée pour nouer le fil le plus impalpable, pour dénouer le fil le plus embrouillé, sa recette, à brevet d'invention, pour tisser les toiles d'araignée, et ce don de circulation facile, de popularité cosmopolite, qui, parti du boulevard Bonne-Nouvelle, a fait en souriant le tour du monde : trois familles d'esprits refuseront

toujours à M. Scribe leur suffrage, ou du moins leur suffrage complet : les esprits élevés, les esprits fins, les esprits lettrés.

Parlerai-je de M. de Balzac ? La tâche, pour moi surtout, devient fort difficile. J'ai passé douze ans, — de 1836 aux approches de la Révolution de février — à voir attaquer, insulter, amoindrir, démolir M. de Balzac par tous les journaux, sérieux ou légers, de l'opposition démocratique ; et cela pour une raison qui peut paraître aujourd'hui assez singulière : parce que l'auteur d'*Eugénie Grandet* donnait des romans à la *Presse*. Les Spartiates de la démocratie militante accusaient alors — bien à tort — M. Émile de Girardin d'être totalement dépourvu des aptitudes républicaines, et ils s'appuyaient sur un passage célèbre de Montesquieu, qui affirme qu'il n'y a pas de république possible sans beaucoup de vertu : ils soupçonnaient — bien injustement — l'immaculé directeur de *la Presse* de vouloir faire de son journal un moyen de distraction — les plus impolis disaient corruption, — destiné à remplir auprès de la France indignée, comme chacun sait, des méfaits de son gouvernement, le rôle du gâteau de Cerbère :

« *Melle soporatam et medicatis frugibus offam.* »

Ce gâteau emmiellé, c'était le feuilleton-roman, ennemi sournois du premier-Paris, et tout fraîchement inventé par l'illustre publiciste. M. de Girardin en a bien rappelé depuis lors. Il a prouvé qu'il ne manquait d'aucune des vertus propres à le brouiller avec ses amis et surtout à le réconcilier avec ses adversaires : il a loyalement regagné ses éperons révolutionnaires et lavé son écusson démagogique. Mais, en 1837, on ne pouvait pas prévoir ses tours de force à alinéa tendu, et M. de Balzac, un de ses plus célèbres fournisseurs de gâteau et de miel littéraires, subissait le contre-coup de son impopularité. Aujourd'hui M. de Balzac, comme les Empereurs Romains, est devenu dieu, par le plus violent et le plus sûr de tous les moyens : il est mort. Il ne s'agit plus de le contester, de le discuter, ni même de l'admi-

rer, mais de l'adorer. Toute critique à son endroit est une profanation; toute réserve une impiété; toute restriction un sacrilége. Ses fanatiques, si vous hasardez une objection timide, commencent, avant de vous répondre, par allumer un cierge, crier anathème et préparer un exorcisme. Grâce à l'intolérante ferveur de l'école réaliste, fantaisiste, sensualiste, panthéiste, qui a remplacé le grand et vrai Romantisme, la mémoire de M. de Balzac n'est plus une gloire littéraire, mais un dogme, une idolâtrie, un fétichisme.

Et cependant la morale, le bon sens et le goût ne peuvent pas se laisser prescrire par ces apothéoses tardives et posthumes. Non, l'auteur de *la Vieille fille* et de *la Physiologie du mariage*, de *la Rabouilleuse* et des *Parents pauvres*, ne comptera jamais parmi ces génies qui éclairent, fortifient, rassérènent l'humanité. Que dis-je? Il lui a manqué un grand nombre des qualités du génie, — la simplicité d'abord, puis la vérité, la clarté, la proportion, la mesure, et ce sens moral dont l'absence abâtardit les facultés les plus riches, et ce sens du possible qui sait s'arrêter dès que l'impossible commence. Remarquable surtout par l'invention, il a le défaut des inventeurs incomplets ou excessifs; il s'éblouit, il se grise de sa pensée, de sa création, de son ouvrage. Tel caractère esquissé d'une main ferme et magistrale, telle description commencée avec une puissance et un souffle que rien n'égale, telle analyse de sentiment et de passion ouverte, comme une tranchée vigoureuse, à travers les voies souterraines de la vie sociale ou de la vie intime, telle page écrite d'un style ferme, solide, éclatant, viennent tout à coup s'effondrer dans des fouillis inquiétants où tout s'embrouille, se surcharge et se contredit, la figure et le crayon, la phrase et l'idée. Que serait-ce, si nous voulions nous tenir à ces hauteurs austères où l'âme se sent inaccessible aux vapeurs enivrantes, aux miasmes capiteux, aux effluves magnétiques des grands talents insalubres? M. de Balzac n'exalte pas l'imagination, il n'égare pas le cœur comme la Muse éloquente et le lyrisme effréné de *Lélia*: il fait pire peut-être, il dissout. Il s'infiltre

et se distille goutte à goutte dans le cerveau comme un poison subtil, rare, insaisissable, qui ne tue ni ne déchire, mais dont l'effet immédiat ou lointain est d'énerver les bonnes facultés de l'intelligence et de surexciter les mauvaises, d'affaiblir l'âme pour les vraies luttes de la conscience, pour les dangers réels du monde, et de l'armer en guerre pour je ne sais quelles aventures chimériques ou coupables qui ne sont plus la défensive de l'honnête homme, mais l'offensive du héros hasardeux et équivoque, éternellement suspendu entre le panthéon et le bagne. De là aux rêves monstrueux qui font les révolutions et les crimes, il n'y a plus qu'un pas, et s'il est vrai, comme nous le disait récemment un homme illustre, que la Révolution de 1830 ait été l'œuvre de la politique, mais que la Révolution de février ait été faite par la littérature, M. de Balzac, bien qu'absolutiste et enveloppant dans un même dédain le libéralisme et la démocratie, a coopéré plus que personne à cette dernière catastrophe. Pour réduire le débat à des proportions plus modestes et le ramener aux conditions mêmes de notre sujet, disons hardiment qu'à ce talent immense, mais rempli d'alliage, une famille d'esprits tout au moins refusera toujours son suffrage : les esprits justes.

Les esprits justes ! je viens de désigner les appréciateurs naturels de Charles de Bernard. Peut-être, au lieu de m'exposer au reproche de pédantisme moral et de rigorisme littéraire en insistant sur les mauvais côtés de M. de Balzac, aurais-je mieux fait de me borner — tâche plus facile encore ! — à réfuter tout simplement la tradition et le préjugé qui représentent Charles de Bernard comme disciple, imitateur, clair de lune, reflet plus ou moins mitigé ou affaibli du conteur de *la Peau de Chagrin*. Ici je me sens à mon aise ; car tout le monde, après avoir relu les récits de notre auteur, doit être déjà de mon avis. Que M. de Balzac, gentilhomme écrivain, inventeur de la connétablie littéraire, exubérant d'idées, de projets, de conceptions puissantes, de plans gigantesques, ayant le génie de l'originalité

plus encore que l'originalité du génie, réalisant en sa personne une des physionomies les plus accentuées, les plus saisissantes qu'ait jamais produites la verte vieillesse d'une littérature, se soit fortement emparé de l'esprit de Charles de Bernard, et ait exercé sur sa vocation une influence décisive, c'est incontestable : mais là s'arrête l'affinité de ces deux talents qui n'eurent pas un trait de ressemblance. Un des plus spirituels admirateurs de M. de Balzac a remarqué que ses personnages occupaient vivement l'imagination, restaient gravés dans la mémoire, mais qu'il était difficile de leur trouver des analogues dans la vie réelle. En effet, à quelque monde que l'on appartienne, je défie que l'on me cite un héros, un type de M. de Balzac — j'entends un des principaux — qui ait réellement vécu, ou qui seulement ait pu exister. Où a-t-on jamais vu des duchesses de Langeais, des vicomtesses de Beauséant, des marquises d'Espard, des de Marsay, des Vandenesse, des Balthazar Claës, des David Séchard, des Dudley, des Mortsauf? On s'est étonné souvent de cette persistance de l'écrivain à faire reparaître, de roman en roman, les mêmes noms et les mêmes figures, à établir entre les acteurs et les épisodes de ses nombreux récits ces points de repère, ces airs de famille et de connaissance qui existent dans un salon, entre gens qui se sont vus la veille et se reverront le lendemain. Cette obstination qui, dans les derniers temps, avait pris tous les caractères d'une manie, ne pourrait-elle pas s'expliquer par l'impossibilité de faire croire à ses personnages, s'ils ne se servaient les uns aux autres d'attestations vivantes et de certificats en action? Créer un monde à part, placer dans ce monde des êtres exceptionnels, et, pour que le lecteur puisse s'y accoutumer et s'y reconnaître, leur donner, non pas une vérité absolue, non pas même une vérité relative, mais une vérité *mutuelle*, tel a été le procédé de M. de Balzac. Il avait, on le sait, la prétention de cultiver des ananas dans le potager des Jardies, et de s'assurer avec ce produit cent mille livre de rentes. Il n'y manquait que la température, le degré de chaleur, la qualité du

terrain, l'engrais, l'arrosage, la bâche, le jardinier, que sais-je ? — A ceux qui risquaient ces objections timides, il répondait qu'avec les gens minutieux il n'y avait moyen de rien faire. Eh bien ! ce rêve d'ananas impossibles, il l'avait tenté et à demi réalisé dans la vie idéale et fictive : il avait commencé, *à priori*, par y cultiver des fruits rares et exotiques, de forme bizarre, de couleur éclatante, de parfum pénétrant, d'arrière-goût vénéneux. Puis il s'était aperçu que ces fruits ne pouvaient pas vivre de la vie commune, sur notre sol, dans notre atmosphère, à côté des plantes indigènes, classées dans nos herbiers ou nos catalogues. De là cette *Comédie humaine* qui n'est, à vrai dire, ni un monument, ni une galerie, ni un hôtel, ni une maison, mais plutôt un vitrage colossal, un palais de cristal immense, fabriqué tout exprès pour acclimater une végétation lointaine et fantasque, pour la rassembler dans un même espace, pour la faire paraître vraisemblable ou possible par la réunion et le voisinage, et faire oublier au visiteur ébahi, au promeneur émerveillé, qu'à cent pas de là, sous notre soleil et dans notre air, elle ne vivrait pas une heure.

Les personnages de Charles de Bernard sont d'une vérité telle que, retrouvés, après dix ans, dans une nouvelle lecture, ils font exactement l'effet de ces gens que l'on a connus, puis perdus de vue, et qui, mêlés de nouveau au courant de notre existence, nous rappellent tout un ordre d'idées, toute une série d'incidents, tout un chapitre de souvenirs. Il a eu la vérité du moment, et il a encore, — chose plus difficile et plus rare, — la vérité rétrospective. Qui de nous n'a rencontré M. Chevassut, l'*homme sérieux*, l'aigle parlementaire, éclos dans un barreau de province, Mirabeau de mur mitoyen, rêvant les honneurs politiques, et ne sachant pas ce qui se passe chez lui ; plus orgueilleux de ses quatre cents ans de *roture prouvée* qu'un Montmorency ou un Rohan ; n'acceptant de la vie que les choses graves, et ne s'apercevant pas qu'elles ont aussi leur futilité ; se croyant appelé à gouverner le monde, et oubliant de surveiller sa fille et de morigéner son fils ? Et

Groscassand (de la Gironde), le tribun incorruptible, le Spartiate égaré sur les bords de la Seine, l'Hercule démocratique de l'opposition de 1827, soupirant et filant au pied d'une Omphale royaliste qui, pour désarmer l'humeur farouche de ses discours et de ses votes, flatte des deux mains ses vanités de grand homme en herbe et d'amoureux émérite ! Et Dornier, le journaliste tricéphale, légitimiste à Toulouse, ministériel à Orléans, républicain à Strasbourg, Tartuffe intelligent et subalterne, qui est aux dévots de la tribune et de la presse ce que le vrai Tartuffe est à Orgon et à madame Pernelle ! Et Blondeau de Gustan, le jeune agioteur d'élégance douteuse et de qualité suspecte, lancé à fonds perdus dans tous les hasards de la spéculation équivoque, et éblouissant de son faux éclat le provincial honnête qui vient y brûler ou y fondre ses ailes d'Icare ! Et Livernois, le séducteur quadragénaire ! Et tous ces vieillards si spirituels, si fins, si bons vivants, personnifiant si bien le *si vieillesse pouvait*, M. de Pomenars, M. de Loiselay, le marquis de Pontailly, M. de Gardagne ! — Mais c'est surtout la galerie féminine de Charles de Bernard, qui fait, à chaque instant, sourire ou rêver, comme devant des portraits dont on pourrait nommer les originaux. Combien n'en avons-nous pas vues, après 1830, de ces comtesses de Châteauvieux, femmes chevaleresques accomplissant d'avance des miracles d'héroïsme et de fidélité monarchiques avec le courage d'autrui, se posant en Alice Lee ou en Diana Vernon sans autres frais que quelques loteries ou quêtes aussi profitables à leur gloire que fatales à notre bourse, fières, au besoin, d'envoyer en Vendée les amoureux de leur fille, pendant qu'elles la mariaient à un héros de Juillet enrichi par un héritage ? Quel adolescent élégiaque et sensible ne serait heureux de compter les étoiles avec madame de Flamareil, ce type délicieux et exquis de la civilisation sentimentale, cette charmante femme de quarante ans, dont la beauté, les grâces, la jeunesse, le cœur, ont le privilége de renaître de leurs cendres et de faire de ces cendres tièdes un nouveau foyer de coquetterie douce et d'amour tempéré ? Quel salon politique n'a

eu pour habituée ou pour souveraine une madame Piard, ne cherchant ses romans que dans le *Moniteur*, préférant le rôle d'Egérie constitutionnelle à celui de femme à la mode, et disant à son mari, convaincu à la fois de galanterie surannée et d'opposition intempestive : — « En me mariant avec vous, j'avais cru épouser un homme d'État. » — Qui ne s'est rencontré avec ces vieilles filles à marier, ces mères indulgentes, ces belles-mères clairvoyantes et goguenardes, ces jeunes femmes jouant avec nos vanités, nos habiletés, nos colères, comme avec un jeu de cartes dont elles ont les atouts dans la main, tout ce personnel aimable, enjoué, sentimental, adroit, malin, espiègle, mélancolique, passant devant nous avec une larme au coin de l'œil, avec un sourire au coin des lèvres, et méritant peut-être de s'appeler la Comédie féminine tout aussi bien que l'étrange Musée de Balzac s'est appelé la Comédie humaine? De quel côté, je vous le demande encore une fois, se trouve la vérité, la possibilité, la vraisemblance? Chez le prétendu maître, l'observation pèche presque toujours par son excès même : elle ressemble à ces microscopes d'un numéro tellement fort, qu'ils commencent par nous montrer nettement ce que nous n'aurions jamais découvert, mais finissent par troubler le regard au point de ne plus distinguer même ce que nous verrions à l'œil nu : chez le prétendu disciple, l'observation s'arrête juste à l'instant où elle vient de condenser et de fixer la lumière sur le trait essentiel de la figure. Chez l'un, la science reste dans ces limites prudentes, discrètes, instructives, qui font les chimistes et les astronomes. Chez l'autre, elle se lance dans ces sphères ténébreuses, compliquées, troublées, dangereuses, indéfinies, qui faisaient les alchimistes et les astrologues.

En somme, les esprits élevés, fins et lettrés, ennemis naturels de M. Scribe, les esprits justes, ennemis raisonnés de M. de Balzac, peuvent tous, sinon se passionner pour Charles de Bernard, au moins l'accepter, l'aimer et le relire. Tous aussi, et avec plus d'unanimité encore, peuvent reconnaître que donner Charles de Bernard pour un imitateur de M. de

Balzac, c'est laisser croire qu'on ne les a lus ni l'un ni l'autre.

Après que ces jolies perles, *la Femme de quarante ans*, *la Rose jaune*, *un Acte de vertu*, *l'Anneau d'argent*, *le Persécuteur*, eurent paru successivement dans la *Chronique* ou dans la *Revue de Paris*, Charles de Bernard en fit un recueil qu'il publia, au printemps de 1838, sous le titre de *Nœud gordien*. En même temps, pour affermir et agrandir ce premier succès, il fit paraître *Gerfaut*, qui est resté, sinon le plus considérable, au moins le plus célèbre de ses romans.

Ici je dois discuter une autre de ces idées reçues qui s'attachent au nom d'un auteur, et en deviennent le complément obligé. Pour bien des gens, *Gerfaut* est le chef-d'œuvre de Charles de Bernard, comme *Eugénie Grandet* a été le chef-d'œuvre de Balzac. Un écrivain à peine connu la veille, publiant, d'un seul coup, deux volumes de Nouvelles exquises, accompagnées, en guise de porte-respect, d'un roman taillé dans les plus larges proportions d'alors, — car on n'avait pas encore inventé les romans en trente volumes, — il y avait là de quoi faire espérer, sinon plus, au moins autre chose que ce qu'a tenu l'agréable conteur des *Ailes d'Icare*, du *Paravent*, d'*un Homme sérieux*, de *la Chasse aux Amants*, de *la Peau du Lion*. Le fait est qu'on trouve, dans *Gerfaut*, des qualités de puissance et d'ampleur qui se ressentent encore de cette vocation épique signalée par M. de Balzac chez Charles de Bernard. Il y a du Walter Scott dans la création de ce Bergenheim, descendant non dégénéré d'une forte race, exerçant autour de lui cet empire de la vigueur physique, dernier vestige des féodalités du moyen âge, ne comprenant rien aux raffinements du sentimentalisme moderne, mais gardien terrible de son honneur, et donnant à ses vengeances conjugales une attitude grandiose, aussi éloignée du ridicule que de la vulgarité. Gerfaut, le héros du livre, représente bien, en maint endroit, cet égoïsme du poëte, que d'autres depuis lors ont essayé de peindre, et qui, mieux approfondi encore, pourrait fournir une des figures les plus vraies de la société contemporaine. Les paysages ont un relief et un caractère

qu'on chercherait vainement dans les autres ouvrages de l'auteur. Le rôle de Marilhac, le rapin à la suite, est fort amusant, et le dénoûment, d'une originalité sombre et sinistre, prouve ce que Charles de Bernard aurait pu faire dans le drame. Mais les scènes d'amour sont communes ou surchargées; Lambernier est un traître de boulevard, Clémence une héroïne de théâtre : l'analyse des sentiments et des passions, au lieu de ne toucher qu'aux points nécessaires, s'alourdit dans des digressions inutiles, s'égare dans des à-peu-près métaphysiques, et fait l'effet d'un crayon qui s'écrase en appuyant, d'un scalpel qui dépasse la fibre et s'enfonce inutilement dans la chair. On sent que l'écrivain n'a pas encore dégagé sa véritable manière, qu'il est poursuivi par le souvenir de ses lectures, qu'il flotte entre Walter Scott, *le Lys dans la vallée*, Charles Nodier, et l'école romantique. Plus tard, il retrouvera sa filiation naturelle, qui lui vient droit de Hamilton, de *Gilblas*, qui fait songer surtout à un La Bruyère un peu plus gentilhomme et mondain, à un La Rochefoucauld un peu moins grand seigneur et n'ayant pas perdu ses yeux au service d'une grande dame. Le vrai roman, ou, ce qui vaut mieux, la vraie comédie de Charles de Bernard, c'est *l'Homme sérieux*, *les Ailes d'Icare*, *un Arbre de science*, *le Pied d'argile*, *le Paratonnerre*, *la Cinquantaine*, *l'Anneau d'argent*, et, en dernier lieu, bien qu'avec plus de diffusion et de lenteur, *le Gentilhomme campagnard*. C'est là qu'il est tout à fait lui-même, et qu'il est supérieur. Pendant cette période de dix ans qu'il a si bien occupée et charmée, on se demandait parfois ce que devenait la comédie; on se le demandait surtout lorsqu'on sortait du Théâtre Français, lorsque l'on assistait à ces pâles et chétifs pastels qui n'avaient en général ni valeur littéraire, ni étincelle comique, ni même la saillie et la verve bouffonne des petits théâtres. Je ne voudrais pas dire que la comédie du moment se trouvât tout entière dans ces livres de Charles de Bernard; car j'écris une notice et non un panégyrique; mais, à coup sûr, elle y existait en germe, et peut-être s'en aperçoit-on aujourd'hui

encore mieux qu'à cette époque. A Chevassut, à Groscassand, à M. Gastoul, à madame Piard, à madame de Châteauvieux, à Dornier, à Livernois, à M. de Pomenars, à madame de Flamareil, à Harmodius, il n'a manqué, pour être des personnages d'une comédie complète, que ce qui a manqué au talent et à la gloire de Charles de Bernard lui-même pour occuper un rang définitif dans la littérature de ce siècle : un peu plus d'achèvement et de persévérance ; un sentiment plus profond et plus convaincu de son propre ouvrage ; un pas de plus dans la fouille, un coup de pioche dans la mine, un coup de pinceau sur la toile.

Après la publication de *Gerfaut* et du *Nœud gordien*, Charles de Bernard, de 1838 à 1839, s'attacha à la rédaction de *France et Europe*, recueil royaliste d'une nuance fort sage, et destiné, par cela même, à faire peu de bruit et une médiocre fortune. Il y publia plusieurs Nouvelles, entre autres *le Vieillard amoureux*, que nous retrouvons aujourd'hui dans *le Paravent*, et de belles et sérieuses pages politiques, entre autres celles que lui inspira la mort du prince de Talleyrand. Pour un esprit tel que celui-là, fin, désabusé, un peu sceptique, ennemi-né du parti-pris et du lieu commun, il y avait quelque difficulté à parler comme tout le monde de ce personnage mystérieux et taciturne, dont la corruption ressemblait encore à de la diplomatie, et qui disparaissait de la scène sans livrer son secret à personne. L'indignation lyrique de madame Sand, les grosses injures des Aristides du *National* et des Catons de la *Réforme*, les légitimes et inévitables représailles de la presse royaliste ; rien de tout cela n'était possible sous cette plume trop délicate pour crier comme les rosières de la gauche, trop mondaine pour tonner comme les casuistes de la droite. Les pages de Charles de Bernard sont tout à fait telles qu'il pouvait et qu'il devait les écrire ; ce n'est pas le coup de pierre lancé de la rue dans les vitres d'un salon ; ce n'est pas l'air de bravoure noté d'avance sur une lyre moins sévère pour d'autres faiblesses ; ce n'est pas la fureur couperosée de douairières ou de filles mûres contre

des fautes d'autant plus odieuses qu'elles leur sont plus impossibles ; c'est le jugement austère et triste d'une femme d'esprit, qui a observé, qui a lutté, qui a souffert, qui tient à n'encourager ni l'hypocrisie, ni le mauvais exemple, qui ne veut être ni prude, ni dupe, et qui, en déclarant que le vice est une honte, sait rappeler que la vertu est un sacrifice.

C'est de 1838 à 1847 que parurent, à d'assez courts intervalles, tous les récits de Charles de Bernard ; et, si j'en marque ici la date, c'est moins encore par scrupule bibliographique ou chronologique, que pour indiquer le parfait accord qui existe entre ces ouvrages et cette période de dix ans à laquelle ils se rattachent ; période tranquille, mais désenchantée, où il n'y avait plus d'enthousiasme, où il n'y avait pas encore d'agitation ni d'angoisse, et où, en poésie comme en politique, dans le roman comme dans le monde, le caractère passionné de la phase précédente s'amoindrissait en se tempérant. Remarquons que la carrière littéraire de Charles de Bernard, dans ses allures apparentes, et, pour ainsi dire, matérielles, se modifiait aussi et s'assouplissait aux vicissitudes extérieures de cette fugitive époque. Il serait piquant, il serait périlleux peut-être de faire entendre ou de laisser deviner comment le rédacteur de *la Gazette de Franche-Comté*, le collaborateur de *France et Europe*, le légitimiste chevaleresque du recueil poétique *Plus deuil que joie*, resté jusque-là au centre et au cœur du bataillon sacré de la presse royaliste, se trouva, un beau matin, non pas frappant à la porte du *Journal des Débats*, mais se la laissant ouvrir : explication délicate, dont je m'abstiendrais pour toutes sortes de raisons, si elle n'était, selon moi, étroitement liée à l'ensemble de cette étude, si elle ne formait un détail essentiel et comme un point de vue particulier de l'histoire littéraire, comprise entre les débuts de Charles de Bernard et sa fin prématurée, si enfin elle ne donnait lieu à des réflexions générales, applicables moins à un parti qu'à la société tout entière.

Les hommes politiques qui ont à la fois une opinion et

une conscience, peuvent rester fidèles à toutes deux sans que les vrais intérêts de leur position et de leur influence publique aient jamais à en souffrir. Cette fidélité peut être un mérite toujours, un sacrifice souvent, mais elle n'est pas, elle ne peut pas être l'immolation de ce sentiment intime, parfois plus chatouilleux que l'honneur même, et qui s'appelle orgueil chez les forts, vanité chez les faibles. Les hommes littéraires, plus faibles et plus vaniteux que les autres, — du moins à ce que l'on assure, — ont été, depuis vingt-cinq ans, exposés à des périls d'autant plus grands que, pour eux, le devoir à accomplir et la récompense du devoir accompli, les satisfactions de la conscience et les jouissances de l'amour-propre ne se trouvaient pas du même côté. Qu'un orateur ou un publiciste débattît, à la tribune ou dans un journal, avec talent ou avec violence, une de ces questions qui nous passionnaient alors et qui aujourd'hui nous semblent oiseuses ou risibles, un de ces *casus belli* parlementaires dont la seule gravité réelle était de brouiller entre eux des honnêtes gens et des gens d'esprit, il y en avait là pour six mois de succès, de bruit, d'empressements, d'hommages dans la meilleure compagnie de Paris. Qu'un écrivain, un moraliste, un conteur, apportât à cette même société, dans le même temps, un plaidoyer quelconque en l'honneur de la vertu contre le vice, du salon contre le club, du foyer domestique contre le bouge, de la *patricienne* contre la courtisane, du gentilhomme contre le forçat; que, dans un récit ingénieux, délicat ou pathétique, il essayât de prouver que tous les comtes et les marquis ne sont pas absolument des coupe-jarrets et des aigrefins, que toutes les duchesses n'ont pas pour passe-temps favori de faire l'amour avec des rapins ou des artisans, qu'un titre et une particule ne sont pas des brevets authentiques de dépravation, d'imbécillité ou de bassesse, on pouvait parier qu'à talent égal cette société tournerait le dos à son avocat officieux et s'enthousiasmerait pour ses accusateurs. Attentive et reconnaissante en politique, elle était distraite et ingrate en littérature. Peu lui importait, pourvu qu'on réussît à l'amuser et à l'émouvoir,

l'attaque ou la défense, la déférence ou l'insulte ; et, comme il est plus facile de griser avec de l'eau-de-vie qu'avec du Clos-Vougeot, comme le répertoire des sensations fortes et des frémissements nerveux se recrute plus aisément dans l'exception monstrueuse que dans l'observation exacte et sage de la règle, de la proportion et de la mesure, il n'y avait, en définitive, d'éclat, d'engouement, de curiosité, de couronnes et de liste civile que pour ces écrivains qui obtenaient tout en n'épargnant rien, pour ces récits gorgés de fiel, de sang, de boue, dont chaque page était un outrage en attendant qu'elle devînt une menace, dont chaque chapitre révélait une honte en attendant qu'il amenât un malheur. Le plus énergique, le plus consciencieux peut-être de ces grands inventeurs, Frédéric Soulié, lorsqu'il était piqué au vif par quelques-unes de nos critiques de Cassandre, répliquait avec une amertume qui cachait un fond de vérité : « Ah ! vous nous reprochez nos conceptions violentes, nos figures poussées au noir, nos entassements de crimes et de vices, ces flagellations ignominieuses et sanglantes que nos romans font subir au monde des riches et des heureux : eh bien ! il vous permet, il vous charge de nous attaquer et de nous maudire, ce monde qui vous a choisis pour ses organes officiels, pour les arbitres attitrés de ses opinions : mais en même temps, il nous lit, il nous applaudit, il nous paie, il nous fait riches et célèbres, et, si nous ne racontions que d'honnêtes et morales histoires, il nous laisserait obscurs et pauvres ; la flétrissure d'apparat, c'est vous qui nous l'infligez par son ordre ; la prime d'encouragement, c'est lui qui nous la décerne, à votre insu et malgré vous : il en est de ceci comme des mauvais livres du dernier siècle que la police faisait poursuivre ou saisir, et que les grands seigneurs de Versailles et de Trianon, les ministres, le roi et le lieutenant de police lui-même dévoraient en cachette : c'est vous qui êtes la police : triste rôle lorsqu'on n'a derrière soi aucun de ceux que l'on est censé défendre, et lorsque ceux qui vous délivrent un mandat d'arrêt contre nos ouvrages, en ont tous un exemplaire dans leur poche ! — Et

Soulié avait raison. A cette époque, époque de délire trop punie et trop expiée ! les hommes du passé, les héritiers de grands noms, les nobles et riches châtelains, les fidèles tenants de la Royauté tombée, les défenseurs naturels, intéressés, obligés, de l'ordre moral et de l'ordre extérieur, commençaient, pour l'acquit de leur conscience, par s'abonner petitement au journal de leur opinion ; c'était affaire de formalité et de cocarde, dette de convenance et de parti : puis, cette dette payée, et la bande de leur journal restant fort souvent intacte, ils s'abonnaient, *pour le plaisir*, à une feuille dont ils détestaient tout haut les principes, mais où ce diable d'Eugène Suë et ce diable d'Alexandre Dumas publiaient des romans bien amusants ! Et remarquez que, si dans leur journal à eux, le journal dont ils partageaient les doctrines et respectaient les bandes, il y avait eu une seule page signée de ces noms attractifs et inquiétants, une seule ligne moins rigoureusement orthodoxe que le texte habituel, une seule bouchée de ce fruit défendu qu'on allait ramasser ailleurs à pleines corbeilles, ç'auraient été des cris de colombe effarouchée, des stupéfactions, des réclamations, des colères, un scandale, et, ce qui est pis, un désabonnement général. Un écrivain de ma connaissance, sommé par ses amis et son parti d'essayer une de ces grandes machines qui, seules, dans ce temps-là, avaient le privilége d'occuper l'attention publique, se trouva fort embarrassé. Il avait à s'interdire presque tous les éléments de curiosité et d'émotion, presque tous les moyens d'escalade des Titans du feuilleton-roman : Adultère, inceste, rapt, viol, paternités douteuses, suppositions d'enfants, suicides amoureux, grands-ducs retrouvant leurs filles dans un tapis-franc de la Cité, notaires ensorcelés par de belles pécheresses, honnêtes familles empoisonnées par les Jésuites : pas le moindre Chourineur, la moindre Goualeuse, le plus petit Couche-tout-nu ou la plus chétive reine Bacchanal, pour divertir les beaux messieurs et les belles dames. Enfin il s'avisa d'une vengeance héréditaire, une pauvre petite vengeance qui s'exerçait sur trois générations, et sans laquelle il serait resté court

dès la dixième page. Hélas ! jamais le *haro sur le baudet* ne reçut une application plus sévère et plus méritée : non-seulement le livre fut honni, mais bien des gens qui jusque-là avaient regardé l'auteur comme un honnête homme, payant exactement ses contributions et incapable de faire du mal à son prochain, conçurent des doutes sur sa moralité, et le crurent secrètement affilié aux vendettas et aux bandits de *Colomba*. L'auteur s'est résigné ; il n'a songé, Dieu merci ! ni à une *vendette*, ni à une désertion littéraire : il a persisté à mettre sa plume au service de la saine morale et de la société polie : il n'a pas eu de mérite, il avait de quoi vivre ! Mais figurez-vous un jeune homme pauvre, ayant ou croyant avoir du talent, et arrivant à Paris, pendant ces années qui furent justement celles où débuta Charles de Bernard : ce jeune homme, par sentiment ou souvenir, tient au parti religieux et monarchique ; il vient du fond de sa province où il a lu et pris au sérieux les anathèmes quotidiennement fulminés contre la littérature violente et corruptrice. Il s'imagine, dans sa candeur armoricaine ou provençale, qu'il va trouver tous les salons fermés aux coryphées de cette littérature, tous les salons ouverts aux néophytes d'une réaction prêchée, attendue, nécessaire ; que ceux-là sont mis *à l'index* de quiconque a une famille, une maison ou un coin de terre, que ceux-ci n'ont qu'à parler et à écrire pour être sûrs du patronage de quiconque a un intérêt moral ou positif dans le sauvetage des idées réparatrices ; que, finalement, dans cette répartition équitable ou égoïste de la disgrâce et de la faveur mondaine, les défenseurs de ceux qui ont tout sont mieux traités que les champions de ceux qui n'ont rien. Il regarde autour de lui, et il voit exactement le contraire : aux apologistes, l'abandon et la pauvreté ; aux agresseurs et aux insulteurs, la célébrité et l'opulence. Que voulez-vous qu'il pense et qu'il fasse? Montez, lui dira-t-on, dans une mansarde ; vivez de peu ; acceptez résolûment le froid, la soif et la faim ; vous avez le goût du bien, ayez-en le courage, et poussez, s'il le faut, ce courage jusqu'à mortifier en vous tout ce qui n'est pas abné-

gation, renoncement matériel et moral. — Cela est bientôt dit, et le culte de la mansarde est d'une prédication facile, surtout lorsqu'on a soi-même un château et un hôtel. Eh bien! j'y consens encore; j'admets que les préoccupations de lucre et d'argent soient indignes de l'écrivain et de l'artiste véritables: je suppose qu'ils naissent tous avec vingt-cinq mille livres de rente, ou qu'ils ont lu de bonne heure le traité de Sénèque sur le mépris des richesses. J'oublie que ces natures délicates, fines, nerveuses, ardentes, aussi promptes à s'exalter qu'à s'abattre, sont justement celles qui ressentent le plus vivement les privations et les souffrances de la pauvreté. — Mais, encore une fois, la vanité? l'amour-propre? ce besoin de succès et de bruit, cette ambition de célébrité et d'hommages qui, vous le savez et vous le dites, fait le fond de ces caractères? les condamnerez-vous aussi à la faim, à la soif, au renoncement continu, à l'abnégation chronique? Il est triste et dangereux, soyez-en sûr, de pouvoir se dire chaque matin : Je n'aurais qu'à traverser la rue, à porter mon manuscrit quelques pas plus loin, pour avoir cinq cent mille lecteurs au lieu de deux mille. Il y a là de quoi déconcerter bien des consciences, fatiguer bien des courages, et c'est en face de cette idée dissolvante que se trouvaient, à l'époque dont je parle, les hommes tels que Charles de Bernard. Homme de la droite, de la droite chevaleresque et monarchique, il eût vainement cherché, de *Gerfaut* au *Gentilhomme campagnard*, un journal, une *Revue* de son opinion, qui pût payer son talent ce qu'il valait; il eût vainement essayé de se rattacher à un groupe littéraire partageant ses principes et comptant des hommes de quelque valeur : tous ou presque tous avaient passé dans le camp ennemi, parce que les fanfares étaient là, et le soleil reluisant sur les armures, et les mouchoirs brodés des belles spectatrices s'agitant à chaque prouesse, et le cri des hérauts proclamant la victoire et le triomphe. Heureux encore Charles de Bernard d'avoir rencontré à mi-chemin, séparé de lui seulement par un mur mitoyen qu'allaient démolir nos prochaines catastrophes, un terrain neutre, un pays mixte, peuplé d'es-

prits supérieurs, et où son talent, ses types de prédilection, le genre de ses récits, leur portée morale et politique, devaient, il faut bien l'avouer, retrouver leur jour le plus favorable et leur atmosphère naturelle.

C'est donc au *Journal des Débats*, de 1840 à 1847, qu'il faut chercher, selon nous, le vrai Charles de Bernard, se révélant dans les ouvrages qui donnent la plus exacte idée de sa manière : c'est là qu'il publia successivement *les Ailes d'Icare*, que nous regardons comme son chef-d'œuvre ; *la Cinquantaine*, étude tour à tour plaisante et touchante des effets d'un amour romanesque à l'âge où il n'est plus permis d'avoir que des souvenirs ; *la Chasse aux Amants*, très-spirituelle esquisse de mœurs mondaines, dessinée avec cette justesse de trait, cette finesse de profils dont Charles de Bernard a emporté le secret ; *le Pied d'argile*, excellente page de comédie politique, précieuse à relire pour tous ceux dont l'illusion juvénile serait tentée d'accorder aux hommes, aux caractères et aux partis cette foi que l'on ne doit qu'aux principes ; enfin, à la veille même de nos révolutions nouvelles, *le Gentilhomme Campagnard*, qui en renfermait comme les pressentiments, qui nous montrait d'avance des scènes de club, d'émeute, de démagogie villageoise, des intérieurs de petite bourgeoisie haineuse et jalouse, partagée entre le plaisir de voir menacer le château et la crainte de voir piller sa maison ; *le Gentilhomme Campagnard* qui, avec un peu plus de précision et d'agencement dramatique, eût été une œuvre de premier ordre. Parallèlement à ces ingénieux récits, Charles de Bernard fit paraître dans la *Revue des deux Mondes*, *un Homme sérieux*, et *le Paratonnerre ;* dans la *Revue de Paris*, *l'Innocence d'un Forçat*, émouvante histoire qui prouve encore une fois tout ce qu'il aurait pu faire s'il avait sacrifié à la Muse des émotions fortes ; puis, dans d'autres journaux ou recueils, *la Peau du Lion*, charmant tableau de genre, *un Gendre*, piquante variation d'un thème où l'auteur excelle ; *un Beau-père*, destiné à servir de pendant à *un Gendre*, mais où percent çà et là quelques signes de lassitude, quelques velléités de mélodrame ;

enfin plusieurs Nouvelles de moindre importance, bien que toujours intéressantes, et qui, réunies, dans l'édition complète, aux premiers contes qui fondèrent la réputation de Charles de Bernard, forment les trois agréables volumes du *Nœud Gordien*, du *Paravent*, et de *l'Ecueil :* ajoutez-y les *Nouvelles* inédites, le recueil poétique, *Plus deuil que joie*, et les pages inachevées du *Veau d'Or*, et vous embrasserez d'un coup d'œil l'ensemble de cette carrière littéraire qui fut courte, mais laborieuse et bien remplie, et qui, sans rivaliser de production incessante avec les colosses aux pieds d'argile du roman-feuilleton, eut pourtant ses heures de fécondité.

Cette carrière finit au moment où allait commencer une nouvelle ère politique ; ère d'angoisses et de trouble, d'expériences fatales et d'expiations cruelles, où le regard si juste et si pénétrant de Charles de Bernard aurait pu trouver bien des sujets d'observation et de satire, mais où l'inquiétude et la menace coudoyaient de trop près le ridicule pour laisser à la comédie tout son jeu. Peut-être Charles de Bernard, ennemi de l'exagération, du bruit, du sentimentalisme hypocrite et doucereux des théories socialistes, eût-il reculé devant ces nouveaux modèles, et se fût-il replié sur lui-même, comme le firent, à cette époque, bien des esprits distingués. Hélas ! il n'eut pas même le temps et la force de choisir entre la parole et le silence. Atteint dès lors d'une maladie organique qui le conduisait lentement au tombeau, il vécut deux ans encore, de plus en plus taciturne, intérieur, renfermé, puis il mourut, le 6 mars 1850, à Sablonville, âgé de quarante-six ans à peine ; il mourut comme fût mort un de ses ancêtres, c'est-à-dire courageusement et chrétiennement.

On le voit, l'histoire de sa vie est presque toute entière dans celle de ses ouvrages, car il a mis à la cacher le soin que d'autres mettent à prendre pour confident de leurs moindres actions le public à qui suffisaient leurs livres. Si incomplète et si bornée que soit cette étude, elle pourra du moins renouveler chez les lecteurs de Charles de Bernard quelques-unes des impressions de leurs lectures, replacer sous leurs yeux le titre

de ses œuvres, et réveiller dans leur mémoire le souvenir des qualités qu'il y déploya. Insisterons-nous, en finissant, sur la plus remarquable et la plus rare de toutes, ce ton d'excellente compagnie que nul, pendant la même période, ne posséda au même degré ? A voir cette justesse incomparable, cette exactitude photographique dans tous les détails de la vie mondaine et de la véritable élégance, on pourrait supposer que Charles de Bernard allait tous les soirs dans le monde ; et cependant il n'y allait jamais ; on l'y voyait si peu que bien des gens s'obstinaient à croire qu'il n'existait pas. Chose singulière ! M. Eugène Suë, M. Alexandre Dumas, qui ont eu leur phase de prétentions ou de frottements aristocratiques, leurs essais réitérés de flatteries et d'avances à ce que les journaux de coiffeurs et de modistes appellent le monde élégant, n'ont jamais su faire que des caricatures quand ils ont essayé de le peindre ; les portes leur en étaient ouvertes ; une curiosité imprudente, mais irrésistible, leur servait de passe-port et d'introductrice ; les modèles posaient sous leurs yeux ; ils mouraient d'envie de persuader à leurs lecteurs qu'ils vivaient de la même vie, qu'ils respiraient le même air, qu'ils n'étaient pas naturalisés, mais indigènes : rien ne leur coûtait pour satisfaire ce *dada* de leur vanité, descriptions éblouissantes, peintures toutes constellées d'armoiries et de blasons, réminiscences bénédictines de d'Hozier et de Chérin ; érudition généalogique perdue dans la nuit des temps, portraits féminins à la Lawrence, noyés dans la soie, la dentelle et le velours ; inventaires de carrossiers et d'architectes, de tailleurs et de tapissiers, de joailliers et d'ébénistes, pastiches de Richelieu et de Lauzun richement empanachés dans la phraséologie de Saint-Simon : vain effort ! la fausse note arrivait au plus bel endroit ; le bout de l'oreille perçait au plus touffu de la crinière. Charles de Bernard avait eu depuis longtemps le bon goût de préférer à la vie de salon la vie d'intérieur ; et, le soir, il aimait mieux rester auprès de sa femme et de ses enfants qu'aller chercher dans le monde des originaux ou des modèles. Eh bien ! calfeutré, solitaire, presque misan-

thrope, inaccessible ou sourd à tous les bruits du dehors, il semblait avoir écouté aux portes ou peint d'après nature; il devinait ce qu'il ne voyait plus; il entendait ce qu'il n'écoutait pas; divination originelle, instinct de race plus fort que ces admissions fortuites ou factices, que ces élégances *d'après-coup*, sans cesse démenties par les vulgarités primitives de l'éducation et de la naissance!

Quelques lecteurs timorés ont reproché à certains romans de Charles de Bernard, de manquer parfois de sens moral, ou du moins de ne jamais dépasser ce qu'un homme bien élevé doit exiger de ses lectures pour avoir le droit d'y revenir et de s'y complaire. Ce défaut, s'il existait, serait encore, chez notre conteur, l'envers d'une qualité. Son dédain profond pour toute hypocrisie de sentiments ou d'idées, son talent particulier pour réduire à leur juste valeur toutes sortes de charlatanismes, charlatanismes de cœur, d'esprit et de conscience, son antipathie pour l'emphase, pour la grimace, pour la vertu déclamatoire, pour la sensiblerie mignarde, pleurarde et criarde, pour les fausses monnaies auxquelles le monde donne cours en les frappant à son effigie, tout cela, pour un lecteur superficiel, semble déteindre jusque sur les sentiments véritables, et l'on peut alors s'imaginer que Charles de Bernard a fait pour les corruptions mondaines ce que Mithridate avait fait pour les poisons. Chaque conteur, on le sait, a un texte favori, une manière de *Deus ex machinâ* qu'il appelle volontiers à son aide dans la composition de ses œuvres et surtout dans ses dénouements. Je conviendrai, si l'on y tient absolument, que le *Deus ex machinâ* de Charles de Bernard, c'est un peu trop le bien joué, la casuistique complaisante des amoureux spirituels et jolis garçons, bernant les disgraciés et les sots. Dans *la Rose jaune*, dans *le Paratonnerre*, dans *une Aventure de Magistrat*, dans deux ou trois autres de ses récits, il semble que la vie, l'amitié, l'amour, le mariage, la foi jurée, la fidélité conjugale, les serments tenus ou trahis, la diplomatie sociale, se réduisent, après tout, à un tapis vert et à un jeu de cartes,

dont il s'agit de jouer aussi bien que possible sans tricher tout à fait. Quand on sait ce qui se cache souvent, dans le monde, sous des airs de morale rigoriste, et, dans la littérature, sous des excès de vertu, on préfère mille fois la tendance de Charles de Bernard à celle qui exagère l'idée du bien sans persuader ni convertir personne. S'il était prouvé d'ailleurs que l'auteur de *Gerfaut* et des *Ailes d'Icare* a un peu trop sacrifié à l'esprit, comme moyen de succès et d'absolution finale, c'est là, ajouterions-nous, la seule marque d'égoïsme et de préoccupation personnelle qu'il ait donnée dans ses ouvrages.

En somme, Charles de Bernard vivra comme la personnification la plus attrayante de son genre et de son temps, comme l'expression la plus juste et la plus vraie de ce qu'un homme d'esprit a pu penser, observer, sentir, regretter et peindre pendant ces dix années de prospérité apparente, et de tiraillement intérieur qui ont précédé et pressenti nos catastrophes. Un peu au-dessous des maîtres, des monuments et des chefs-d'œuvre de l'imagination et de la pensée, au-dessous, mais pas trop loin de *Gilblas* et de *Tom Jones*, tout près de *Manon Lescaut* et de *Marianne*, ses ouvrages, placés à cette date exacte et significative de 1838 à 1847, seront lus, relus et consultés comme les plus véridiques, les plus ingénieux commentaires de la vie du monde pendant cette phase fugitive, comme de précieux matériaux qui pourront, plus tard, servir à reconstruire, sous sa forme piquante et légère, l'histoire de notre société, à ce moment précis où elle ne croyait plus et ne tremblait pas encore. Charles de Bernard lui-même, avec ses velléités d'épopée se réduisant de bonne grâce à de jolis tableaux de genre, avec ce mélange d'amour et de regret pour toutes les choses du passé et de méfiance ou de rancune secrète contre les représentants de quelques-unes de ces choses, avec ses concessions aux réalités de la vie, aux progrès du siècle, aux faiblesses du cœur, aux petitesses de l'homme, avec son antipathie profonde contre plusieurs préventions et bourgeoises, tempérée par une résignation courtoise à tout ce que le triomphe de ces préventions exige des gens

d'esprit, représente, selon nous, dans quelques-unes de ses contradictions et de ses nuances, la société qu'il a si bien peinte ; et aujourd'hui, en rapprochant dans un même ensemble et sous un dernier regard cette vie solitaire et courte, ces œuvres exquises, cette mort silencieuse, il nous semble que, pour parler dignement de Charles de Bernard, il eût fallu Charles de Bernard lui-même, se soumettant à l'analyse pénétrante, à l'observation délicate et fine qui ne lui a jamais fait défaut en parlant des autres, et qui lui eût servi à décrire, en parlant de lui, le plus intéressant, le plus vrai, le plus aimable, le plus désabusé et le plus spirituel de ses modèles.

ARMAND DE PONTMARTIN.

PARIS, juin 1854.

NOUVELLES

NOUVELLES ET MÉLANGES.

LE VEAU D'OR.

Par quel privilége l'église de l'Assomption et celle de Saint-Roch attirent-elles l'attention de tout promeneur parisien, pour peu qu'il soit philosophe ou artiste, éplucheur de sensations à la Sterne ou chiffonnier moraliste à la suite de Rétif la Bretonne ; pourquoi passe-t-on rarement devant ces deux monuments sans les interroger du regard ; pourquoi l'œil arrête-t-il le pied ? Peut-être le drame purement imaginatif expire-t-il comme Charles le Mauvais dans le suaire d'alcool où il s'est cousu pour raviver sa décrépitude, tandis que le drame réel court les rues vivace, pathétique, éternel et nouveau ; car la passion éteinte sur la scène revit à Paris en certains lieux, et la

cour de l'Assomption est du nombre. Écartez tout rapprochement profane que justifieraient peut-être le portail à prétention de colonnade corinthienne, la mesquinerie de la cour qui pourrait appartenir à un hôtel aussi bien qu'à une église, et la grille bourgeoise qui l'entoure ; n'est-ce pas un théâtre où sont admis les deux genres, chacun avec ses acteurs, ses émotions et sa mise en scène que fait ressortir un contraste continuel : voitures drapées ou fraîchement vernies, chevaux à cocardes de deuil ou à rosettes blanches, cochers encrêpés au bras ou fleuris à la boutonnière, porte lugubrement tendue pour un cadavre ou joyeusement ouverte au bonheur ; en un mot, mort ou mariage ; cette cour est un écu à deux faces, l'une gaie, l'autre pleureuse? Or le 19 juin 1827, à onze heures du matin, ledestin avait ri en jetant l'écu ; il retournait à la fois mort et mariage dans une même cerémonie.

Pendant la messe, les groupes de laquais, de badauds et de mendiants qui encombraient la cour, et les voitures symétriquement rangées devant la chapelle de Saint-Hyacinthe, n'offraient qu'un spectacle fort ordinaire ; mais quand la hallebarde du suisse fendit en deux flots la foule qui inondait l'escalier, et que derrière ce personnage officiel, apparurent les mariés, tout se dramatisa. Une exclamation de surprise, un ricanement de pitié s'éleva de toutes parts. Le chuchotement des jeunes filles, l'indignation des vieilles femmes, les quolibets de quelques

hommes protestèrent contre l'union que venait de bénir le prêtre et cette réprobation fut justifiée par l'aspect disparate du couple le plus bizarrement assorti qui peut-être eût jamais franchi le seuil de cette église. Un maintien remarquable par sa dignité, vingt ans, une chevelure brune et des yeux noirs, attiraient les regards sur la mariée et communiquaient je ne sais quel charme inaccoutumé à ce costume entièrement blanc, dont il est d'usage d'admirer l'élégance virginale, mais en réalité le plus fade et le plus lourd où puisse s'engoncer la bonne grâce d'une femme. Le frémissement continuel de la couronne de fleurs d'oranger posée sur sa tête, trahissait une émotion dont la jeune femme cherchait à dérober le secret en tenant ses yeux baissés, en gardant une attitude de statue; de loin, elle pouvait paraître indifférente ou sereine : mais à ceux qui pouvaient la voir de près, ce calme était une contraction suffisamment attestée par la pâleur de son visage; cependant ses yeux clairs n'avaient point pleuré, elle s'était sans doute conformée à cette réforme d'assez bon goût qui a supprimé les désolations immodérées des jeunes mariées. Et pourtant, si jamais pleurs ont été permis à une femme, c'était certes à celle qui le jour de son mariage se trouvait accompagnée par une sorte de squelette endimanché, caricature du Lazare de l'Évangile, et dont la figure décharnée eût inspiré le même effroi que causa jadis le vieux ressuscité, si l'expression grotesque de sa physionomie n'eût pas excité je ne sais quel rire mêlé

de pitié. Ce vieillard portait une perruque gris rouge qui sentait le grenier, les habitudes et la cassette d'Harpagon; puis le coloris jaunâtre de son teint, les rides bizarres qui sillonnaient en tous sens son visage, semblables aux membrures d'une feuille de vigne, et la voûte irrégulière de ses épaules qu'on eût prise pour une gibbosité, si l'on n'y eût reconnu l'affaissement graduel que l'âge inflige à la charpente humaine; tout permettait au spectateur le plus bénévole de donner soixante et dix ans à ce personnage grimé comme un acteur chargé des rôles à manteau. Néanmoins, si le marié marchait lentement, il affectait une fierté joyeuse et semblait faire de prodigieux efforts pour redresser sa taille. Un sourire fin et moqueur plissait ses lèvres étroites, et ses petits yeux verdâtres promenaient, sur la foule prête à le huer, un regard de défi dédaigneux. Il donnait la main droite à sa femme, et s'appuyait de l'autre sur un grand jonc à pomme d'or, fort nécessaire en apparence pour assurer à sa marche un aplomb convenable.

Le couple était dominé par une grosse figure annonçant la soixantaine, rubiconde sous son chef gris pommelé, réjouie, sournoise et lacrymonieuse à la fois. Tout le monde devinait ce personnage que la courtoisie sociale a nommé beau-père, on ne sait trop pourquoi, l'espèce en général n'en étant ni très-belle ni très-paternelle. Puis venaient ces nauséabondes physionomies de tantes et de cousins, qui semblent stéréotypées pour toutes les noces,

tant elles sont identiques dans toutes les familles où l'on convoque pour ces solennités l'arrière-ban des parentés oubliées.

Au moment où la mariée montait dans sa voiture, un jeune homme fort pâle s'éleva sur le flot de têtes dont il était environné, comme un plongeur pointe hors de l'eau pour respirer. Quoiqu'il fût derrière la jeune femme, celle-ci l'aperçut par un effet d'optique particulier à l'œil féminin qui semble doué de la propriété rétrospective de celui du colimaçon. La couronne de fleurs d'oranger trembla tout à coup comme si quelque vent d'orage l'eût traversée ; et, sans s'appuyer sur la main que son vieil époux lui offrait, la mariée s'élança dans la voiture ; ses yeux qui voulaient éviter ceux du jeune homme les rencontrèrent une seconde fois, car par un mouvement aussi rapide que celui de la voiture, il avait fait le tour du coupé, et sa figure pâle et altérée fut la première qui s'offrit aux regards de la jeune femme. Tandis que cet incident remarqué par une partie des assistants, éveillait une curiosité générale et faisait craindre un éclat, les deux acteurs de cette scène imprévue croisèrent leurs regards : l'un plein de reproche et de douleur, l'autre rapide et tranchant comme l'éclair, et dans lequel rayonnait la tyrannie dont une femme sûre d'être aimée contracte volontiers l'habitude ; ce regard disait si impérieusement : Retirez-vous, que la mariée fut obéie. Au même instant le jeune homme s'enfonça dans la foule, en laissant lire sur

son visage le désespoir soumis du noyé qui coule à fond.

— As-tu remarqué le regard par lequel ils se sont défiés? dit un des invités à un jeune homme blond assis à sa droite, dans un cabriolet où ils venaient de monter ensemble.

— Le mariage aujourd'hui n'est qu'une prostitution, répondit celui-ci d'un ton de courroux; nous crions contre la traite des noirs et nous faisons celle des blanches. Cette jeune fille n'est-elle pas vendue?

— Où déjeunons-nous? reprit le premier, en coupant court à l'indignation de son compagnon; je me suis gelé les pieds à la messe et rien n'ouvre l'appétit comme le froid. Allons chez Laiter. Réellement Villars fait peine à voir, regarde-le donc; il a pris racine sur le trottoir.

Les deux interlocuteurs se penchèrent en dehors du cabriolet, et fixèrent un instant le jeune homme à figure sombre, qui contemplait, dans une morne immobilité, la voiture des mariés près de disparaître dans la rue Duphot.

— Il l'aime depuis trois ans, reprit le sensible conducteur du cabriolet, en faisant partir le cheval; mais il n'a pas de cœur : si nous avions des mœurs colorées comme elles le sont encore...

— Où, mon cher?

— En Hongrie, dit le jeune homme embarrassé de trouver des mœurs énergiques en Europe, il aurait tué ce vieux renégat de d'Aubarède. Athénaïs méritait un autre

amant. On doit enlever sa maîtresse plutôt que de la céder à un monstre de pagodes quand elle est jolie comme une Circassienne ! qu'elle a des yeux célestes, les yeux que j'aime, jaune violacé, cette nuance qu'on trouve souvent dans les tableaux de Fiésole et de Masaccio.....

— Des yeux qui ressemblent à des cerises à l'eau-de-vie, dit l'autre.

— Quelle absurdité gastronomique ! ton appétit a des expressions de mauvais goût.

— Je maintiens l'exactitude de ma comparaison, c'est la nuance favorite de toute la vieille école italienne...

— Des dents perlées ! reprit le jeune homme avec chaleur.

— Si tu veux énumérer toutes ses grâces, nous en avons pour jusqu'à demain.

— Et tu n'es pas indigné ?

— Je ne m'indigne plus ; d'ailleurs, ce mariage est fort convenable.

— Germagny, tu n'as pas d'âme.

— Ce n'est pas une raison pour fouetter ma jument comme si elle était le mari. Si tu entres dans tes fureurs de sensiblerie, laisse-moi conduire ; voilà deux fois que tu manques d'accrocher. A table, je te prouverai que tu n'as pas le sens commun.

Le cabriolet s'arrêta devant la porte du restaurant de la rue de Rivoli. Les deux jeunes gens y entrèrent, et tandis qu'un garçon mettait le couvert et faisait ouvrir

les huîtres, Germagny dit à son ami : — Voici l'histoire en deux mots. Ce nabab, comme disent les Anglais, aussi vieux que Mathusalem, mais presque aussi riche que Salomon, reconnaît à sa femme cent mille écus de dot et lui assure dix mille livres de rente de douaire. Si la jeune personne entend son affaire, un bon testament lui donnera le reste avant six mois. Voilà du positif; le tout sans préjudice des droits imprescriptibles du premier amour. La main au vieil époux, le cœur au jeune amant; cela est parfait de justice et de convenance. Si j'étais ministre, je proposerais une loi qui obligeât toutes les jolies femmes à épouser de vieux maris; ce serait une législation qui mettrait beaucoup de charme dans la société, et qui de plus aurait le mérite d'être éminemment progressive.

— Tu oublies ce qu'on a donné au père. Athénaïs est une victime indignement vendue. C'est le sacrifice d'Abraham !

Germagny partit d'un éclat de rire moqueur :

— Mon cher de Prêle, aujourd'hui on ne se laisse plus vendre, on se vend ; et s'il y a un sacrifice, c'est à coup sûr un sacrifice au Veau d'or.

De Prêle avait vingt ans, son compagnon en avait trente ; entre ces deux chiffres, il se trouve un siècle moral, une période élargie par l'expérience. De Prêle était à la recherche de l'ange, pardonnable manie à tout cœur qui débute ; en passant sur le boulevard, il noyait en imagination les jolies femmes qu'il y rencontrait, pour avoir le

plaisir de sauter à l'eau après elles; il allait en amour comme Marlborough allait en guerre, sans savoir s'il en reviendrait; sa fortune la plus sérieuse était quelques cheveux blonds ou noirs, délicatement roulés en spirale dans un médaillon de cristal qu'il aurait voulu s'incruster entre cuir et chair; le duvet frais et velouté que rien n'avait flétri sur sa joue annonçait qu'il en était encore aux dévouements chevaleresques, aux premières duperies de la croyance, et qu'il aurait volontiers acheté le plus fugace des amours au prix d'une extrême souffrance. Mûri dans les serres chaudes de Paris, Germagny riait de son compagnon comme l'élève en rhétorique rit du cerceau et de la toupie dont s'amuse un écolier de septième; chez lui, déjà l'intelligence avait hérité de la sensibilité, le cerveau du cœur; il contrastait de tout point avec de Prêle : au moral comme au physique, il avait moins de cheveux et plus de barbe.

Pour de Prêle, M. Monricher était un père à la façon de Jephté; le gendre appartenait à cette race de vieux et féroces pachas que nos poëtes nous représentent avec un tigre léchant leurs babouches, qui achètent leurs femmes, et les jettent à l'eau proprement cousues dans un sac, au moindre soupçon; Villars et Athénaïs étaient cet éternel duo d'amants malheureux sur qui pleureront les âmes sensibles de tous les siècles : Pyrame et Thisbé, Roméo et Juliette, Conrad et Médora; couple toujours identique, vieux comme le globe, et qui sera nouveau jusqu'à la fin,

tant il est bien le premier rêve, le dernier regret et la jeunesse de tout homme. Tout en mangeant sa sole normande, de Prêle disait : Frère, à l'amant ; Raca ! au père ; il se plaignait des mœurs nouvelles qui ne permettaient pas de couper les deux oreilles à l'époux, et de les clouer à la porte de l'Assomption, en forme de mandement à l'usage des vieillards amoureux. Pour Germagny, cette union était une transaction commerciale d'un cours aussi régulier que celui de la Bourse. Il avait si bien appris, peut-être à ses dépens, que la jeune fille de Paris, quelque raffinée en désintéressement que la suppose notre galanterie, sait quelle épaisseur de dorure peut exiger sa couronne rouillée de vicomtesse ou de marquise, à quel nombre de chevaux lui donne droit sa beauté, quels cachemires doivent lui faire prendre rang de femme, quels diamants payer le bouquet de roses de son âge, qu'Athénaïs, qui recevait soixante mille livres de rente en échange de ses trésors de vingt ans, lui semblait un négociateur habile, beaucoup plus qu'une victime sacrifiée. Il trouvait que si l'une des parties contractantes avait droit de se croire un peu lésée dans le marché, c'était certainement le vieux mari, et il était tout prêt à s'attendrir sur celui-ci, comme Racine s'attendrissait sur ce *pauvre Holopherne*.

L'expérience sardonique de l'homme de trente ans était en effet plus près de la vérité que le sentimentalisme du jeune poursuivant d'amour. M. Monricher était tout sim-

plement un père comme on en voit beaucoup, un peu grondeur, très-calculateur, extrêmement égoïste, aussi madré qu'un vieux procureur à la rédaction du contract, et larmoyant par décorum à la bénédiction nuptiale. Sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, et possesseur d'une médiocre fortune de six mille livres de rente, M. Monricher s'était trouvé veuf en même temps que père. Une fille, dans ce cas, est le présent le plus embarrassant par lequel le ciel puisse consoler la douleur d'un époux. Pendant quelque temps, Monricher fut comme Grandgousier, ne sachant s'il pleurait de la naissance de son enfant ou s'il riait de la mort de sa femme. La première émotion passée laissa prévaloir l'égoïsme d'un homme de quarante ans, à qui son crêpe donnait une recrudescence de jeunesse, et dont les goûts de liberté eussent été fort contrariés par les soins qu'exige l'éducation d'une fille. Athénaïs passa de nourrice en gouvernante, de gouvernante en pensionnat, sans que son père s'occupât d'elle autrement que pour subvenir aux frais de son éducation, et ils demeurèrent à peu près étrangers l'un à l'autre. Lorsqu'à dix-huit ans la jeune fille rentra enfin dans la maison paternelle, sa venue y fut une gêne plutôt qu'une joie, car elle froissait les habitudes secrètement libertines et indulgentes à tous les vices, qui composent le bonheur des vieux garçons et des hommes veufs. Aussi, l'idée fixe de Monricher fut-elle de concilier ses devoirs de père et son indépendance de célibataire en se débar-

rassant de sa fille par tous les moyens que les lois et les mœurs tenaient à sa disposition. Comme il ne pouvait la remettre ni en nourrice ni en pension, il résolut de la mettre en mariage.

Tandis que cette pensée labourait le cerveau du vieux sous-chef qui cherchait, parmi toutes ses connaissances, un parti convenable, un neveu de sa femme, surnuméraire dans ses bureaux, Gaston Villars, garçon d'assez fière mine, de cœur vacant et inflammable, à la tête un peu légère, à la bourse habituellement vide, compliqua les difficultés de sa situation. Le premier jour où Gaston se vit assis à la table de son oncle, à côté de sa cousine, il conçut sans en perdre un coup de dent une de ces passions qui font dans le cœur l'effet d'un coup de tomahawk sur l'occiput. Amoureux le premier jour, fou le lendemain, il avait parlé dans la semaine, sa cousine l'avait écouté, et quinze jours après ils s'entendaient parfaitement selon l'usage des cousins : race féline ! Si, à peine marié, vous découvrez, en déroulant amoureusement la belle chevelure de votre jeune femme, une touffe étrangement courte et lente à repousser, si cette épouse adorée prend en haine votre nœud de cravate ou la coupe de vos favoris; si, chose plus grave, elle vous appelle Alphonse, tandis que vous vous nommez Joseph ; soyez sûr qu'un cousin a passé par là. L'éducation recherchée, pour ne pas dire précieuse, de mademoiselle Monricher, l'avait disposée à apprécier le mérite d'un jeune homme dont

es manières étaient élégantes et l'esprit artiste, assez fort sur le piano, chantant mieux, croquant sa pochade au besoin, et forcé de manger la presque totalité de son revenu en habits d'Humanu, en gants et en cravates de Boivin par la nécessité de bien encadrer ses yeux noirs, sa pâleur espagnole et de faire valoir une taille et des formes qui sont parfois toute une fortune et tiennent souvent lieu d'esprit. Les ressources de cette dépense excessive étaient un mystère qui faisait souvent hausser les épaules à l'oncle, mais dont la cousine ne s'inquiétait guère : les gants de Gaston étaient toujours si frais, ses redingotes pinçaient de si bonne grâce sa taille élancée, sa tournure avait une assurance si cavalière, ses yeux un regard si pénétrant ! Entre le cousin et la cousine, les sympathies du cœur s'augmentèrent donc de celles de la toilette. Aussi, après un hiver pendant lequel ils se virent tous les jours, dansèrent ensemble six contredanses par bal, chantèrent d'une voix et d'une âme également émues : *La ci darem la mano* ou *Vacilla a questi accenti*, avaient-ils semé toutes les fleurs d'un heureux amour sans en avoir rien cueilli.

Un matin, avant d'aller à son bureau, le père entra dans la chambre de sa fille, en affectant l'air mystérieux, important et presque narquois qui sert d'exorde aux grandes confidences matrimoniales entre un père et sa fille.

— Que dirais-tu, Naïs, si monsieur Coutanceau te demandait en mariage ? dit-il.

Le mot mariage fit jaillir des lèvres de la jeune demoiselle un *non* sec, aussi prompt qu'un coup de pistolet quand le doigt presse la détente. Le vieux sous-chef baisa le front de sa fille, lui jura qu'il l'aimait trop pour la contrarier, qu'il la laissait entièrement libre dans le choix d'un mari, et partit pour son bureau, avec la ferme conviction d'être le modèle des pères de famille. Le parti était médiocre.

Six semaines après, Monricher fit une seconde invasion matinale dans l'appartement d'Athénaïs. Cette fois le clignement de ses yeux était plus fin, ses mains plus acharnées à je ne sais quel frottement diplomatique, et la voûte mobile de ses épaules offrait une vague ressemblance avec le dos bombé d'un chat en belle humeur. A cet aspect la jeune fille eut le cœur serré, car, malgré des insinuations, des demi-mots des précautions oratoires, elle avait prévu cette phrase : — Que répondrais-tu, Naïs, si monsieur Laurencin m'avait décidément parlé de toi ?

— Je vous répondrais, dit-elle, que quand vous m'avez parlé de monsieur Coutanceau, vous m'avez laissé la libre disposition de ma personne.

A cette réponse, le sous-chef posa sa canne et son chapeau sur un fauteuil pour se faciliter l'argumentation par la liberté de la tête et des mains, et commença une attaque en règle.

— Ma fille, vous devez au moins me dire pour quelles raisons vous refusez un parti de trente-six ans, fort bel homme et qui jouit de douze mille livres de rente sans

compter sa place ? A l'âge où vous êtes, il n'y a que deux existences possibles, le mariage ou le couvent ; choisissez, car je ne veux pas m'être sacrifié, avoir donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous élever brillamment sans profit pour notre famille.

Il alla chercher ses livres de comptes, où pendant dix-huit ans il avait inscrit jour par jour les moindres articles de la dépense d'Athénaïs, depuis le savon de la nourrice jusqu'aux leçons de Bordogni. Mais quand il voulut les lire, la pauvre fille l'arrêta en répondant d'une voix douce :

— Je ne refuse pas de me marier, pourvu que ce soit avec Gaston.

Monricher fut étonné, car il était de ces gens que tout étonne.

— Gaston ! un drôle ! qui met ses économies en gants jaunes et que je destituerais s'il n'était pas mon neveu !

Monricher posa le livre sur une table, s'assit sur un fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et dit : — Dieu se sert donc de nos enfants pour nous punir de nos fautes ! Eh quoi, Naïs, veux-tu me faire mourir de chagrin ? épouser un mauvais sujet qui n'a rien et qui mange ce qu'il a ? Tarare ! Au nom de ta mère qui est dans le ciel et qui nous entend ! Je te donnerai ses diamants, ma bonne petite Naïs, et sa parure d'améthystes ! Fais-moi revivre dans tes enfants, moi qui me suis voué au célibat ! Est-ce là le respect dû à mes cheveux blancs ?

Les siens n'étaient que gris, et de plus il portait per-

ruque; mais un père dit toujours : Mes cheveux blancs! dans les occasions où il s'agit de son pouvoir. Cette douche d'éloquence paternelle, tour à tour tendre, pathétique, courroucée, coula sans ébranler la jeune fille. A toutes les attaques elle se contenta de répondre avec l'accent d'une volonté bien arrêtée : — Je n'épouserai jamais que mon cousin Gaston.

Monricher fut sur le point de donner sa malédiction, mais il se contenta d'un coup de canne sur le parquet, et sortit en enfonçant son chapeau sur ses yeux. Dès lors le père déclara à sa fille une de ces guerres où l'âme est déchirée, au lieu du corps, par mille piqûres incessamment envenimées : reproches, mots amers, silence glacial, humeur bourrue, récriminations, rabâcheries querelleuses, doléances infinies sur le malheur d'être père. Athénaïs n'opposait à ces grêlons continuels qu'une résignation froide, inflexible, provoquante par l'exagération d'un respect superficiel qui voilait mal la révolte cachée et la réplique railleuse toujours à fleur de lèvres. Par mesure première de punition et de prudence, Villars avait été banni de la maison ; mais quand le père n'était pas là, qui pouvait voir entrer le cousin? Le chapeau du jeune employé était bien souvent seul au ministère où le sous-chef se trouvait prisonnier, ne pouvant, en raison de la double gravité de son âge et de son emploi, faire des visites en voisin à une demi-lieue de son bureau. Dès les premiers jours, Gaston, désespérant de fléchir son oncle,

avait parlé de fuite, d'enlèvement, de tous ces beaux plans dont le danger et la folie ont à vingt ans de si entraînantes séductions ; mais Athénaïs, quoique plus jeune, avait une raison plus mûre que celle de son cousin ; chez elle le feu du cœur n'envoyait pas de fumée à la tête. On répète tant aujourd'hui que la poésie s'en va, on se plaint tellement de l'envahissement des idées positives, qu'il est permis au moraliste de rechercher d'où vient le prosaïsme qui détruit chaque jour l'originalité des mœurs françaises. Si la jeune fille, cet être angélique dont autrefois le couvent conservait religieusement l'âme vierge de tout contact social, n'existe plus, la faute n'en est-elle pas à notre éducation moderne qui l'initie à toutes nos idées de calcul d'intérêt, de spéculation et d'égoïsme, enfin tout ce qui s'appelle en ménage des idées raisonnables ? La naïveté de cœur qui ignore son prix, croit à celui des autres, et préfère la faute de se donner à l'indignité de se vendre, est le plus dangereux peut-être, mais aussi le plus adorable trésor des jeunes filles ; ce trésor devient rare : aujourd'hui les demoiselles savent le cours de la rente ; il n'est pas de pensionnat où *une chaumière et son cœur* n'excitât des sourires aussi sympathiques que ceux des loges du Gymnase. Ainsi que nous l'avons dit, Athénaïs avait été fort bien élevée, elle abhorrait les chaumières ; l'élégance des habitudes, la quiétude de position, en un mot le duvet et la dorure de la vie étaient pour elle des conditions de bonheur aussi

impérieuses que l'assouvissement des besoins du cœur. La fascination du luxe était d'autant plus puissante sur son esprit que le train de la maison paternelle ne satisfaisant pas ses exigences, laissait à sa pensée toute l'ardeur du désir, toute la magie du rêve. Au premier mot d'enlèvement elle répondit par un sourire. Son jugement acquis domina son amour. Avec un sang-froid d'agent de change, elle fit à Gaston le calcul de leur fortune; ce n'était pas long : lui, selon le dire de Monricher, n'avait rien et le mangeait ; elle, encore mineure, ne pouvait réclamer le bien de sa mère, d'ailleurs fort médiocre ; en réunissant tout l'argent qu'il pouvait trouver il n'y avait pas de quoi vivre deux ans, sans parler de tous les autres écueils d'une pareille démarche; elle avait raison, sans doute, mais de cette raison mathématique et démonstrative qui dans la bouche d'une femme fait souhaiter qu'elle ait tort.

Pendant près de deux ans l'opiniâtreté du père qui ne voulait pas de Gaston pour gendre et de sa fille qui voulait son cousin pour mari ne se démentit pas. Ils luttèrent ainsi comme certains champions des jugements de Dieu, à qui tiendrait le plus longtemps les bras en croix. Athénaïs la première, après avoir refusé une demi-douzaine de prétendants, sentit faiblir son courage. Entre son père et son amant elle se voyait dans une voie sans issue, heurtant à chaque pas une impossibilité. A ce choc sans trêve ni résultat la volonté la mieux trempée s'émousse à la fin; celle de la jeune fille fléchissait de guerre lasse; un chan-

gement, quel qu'il fût, lui semblait parfois préférable à une existence de plus en plus froissée; et comme en se sentant faible on devient humble d'ordinaire, sa lassitude la courbait aux idées de soumission plus qu'elle ne l'exaltait aux coups de tête romanesques. Un jour, après une discussion assez vive avec son père, sa pensée secrète lui échappa dans une plainte qu'elle ne put retenir et trahit le besoin qu'elle éprouvait d'un dénoûment.

— Si quelque homme bien vieux, bien respectable, dit-elle, consentait à me traiter comme sa fille, en vérité je crois que j'accepterais sa main. J'ai besoin d'un père.

Le propos parut d'abord irrespectueux à Monricher; puis il lui fit faire de profondes réflexions; quelques jours après il ramena la conversation sur ce sujet.

— Tu me disais donc que si un homme d'un âge respectable consentait à voir en toi une fille, tu pourrais consentir à ton tour.....

— Folie ! interrompit Athénaïs. D'ailleurs, quel homme voudrait faire un mariage pareil?

— Bim, bem, bam, bum ! chanteronna le sous-chef d'un ton mystérieux.

Trois jours après il eut plusieurs personnes à dîner, et parmi les convives présenta à sa fille M. d'Aubarède. A la vue d'un petit vieillard déjeté, lézardé, craquant ruine du haut en bas, Athénaïs ne put se défendre d'une vague et mystérieuse appréhension. Sous ces traits ridés et décrépits elle crut retrouver ceux d'une figure

qui, depuis quelque temps, se rencontrait partout sur ses pas, aux promenades, au théâtre, collée aux vitres des magasins où elle entrait, cachée derrière un pilier de l'église où elle allait le dimanche. Mais, entre le vieillard présenté et le poursuivant inconnu, il existait une différence d'âge qui rendait tout soupçon d'identité impossible; le premier eût été le père de l'autre. L'impression de cette ressemblance imaginaire ne fit donc que traverser l'esprit de la jeune personne, remplacée bientôt par un sujet d'émotion plus sérieux et plus positif. Un mois après la présentation de monsieur d'Aubarède, de qui les fréquentes visites avaient été parfumées de la galanterie aux mille fleurs que distillent les vieillards, Athénaïs vit son père entrer chez elle, porteur de la physionomie officielle qu'elle lui savait dans les grandes occasions. Cette fois, il n'y eut pas de préambule; le langage de Monricher fut calme et tranquille, comme il convient à un homme sûr de vaincre.

— Monsieur d'Aubarède, dit-il, rapporte des Indes soixante mille livres de rente; tu penses bien qu'il n'est pas amoureux de toi et se soucie fort peu de toutes tes grâces. A soixante et onze ans, et avec une hydropisie de poitrine qui l'emportera peut-être dans six mois, on ne songe plus à l'amour. Mais tu lui as inspiré de l'intérêt, de l'affection : n'ayant pas d'héritier, il a besoin d'un attachement pour ses derniers jours, il voudrait trouver une femme qui serait sa fille et à laquelle il pût laisser son nom et sa

fortune ; enfin il veut une famille et il a pensé à nous.

— Il voudrait m'adopter ! demanda la jeune fille, en rougissant malgré elle de l'hypocrisie de cette question.

— Il m'a demandé positivement ta main. Et comme ses propositions sont les plus belles, les plus délicates, les plus magnifiques qui puissent jamais t'être adressées, je crois que tu pourrais l'épouser.

— Mon père, cette proposition demande de longues réflexions, car vous savez bien qu'il ne s'agit pas de moi seule.

Monricher, à qui une longue habitude de controverse avait appris à lire dans la physionomie de sa fille, n'en demanda pas plus pour la première fois. Il alla combiner avec le vieux soupirant le plan d'attaque qui devait enlever un consentement formel. Villars était depuis quelque temps à Bordeaux où l'avait appelé une grave maladie de son père. Sa cousine, seule, indécise, découragée d'amour, fut subitement circonvenue de tout ce que Monricher put lui déterrer de tantes, de cousines et d'amies de pension. Ce corps auxiliaire, appelé à la rescousse des idées positives, fit merveilles comme savent faire les femmes quand elles prennent à cœur le succès d'une entreprise. La jeune fille se vit incessamment flanquée d'autant d'ardentes conseillères que le roi de France avait jadis de gardes de la Manche. Ce fut un édifiant concert que celui de toutes ces voix féminines criant anathème à l'amant de vingt-cinq ans ! hosannah au septuagénaire ! La for-

tune de monsieur d'Aubarède devint quelque chose d'inouï, de fantastique, de prestigieux, de monstrueux; elles en eussent nourri toutes les vanités et désaltéré toutes les coquetteries de leur sexe. La chambre d'Athénaïs fut une forge, les deux millions du futur devinrent un lingot, les bonnes amies se métamorphosèrent en batteurs d'or, et sous les marteaux de leur éloquence le lingot fut tellement battu, pétri, étendu, laminé, filé, tordu, tressé, tramé, qu'elles en composèrent un filet où Jeannie Deans se serait prise. Dans ce réseau à mailles d'or voltigeaient aux yeux d'Athénaïs comme autant de papillons à sa merci, l'hôtel splendide, le château seigneurial, la villa de fantaisie, la loge de face à l'Opéra; les attelages les plus élégants, chevaux de jour, chevaux de nuit, chevaux de selle, la remonte d'un escadron; les livrées les plus complètes, un chasseur d'une toise, un groom de trois pieds; et les parures de Lecointe, et les plumes d'Hocquet, et les cachemires de Gagelin; tous les plaisirs, tous les succès, tous les triomphes; la haute vie, en un mot, la vie glorieuse, resplendissante, tourbillonnante; la vie de duchesse, la vie de reine. A force de se mirer aux ailes éblouissantes de ces papillons symboliques, la jeune fille, à son tour, devint papillon et se prit au filet.

Une lettre un peu honteuse apprit à Gaston la détermination de sa cousine. Huit jours après, il était à Paris tremblant, indigné, furieux. Une scène pathétique eut lieu entre les amants; une de ces scènes où la volonté la

plus forte saisit l'autre, l'assouplit, la tord, la brise et la jette dans le moule qu'elle-même adopte. La supériorité réelle d'esprit et de caractère d'Athénaïs, l'avantage que possède toujours l'égoïsme en concentrant sa force, là où la passion exhale la sienne, décidèrent le résultat. Villars, qui avait commencé l'explication par un cri de rage, la finit par un de ces consentements à demi-voix, lâcheté dont on rougit aussitôt qu'elle est commise, mais qui enchaîne. Quels engagements furent pris dans ce tête-à-tête, quelles consolations données, quelle récompense promise à sa soumission? Jusqu'à quelle profondeur les deux amants plongèrent-ils dans la nuit du temps? Quelle étoile virent-ils renaître et briller après l'orage qu'il fallait subir? L'avenir contenait la réponse à ces questions.

Un mois après, avait lieu, à l'église de l'Assomption, la cérémonie par le récit de laquelle commence cette histoire.

Ordinairement les vieillards ont le bon esprit de ne pas donner d'éclat à leur mariage et de dérober leur bonheur à la malignité publique; M. d'Aubarède parut se faire un plaisir de festoyer sa victoire; loin de se voiler, il se drapa. Le soir du mariage, un bal eut lieu chez son beau-père. La société, entassée dans les appartements, était exclusivement composée de la famille et des amis de M. Monricher. Nul ne connaissait le marié, on ne savait de lui que sa fortune, sa vieillesse et sa laideur. Cette ignorance donnait lieu selon l'usage aux récits les

plus contradictoires, aux conjectures les plus étranges. Où la vérité manque, l'imagination crée. Selon les mieux informés, le nouveau marié n'était autre qu'un ancien comédien, jeté dans les affaires par les sifflets, et qui, après avoir ruiné deux ou trois théâtres, était devenu millionnaire aux Indes; mais en combinant certaines dates, il se trouvait d'étranges erreurs de calcul dans cette histoire : le comédien eût eu vingt ans de moins que le mari, c'était l'inverse du comte de Saint-Germain, qui était toujours merveilleusement plus jeune que son âge. Chaque fois qu'il traversait le salon, appuyé sur son grand jonc à pomme d'or, il imposait un respect silencieux bientôt suivi de chuchoteries aussi bienveillantes que la mousqueterie par laquelle une troupe de chasseurs salue un sanglier qui force l'enceinte.

— *O che muso! che figura!* chanteronnait un dilettante. — Mon Dieu, maman, qu'il est laid ! disait une petite demoiselle. — C'est donc ce vieux squelette ! — Pauvre ange ! — Cela crie vengeance ! — Et vous seriez volontiers le vengeur, monsieur de Prêle? — Surtout, Madame, si vous étiez la victime, répondait le jeune homme blond qui, tout en faisant une élégie sur la mariée, menait sa petite barque assez gentiment sous le pavillon d'une des plus jolies femmes du bal. — C'est à donner le cauchemar. — Vieux vampire! disaient en murmurant une demi-douzaine de jeunes gens qui tous eussent disputé à de Prêle l'honneur de venger la victime.

Du mari, la curiosité allait à l'amant, et la malédiction devenait alors pitié. Villars, invité comme parent, réconcilié d'ailleurs avec son oncle depuis la conclusion du mariage, était venu au bal, poussé par cette fascination qui jette le moucheron à la flamme, l'oiseau au serpent. C'était un spectacle pénible, mais qui par moments tournait au plaisant, que de le voir rôdant de chambre en chambre, pâle, étouffé, stupide, déchirant ses lèvres avec ses dents et sa chemise avec ses ongles, écrasant les pieds des danseuses sans leur demander pardon, partant de temps en temps d'un éclat de rire à mettre le diable en fuite, commettant en un mot toutes les niaiseries de désespoir par lesquelles un amant malheureux peut rehausser le triomphe de son rival. Entre son mari à moitié mort et son amant à moitié fou, Athénaïs dansait; pendant longtemps son courage fiévreux ne se démentit pas ; mais quand Gaston, dont elle avait constamment évité les regards, vint lui offrir son bras pour la conduire à la contredanse, elle ne put maîtriser entièrement son émotion.

— Vous voulez me faire mourir, lui dit-elle tout bas en lui serrant la main avec force ; ayez pitié de moi et partez, je vous en conjure.

— Vous avez raison, répondit-il d'une voix entrecoupée, je finirais par ne plus être maître de moi...

— Gaston, si vous m'aimez, obéissez-moi et taisez-vous ; mon mari ne doit-il pas être un second père, et n'avez-vous pas consenti ?

— Oh ! j'étais fou.

— De Prêle, toi qui connais Villars, dit Germagny à son compagnon, tu devrais lui conseiller de s'aller coucher ; il abuse de la permission d'avoir le diable au corps.

— Je le lui ai dit ; il m'a proposé de me battre avec lui.

— Ou ces deux enfants-là s'entendent, et alors il devrait se conduire en homme qui sait vivre ; ou il a perdu tout espoir, et sa présence ici est du plus mauvais goût : voilà mon sentiment.

— Mais on dit que le mari s'est solennellement engagé à imiter en tout point saint Joseph, répondit de Prêle.

— Il serait bien embarrassé d'être parjure, dit Germagny en riant.

— Mais regarde donc Villars ; veut-il la compromettre dès le premier jour, et lui faire perdre contenance ? La pauvre femme doit avoir assez de ses propres émotions.

— L'amant sera toujours un animal égoïste et grossier.

En faisant cette réflexion philosophique, Germagny se leva, se glissa entre la banquette et les danseurs, jusqu'à la place où figuraient la mariée et son partner, et eut l'air de regarder avec grande curiosité un petit paysage de Valenciennes ; mais ses oreilles écoutaient la conversation des deux amants, par une indiscrétion assez fréquente dans le monde.

— Cette petite femme ira très-loin, vint dire Germagny à de Prêle en se rasseyant après la contredanse. Regarde, Villars prend son chapeau et sort. Maintenant elle marche droit à son vieux mari, elle lui parle, elle l'écoute, elle sourit, elle prend un air filial...

— Elle ramasse la canne du bonhomme, dit de Prêle en sautant sur sa banquette.

— Elle a autant de manége qu'une coquette à chevrons, répondit Germagny ; son regard profond sait tout dire et tout taire ; sa voix parle plus à l'œil qu'à l'oreille ; son corsage immobile a maîtrisé ces gonflements qui disent le secret des femmes. Sur mon âme, n'était Villars, je m'en ferais amoureux cette nuit même.

— Et tu ne trouves pas indigne un mariage qui expose une jeune fille à de semblables observations !

— Tu sors toujours de la question ; ce n'est pas un mariage qu'elle fait, c'est un veuvage. Avant trois ans, Villars jouira de la survivance, et d'ici là quelle jolie coadjutorerie pour prendre patience. Et le niais s'arrache les cheveux ! Pardieu ! l'abbé de Bernis attendait bien !

— Si elle est aussi dépravée que tu le supposes, elle voudra mieux. Avec soixante mille livres de rente, on épouse un pair de France.

— Tu commences à comprendre Paris.

— S'il en est ainsi, répondit de Prêle avec chaleur, c'est sur le vieux coquin que je vais reporter mon intérêt. Quoi ! cet ange serait un démon !

— Ni ange ni démon, mon pauvre de Prêle. Les Parisiennes ne méritent ni auréole, ni chaudière ; leur atmosphère n'est pas plus la lumière que la nuit ; c'est une sorte d'entre chien et loup moral. Ton fanatisme de vingt ans te fait voir toutes les femmes ou blanches ou noires, en réalité, elles sont grises ou pies, selon que le bien et le mal se fondent en elles en se neutralisant par le mélange, ou se juxtaposent sans se dissoudre l'un dans l'autre comme la vanille et le marasquin de ce sorbet. Pour moi je préfère les femmes panachées ; cette belle Athénaïs est du nombre. Créature vraiment distinguée et séduisante, dans tout ceci je ne lui vois qu'un tort.

— Lequel ?

— Celui d'avoir exigé cette clause *Joséphine*. Mieux conseillée, elle renoncerait à cet enfantillage, dans l'intérêt de son amour ; elle rentrerait dans le droit commun au lieu d'invoquer une jurisprudence conjugale exceptionnelle. Il est un moyen infaillible de finir promptement le vieux mari avec toute la moralité imaginable.

— Je te comprends, Satan, répondit de Prêle, qui, malgré sa mélancolie, ne put réprimer un sourire ; nous savons combien peu de temps a duré le bon roi Louis XII, le père du peuple, après son mariage.

Poursuivi par ces sarcasmes, dont presque toutes les autres conversations étaient un écho plus ou moins ironique, M. d'Aubarède semblait défier par sa verte contenance son *Requiem* anticipé. Pendant toute la nuit on le

vit circulant par le bal sans que le moindre symptôme trahît le besoin de repos que devait réclamer son grand âge. Ses petits yeux verdâtres, loin de s'éteindre à l'exemple des bougies à demi consumées dans leurs bobèches, pétillaient de plus en plus, comme deux charbons dont un soufflet eût perpétuellement ravivé la braise. A l'expression de leur regard, un observateur eût pressenti une de ces joies sournoises et intimes dont Louis XI et Cromwell devaient parfois se délecter à fond de cale de leur hypocrisie. Il était trois heures du matin. Sur les banquettes dégarnies s'affaissaient çà et là quelques figures de mères et de vieilles filles, victimes dévouées du plaisir; leur somnolente résignation, l'immobilité de leur attitude, justifiaient le nom de tapisserie que l'armée active du beau sexe donne sans pitié à ses vétérans. Près des portes où l'air courait plus frais, quelques jeunes gens à chevelure moite, à cols de chemise recroquevillés s'éventaient de leurs claques, chipotaient leurs glaces ou bâillaient dans des verres de punch; les joueurs étaient maussades ou bons princes, selon leur fortune à l'écarté; les danseurs détiraient leurs jambes inquiètes, sous le pantalon collant, des crampes de la nuit prochaine. De chambre en chambre, de pendule à pendule, erraient, comme des âmes en peine, quelques-uns de ces maris, qu'on rencontre vers la fin des bals, un boa sur le bras, et au besoin une paire de souliers blancs hors de combat dans leurs poches; maris exemplaires jusque-là, mais qui en revanche ont

l'égoïsme de trouver les danses longues, l'infirmité d'avoir sommeil à minuit, et la tyrannie de venir dire à leur femme toutes les cinq minutes : Chère amie, la voiture est là. Une seule contredanse, à peu près complète, manœuvrait à l'aise au milieu du salon et surprenait d'abord l'oreille par un petit clapotement aigu qui marquait le rhythme à chaque mesure ; puis on reconnaissait l'encaustique du parquet réduit par la chaleur à un état de glu dont maugréaient les danseurs à prétention, qui, à chaque glissade, y empoissaient leur légèreté. Les archets n'avaient plus de colophane, le cuivre sonnait le fer-blanc; les doigts des violonistes chatouillaient les cordes au lieu de les marteler; le cor ronflait naïvement dans l'embouchure de son instrument; la clarinette abusait outrageusement de la ressemblance de l'anche avec le bec d'un canard; enfin le quadrille du *Siége de Corinthe* semblait un hymne au Sommeil modulé par les dièzes et les bémols les plus illégaux que puisse commettre un peloton d'artistes lisant leur partie d'un œil et dormant de l'autre.

A cette heure, où le bal finissait comme finit toute chose, par la lassitude et l'ennui, une femme enveloppée d'un léger manteau, la figure cachée sous un chapeau de paille, sortit par un petit escalier qui de l'appartement descendait dans une seconde cour. Son bras était passé sous celui d'un homme en grande redingote de soie grise qui, à chaque degré, se cramponnait à la rampe, comme s'il eût craint une chute. A cette sortie clandestine, à l'é-

trange disparate du couple dont un domestique éclairait avec précaution la marche mal assurée, il était facile de reconnaître les nouveaux époux dérobant à la curiosité railleuse leur premier pas vers la chambre nuptiale. Madame d'Aubarède n'avait pas de mère qui réglât les graves minuties du cérémonial d'usage, elle dut trouver en elle-même la décision dont une jeune femme a besoin dans cette épreuve. La fièvre, qui la nourrissait depuis quelques jours, fut encore son courage. Le moment venu, elle se jeta dans sa destinée les yeux fermés. Son adieu à son père fut bref et froid : dans leur rapprochement il n'y avait jamais eu de tendresse, il n'y eut à leur séparation ni bénédiction ni larmes.

Devant la porte attendait une voiture qui devait conduire les mariés à la maison de campagne de M. d'Aubarède, à quelque distance de Neuilly. Athénaïs s'y élança avec la brusque violence du condamné, pressé d'en finir, et qui escalade l'échafaud ; au moment où elle venait de s'asseoir, et tandis que son mari était encore occupé des préliminaires plus longs de sa propre ascension, la tête d'un homme entra par la portière de droite à côté d'elle ; une main qui, malgré le gant, lui parut brûlante, saisit la sienne, et une voix bien connue balbutia à son oreille ces mots presque inintelligibles :

— Athénaïs, un mot, et je t'enlève....

Par une présence d'esprit qui abandonne rarement les femmes dans leurs plus fortes émotions, elle se pencha

rapidement pour dérober cette scène à M. d'Aubarède, mais son étouffement l'empêcha d'articuler un seul mot. Les fleurs et la gaze de sa toilette de bal, bruissant comme le feuillage du tremble un jour d'orage, furent sa seule réponse.

— Si tu ne peux parler, serre ma main pour dire oui, reprit Gaston, prêt au premier signe de consentement à ouvrir la portière où il était cramponné.

Au lieu de lui répondre, madame d'Aubarède lui jeta les deux bras autour de la tête par une de ces fureurs imprévues qui, dans certains moments, font croire que de petites griffes vont pousser aux mains des femmes. La passe de son chapeau, fort compromise par la vivacité de ce mouvement, emprisonna subitement la figure de Gaston. Le jeune homme sentit alors un baiser sillonnant son front sa joue, ses lèvres; mais avant qu'il eût pu le goûter, les mains passionnées, plongées dans ses cheveux comme deux harpons d'ivoire, lâchèrent prise et le repoussèrent avec une force qui le rejeta hors de la voiture. Athénaïs se retourna brusquement vers son mari qui venait de s'asseoir à côté d'elle.

— Monsieur, qu'attendons-nous? dit-elle d'une voix brève.

Les chevaux partirent.

— Qui donc vous parlait à cette portière? demanda un moment après le mari.

— Un domestique, dit la jeune femme qui leva la glace,

s'enveloppa de sa pelisse et s'appuya dans l'angle du coupé, le plus loin possible de son voisin, entrant ainsi avec l'aplomb d'une reine dans le mensonge perpétuel qui devait être désormais sa vie.

La voiture roulait rapidement; les époux gardaient le silence ; M. d'Aubarède assez empêché peut-être de son rôle et soucieux de la mer où il lançait son vieux navire; Athénaïs en proie à un malaise étrange. Les ténèbres faiblement blanchies par les lanternes, cette voiture fermée où il fallait rester, ce vieillard assis à ses côtés, seul avec elle, lui causaient une oppression de plus en plus poignante. Elle se crut près d'un cadavre; à la fin, cette idée l'étouffa: n'y tenant plus, elle baissa violemment la glace de la portière et mit sa tête en dehors, pour respirer un air qui fût à elle seule et n'eût point passé sur les lèvres de ce vieil homme. La nuit était sereine, le ciel était étoilé, les sombres massifs des Champs-Élysées fuyaient aux bords de la grande avenue ; à chaque réverbère, les ombres longuement projetées des chevaux et du coupé se resserraient contre eux, en augmentant d'intensité. Le vieux mari avait l'intelligence de se taire. Ce silence, la trépidation monotone de la voiture, l'air frais qui y pénétrait à chaque élan, par petites bouffées, calmèrent peu à peu l'irritation de madame d'Aubarède, qui ferma les yeux en cherchant à se persuader qu'elle était seule ; insensiblement elle tomba dans cette langueur où s'engourdissent à la fin les émotions trop vives. Le phénomène

qui, dans ce cas, rend l'âme et le corps presque étrangers aux objets extérieurs, lui déroba bientôt le sentiment de sa position. Sa pensée devint un songe, et parmi les souvenirs qui étoilèrent le ciel obscur où elle planait, il y en eut un qui bientôt absorba son âme. Dans ces chers projets d'avenir, si familiers aux amants, Gaston lui avait parlé bien des fois du jour de leur mariage; leur programme était tout fait pour cette fête, leur château bâti. De son voyage d'Italie, l'amant se rappelait, au milieu du lac de Côme, une île riante et fleurie; tous deux devaient s'y envoler comme deux colombes qui cachent leur nid; ils devaient s'y livrer à tout l'égoïsme de l'amour, sans œil profane qui contrôlât leur félicité; ils devaient partir ainsi la nuit, furtivement, après le bal, seuls dans leur voiture, par une nuit douce et dans une voiture ailée, protégés par ces ténèbres pudiques qui rassurent les jeunes filles contre l'éblouissement de l'amour et permettent à leurs joues de ne pas rougir, à leurs yeux de ne pas se baisser. En ce moment l'illusion devint une vérité pour Athénaïs; elle eut froid, et, se penchant vers son mari par une insinuation pleine d'amour, son front, sans avoir sommeil, chercha le sein où il devait dormir. Ce fut la fin du rêve. Avant que l'intelligence ne fût clairement revenue, le frisson de ses épaules lui dit que l'homme sur lequel elle s'appuyait n'était pas Gaston.

— Monsieur! cria-t-elle d'une voix pleine d'indignation et de colère en croyant à une surprise.

— Me reprocherez-vous même les bonheurs du hasard? dit M. d'Aubarède, qui, s'il s'était trompé sur la cause du premier mouvement de sa femme, ne pouvait se faire illusion sur la répugnance qu'il lui inspirait.

En ce moment Athénaïs comprit pour la première fois toute la misère de sa fortune. Les cornes du veau d'or qu'elle avait adoré la frappèrent au cœur. En rencontrant, au lieu du regard bien-aimé de Gaston, ces yeux de vieillard qui avaient acheté le droit de se rajeunir dans les siens, elle se sentit mourir de honte, de chagrin et de regrets. A demi suffoquée, elle se pencha de nouveau en dehors de la portière et pleura. Ses larmes coulèrent avec la placide désespérance habituelle aux femmes condamnées au malheur.

— Qu'avez-vous donc, Athénaïs? demanda à la fin M. d'Aubarède, en voyant les épaules de sa jeune femme frémissantes d'un tremblement continuel et convulsif. Levez cette glace, l'air est froid, et vous avez dansé.

Elle obéit docilement.

— La nuit est si belle! dit-elle ensuite d'une voix douce, entre deux sanglots. Puis laissant tomber sa tête contre le panneau du coupé, elle mit son mouchoir entre ses dents, pour que l'homme à qui elle appartenait désormais ne l'entendît pas pleurer.

Les premiers jours du mariage de madame d'Aubarède ne continuèrent pas la torture sans relâche que présa

geait ce début. En arrivant à leur villa, son mari l'avait conduite à l'appartement qu'il avait fait meubler pour elle, avec un luxe plein de bon goût. Là, fut justifié le propos du bal rapporté par de Prêle à son ami, et relatif à une clause secrète du contrat. Après avoir intronisé sa femme chez elle, M. d'Aubarède lui prit la main et la baisa lentement; puis, avec un sourire mélancolique et résigné, seule grâce de la vieillesse, il lui souhaita un doux repos, et se retira chez lui.

Quelle que fût la raison de cette conduite, volontaire ou prescrite, elle devint la règle des jours suivants. L'appartement d'Athénaïs fut un sanctuaire respecté par l'affection conjugale. La jeune femme y retrouva sa chambre de jeune fille, non plus simple et presque mesquine comme chez son père, mais embellie de tout ce que la femme du monde la plus exigeante peut rêver de recherche et d'élégance. Le reste de la maison était un terrain neutre, commun aux deux époux : ce lieu fut à elle seule. Avec une merveilleuse entente de ses désirs et de ses intérêts, elle arrangea toute sa vie sur la même base : partage dans tout ce qui était de son mari, propriété réservée de ce qui était d'elle; et, comme sa gracieuse personne faisait à peu près toute sa dot, ce fut exactement communauté de biens et séparation de corps; système formellement contraire au Code; mais que peut la loi contre le vouloir d'une femme aimée? Deux mois après son mariage, madame d'Aubarède était donc ce qu'elle avait

voulu être le jour où elle avait donné son consentement : une jeune fille en cachemire, une demoiselle à diamants, la plus jolie des femmes surnuméraires.

Dans la conquête de cette position, désormais indisputable, elle avait employé des ressources infinies d'esprit et de prévision. Avant son mariage, sa lutte de chaque jour avec son père et son amour pour Gaston l'avaient précocement mûrie. Livrée à des pensées de femme, elle avait pris en souverain mépris la vie et les plaisirs de pensionnaire ; mariée, elle y revint par calcul, et rétrograda pour ne pas avancer. Toute cette petite existence végétative et fleurie, ces amusements puérils, ces travaux plus enfantins prennent du temps, occupent les heures et sont des prétextes naturels de retraite et de solitude ; elle en organisa un système de défense complet contre les essais d'intimité trop fréquents qu'eût pu tenter son mari. Dès le premier jour, ce fut une fureur d'application et d'étude depuis longtemps oubliée. Son piano, sa boîte d'aquarelle, son métier à tapisserie, son histoire, sa géographie, son anglais et son italien, sans compter le perroquet et les serins dont elle s'était passionnée subitement, furent autant de barricades au milieu desquelles elle planta le drapeau de sa virginale indépendance. Dans ce bastion d'un nouveau genre, elle ressemblait à ces enfants qui se font une redoute de leurs chevaux de bois et de leurs polichinelles, dans l'angle de chambre concédé à leur tapage. La jeune femme d'ailleurs ne manquait pas de prétextes pour jus-

tifier sa ferveur d'étude : c'était son ignorance dont elle rougissait, son éducation à compléter, son désir de devenir une femme distinguée, de faire honneur au choix de son mari, et autres raisons admirables qui ne pouvaient qu'enchanter celui-ci, et dont l'effet réel était de réduire peu à peu à l'heure des repas la vie commune des deux époux.

M. d'Aubarède reçut sans sourciller le semis de chevaux de frise qu'on lui jetait aux jambes, pour le maintenir à distance respectueuse. Parfois son sourire quelque peu moqueur annonçait qu'il n'était pas dupe des petites ruses de cette stratégie féminine ; mais il n'y mit aucun obstacle, et se soumit avec une grâce parfaite à l'arrangement de journées adopté par Athénaïs. Loin d'employer l'autorité pour franchir ces barricades, il n'eut pas même recours à ces contre-ruses faciles qui fussent venues en idée à des cœurs moins résignés, ou à des têtes moins politiques. Il ne feignit ni fanatisme musical, ni connaissances en peinture, pour avoir le prétexte d'assister aux études de sa femme. Il ne lui offrit pas davantage ses secours de maître de langue pour l'anglais et l'italien, qu'il savait également bien. Il la laissa s'ébattre dans ses retranchements en toute confiance et liberté et se tint coi comme une araignée d'expérience, qui reste tapie au fond de sa toile tant que la mouche vole. Ce serait une étude assez curieuse que celle des marches, contre-marches, campements et escarmouches des deux époux pendant

ces premiers mois. Pour la science prudente des combinaisons, on eût dit, en pacifique miniature, la campagne du Rhin, dernier et sanglant duel de Turenne et de Montécuculli. Les bénéfices du mariage sans ses charges, tout recevoir et ne rien rendre, tel était le but pudiquement égoïste de la jeune femme. D'autre part, l'amour fort évident du mari, que ses yeux dardaient parfois en rayons plus jeunes que son âge, impliquait le vœu d'un dénoûment fort opposé. Mais, si la vue de sa charmante adversaire soufflait à son vieux courage l'envie d'imiter Henri IV, et de conquérir son royaume, il savait l'ensevelir dans les plus profonds replis de son âme. L'air glacial d'Athénaïs, le froncement imperceptible de ses noirs sourcils au moindre mot de tendresse qui n'était pas suffisamment poudré à blanc, présageaient un trop rude échec à toute tentative de passion sérieuse, pour qu'il s'y aventurât à la légère ; on tolérait le vieillard, l'homme eût été détesté ; il le devinait, et pour ne pas empirer sa position, il apportait autant de soin à conserver les béquilles d'un patriarcat inoffensif, que d'autres, à sa place, eussent mis de prétentions à les jeter pour faire les ingambes et les verts galants. D'ailleurs, quelque temps après son mariage, la nature sembla imposer comme nécessité la retenue qu'avait jusque-là conseillée la prudence. La santé de M. d'Aubarède s'altérait sensiblement, à en juger par l'affaiblissement de sa voix et la lenteur de plus en plus pénible de sa démarche. Il se cassait, pour employer

l'expression consacrée à peindre le salut de la vieillesse à la tombe où elle va descendre. Sans doute l'hydropisie de poitrine, pour laquelle la Faculté l'avait, disait-on, condamné, faisait des progrès invincibles; car, en passant devant madame d'Aubarède, le médecin prenait un air lugubre, pronostic probable de veuvage. La jeune femme, qui avait étudié avec anxiété la laide figure de son mari, sans pouvoir se rendre compte de l'étrange couleur de quelques-unes de ses rides, ni du changement de teinte ou de direction qu'elles lui paraissaient quelquefois subir, attribua alors à la violence du mal les variations qui, jusqu'alors, l'avaient surprise et parfois effrayée. En le voyant dans cet état, indice d'une décomposition intérieure et d'une fin prochaine, elle eut presque un remords de l'ingratitude dont elle se sentait coupable envers lui. Son cœur fit une distinction subtile pour vaincre sa répugnance. Cet homme mourant, ce n'était plus un mari dont elle eût abhorré l'amour, c'était un second père dont les bontés méritaient tout son dévouement; elle n'était plus épouse, mais fille; ses soins n'étaient pas tendresse, mais charité. Son rôle ainsi compris, elle le remplit avec le zèle et l'abnégation d'une hospitalière. Par les belles soirées d'été, sur la terrasse de la ville de Neuilly, c'était un touchant spectacle de voir M. d'Aubarède se promenant à pas lents, appuyé sur le bras d'Athénaïs. Ce groupe, où le devoir conjugal empruntait à la piété filiale ses soins les plus attentifs, rappelait à l'esprit Adèle de Sénange;

et, plus le vieillard trébuchait dans les ombres naissantes de la mort, plus les bras de la jeune femme se pressaient sous le sien pour le soutenir, plus sa compassion cherchait à lui adoucir la pente douloureuse. A mesure que déclinait le mari, le dévouement de l'épouse brillait d'un éclat plus vif, comme les étoiles qui naissent quand le jour tombe. Bien portant, elle n'eût pas touché sa main sans un sentiment d'aversion, malade, elle la pressait, mort, elle l'eût baisée. Cette union, accueillie par de si cruelles railleries, promise à tant de catastrophes, s'acheminait donc vers un dénoûment plein d'édification. Aucune distraction n'arrachait Athénaïs à son pieux devoir. Les visites de Gaston, toujours reçues officiellement, en présence du mourant, étaient rares et froides. On eût dit que son amour craignait de profaner par un souffle adultère un sanctuaire où se pratiquaient de si attendrissantes vertus. Enfin, malgré l'ironique prophétie de Germagny, rien ne semblait s'opposer à ce que le respectable M. d'Aubarède s'endormît dans le Seigneur, sinon sur les lauriers, du moins avec les honneurs de la guerre matrimoniale, l'épée dans le fourreau, mais l'écu sans souillure.

Au commencement d'une belle soirée de septembre, le vieux malade et M. Monricher étaient assis dans un petit kiosque qui couronnait un rocher factice à l'extrémité du jardin. De ce point assez élevé, l'œil pouvait suivre dans ses spirales le ruban de la Seine noué à quelque distance par le pont et les îles princières de Neuilly.

Les deux vieillards, placés l'un vis-à-vis de l'autre, se livraient à un passe-temps de Turc ou de jeune homme : ils fumaient. Les sons du piano d'Athénaïs semblaient apportés jusqu'au fond de ce pavillon par les bouffées légères de la brise du soir, qui pénétraient à travers son treillis moresque. M. d'Aubarède, pesamment ou nonchalamment étendu sur un fauteuil en canne, marquait la mesure de la tête et du pied droit, tout en aspirant son cigare, fort gaillardement pour un mourant.

— Avouez que je vous ai donné là une femme pétrie de talents, dit, en voyant l'air de béatitude de son gendre, le vieux sous-chef, qui, depuis le mariage de sa fille, était devenu assez tendre père, surtout après dîner.

— Un ange ! répondit le mari ; une charmante enfant, dont je ferai une femme encore plus charmante.

Monricher toussa comme si la fumée de son cigare l'eût étranglé.

— Vous croyez toujours à la réussite de votre plan ? Elle ne se doute de rien ? demanda-t-il ensuite avec quelque hésitation.

— De rien. D'ailleurs, avant d'avoir fait fortune, je n'ai pas joué les manteaux dix ans sans apprendre mon affaire.

— Et vous croyez qu'elle finira par vous aimer... j'entends... là... d'amour ?

— D'amour. *Mi amerà, mia surà,* roucoula le mourant avec le sourire d'un homme sûr de son fait, et en jetant nonchalamment une jambe sur l'autre.

Le beau-père aspira coup sur coup une demi-douzaine de bouffées.

— Je le souhaite de toute mon âme, mais je veux être destitué si je comprends rien à votre système de séduction. Prenez-y garde, Athénaïs est fine comme l'ambre.

— Mon cher beau-père, je ne me figure pas que les femmes aient été la grande étude de votre vie.

— J'ai toujours été leur adorateur très-fervent, mais...

— Écoutez-moi. Pour les connaître, il faut en avoir tué au moins une et créé une autre, moralement, bien entendu. — J'en ai tué quelques-unes, continua M. d'Aubarède avec une fatuité digne de la régence ; Athénaïs sera ma création. Vous verrez dans un an. Je vais vous dire le secret de toute politique galante. Le cœur féminin a plusieurs portes ; mais la jeunesse seule entre par la grande. Quand on a perdu le droit de s'y présenter, il faut savoir se rendre justice et frapper aux autres. Une fois dans l'église, qu'importe qu'on soit arrivé par le grand parvis ou par quelque porte latérale ? le tout est d'entrer. Quatre-vingt-dix-neuf individus sur cent ne comprennent pas cela et se cassent le nez à la porte fermée au lieu de chercher celle qu'ils pourraient se faire ouvrir. Qu'est l'expérience ? la science des chemins de traverse et des escaliers dérobés. Si j'avais suivi le pont aux ânes, comme ont fait tous les niais qui ont voulu avant moi épouser votre fille, j'aurais été éconduit comme eux. Au lieu de cela, je me suis enterré comme la taupe ou comme le mi-

neur, et un beau jour vous me verrez au cœur de la place. Aujourd'hui mari, et bientôt amant; et, pardieu! beau-père, on vous fera grand-père.

Monricher secoua la tête à plusieurs reprises d'un air qui n'annonçait pas une confiance parfaite dans les promesses de son gendre.

— Dieu le veuille! dit-il; mais, attention au commandement. Voici votre femme.

Par une des fenêtres du kiosque, on apercevait en effet Athénaïs traversant une petite pelouse au milieu du jardin. Un changement soudain eut lieu dans la contenance et dans la physionomie de son mari; ses yeux brillants, tandis qu'il parlait, se voilèrent, son dos se voûta, tout son corps s'affaissa sur le fauteuil, et il jeta vivement son cigare après l'avoir éteint entre le pouce et l'index, sans s'inquiéter de la brûlure.

— Surtout ne lui dites jamais que je fume, dit-il à son beau-père en souriant.

— Saperlotte, vous la gâtez, répondit Monricher, elle n'est pas si bégueule. Il y a longtemps que je l'ai habituée à l'odeur du tabac.

— Je suis trop vieux pour me permettre un défaut de sous-lieutenant, et puis je connais les femmes; le tabac paternel, passe; mais celui du mari... abomination de la désolation! Je sais deux ménages où la pipe conjugale a mis le feu au contrat.

Madame d'Aubarède entra dans le kiosque, un sourire

gracieux sur les lèvres, et d'un pas aussi léger que le sautillement d'une fauvette. Elle portait sur un bras une redingote de soie grise qu'elle déploya aussitôt.

— Il commence à faire un peu frais, dit-elle à son mari, voici votre robe de chambre.

Le vieillard fit un effort pour se lever, et présenta successivement ses deux bras avec une docilité qui semblait un plaisir. Quand il se fut laissé envelopper dans le vêtement ample et ouaté, il retomba pesamment sur son siége et prit dans ses deux mains celles de son attentif et charmant valet de chambre.

— Merci, mon enfant, dit-il en la regardant avec tendresse. Tu as mis un chapeau; est-ce que tu sors ?

— Je vais voir la petite fille du jardinier qui est malade, répondit Athénaïs en baissant la tête. Son mari profita de ce mouvement pour déposer sur son front un baiser qu'elle reçut sans essayer de s'y soustraire.

— Va, lui dit-il doucement, les anges doivent être à tous ceux qui souffrent, à l'enfant comme au vieillard.

— Surtout ne tardez pas à rentrer, dit la jeune femme; le serein commence à tomber. Papa, c'est vous qui êtes le plus raisonnable, je vous recommande mon mari.

Elle fit aux deux hommes un gentil salut de la tête et de la main, et sortit du kiosque aussi rapidement qu'elle y était entrée. Dès qu'elle eut le dos tourné, elle porta la main à son front, qu'elle essuya à plusieurs reprises, comme pour effacer le baiser de son mari qui, pendant

ce temps, la suivait d'un regard plein de reconnaissance, de tendresse et de bénédiction. Après être sortie du jardin par une petite porte cachée derrière une charmille, elle se trouva dans une ruelle qui menait directement au bord de la Seine. Elle la suivit et côtoya ensuite pendant quelque temps la rivière, dans la direction de Neuilly. Elle venait de perdre de vue le toit italien de sa maison et la coupole vernissée du petit kiosque, lorsqu'elle entra dans un étroit chemin bordé de noyers qui serpentait dans un de ces terrains à culture variée, si communs dans les environs de Paris. Plusieurs sentiers ombragés s'entre-croisaient en tous sens dans cette marqueterie potagère où l'on voyait des carrés d'asperges sous la garde d'une haie de groseilliers, et des massifs de roses enclavés dans des parallélogrammes de pois ramés ou de pommes de terre. La jeune femme avait sans doute le fil du labyrinthe de plus en plus encaissé et feuillu où elle s'était engagée, car elle changea plusieurs fois de chemin sans que le ralentissement de son pas trahît la moindre hésitation. A une espèce de rond-point formé par l'intersection de l'allée qu'elle suivait alors et d'une tranchée ambiguë, ravin par la sécheresse et ruisseau par la pluie, elle s'arrêta. Un jeune homme assis au revers de ce fossé, sur un tronc d'arbre nouvellement abattu, se leva vivement à son approche et vint au-devant d'elle.

— Il y a une heure que je vous attends, lui dit-il avec un accent de reproche.

— Gaston, ne me grondez pas, répondit Athénaïs toute rose et haletante de la rapidité de sa marche, mon père est ici, et vous savez qu'il dîne longuement. J'ai cru que nous ne sortirions jamais de table.

— Il y a deux heures que vous êtes à votre piano, reprit son cousin avec cette exagération illogique que cause la mauvaise humeur.

— Vous êtes encore venu près de la maison ! Quelle imprudence ! Ne serez-vous jamais raisonnable ?

Moitié boudant, moitié souriant, Villars lui prit le bras et voulut le passer sous le sien ; mais madame d'Aubarède, se dérobant par un mouvement d'oiseau, décrivit un demi-cercle et se trouva de l'autre côté de lui.

— Voici le vôtre, dit-elle en lui présentant le bras gauche.

— Toujours ce partage ! grommela Gaston entre ses dents, d'un ton bourru.

— Le droit est mon bras de sœur de charité, reprit Athénaïs avec une onction qui n'était pas exempte d'emphase ; êtes-vous jaloux d'un devoir que j'accomplis ? M. d'Aubarède a été très-mal aujourd'hui.

Ils marchèrent quelque temps en silence dans le sentier, de ce pas plein d'ensemble et d'harmonieuse intelligence que les amants apprennent un peu plus vite que les soldats. Gaston, qui paraissait singulièrement préoccupé, reprit le premier la parole avec l'accent de brusquerie qui avait jusqu'alors accentué son langage.

— Votre mari a-t-il bu depuis hier la fiole de Cagliostro, ou s'est-il fait bouillir dans la chaudière de Médée ?

— Gaston ! interrompit Athénaïs en retirant son bras ; quelle odieuse légèreté en parlant d'un vieillard, d'un mourant peut-être !

— Votre mari a-t-il un frère beaucoup plus jeune que lui, ou un fils ? reprit le jeune homme en la regardant fixement.

— Ni l'un ni l'autre, répondit madame d'Aubarède d'un air étonné ; pourquoi cela ?

— Si ce n'est pas votre mari que j'ai vu hier sur le boulevard Poissonnière, marchant aussi droit et plus vite que moi, c'est quelque suppôt de Satan qui lui aura volé sa figure. Au moment où je m'approchais, il est monté dans un cabriolet de place et m'a échappé... N'est-il pas allé hier à Paris ?

— C'est vrai ; il était obligé de voir son banquier ; mais il était si faible, que j'ai fait mettre plusieurs oreillers dans la voiture, et que Jean y est monté près de lui ; je craignais qu'il n'eût une faiblesse en route. Comment auriez-vous pu le voir à pied ?

— Alors je crois au diable et à la sorcellerie du docteur Faust, dit Gaston en fauchant avec sa canne les branches basses d'un noyer sous lequel passaient les deux amants.

— Ne dites pas ces vilains mots, reprit la jeune

femme; on trouve souvent de ces ressemblances extraordinaires; moi-même, à l'époque de mon mariage, j'ai été frappée de celle de M. d'Aubarède avec cet étranger dont je vous ai parlé. C'est peut-être lui que vous avez rencontré. Plût à Dieu que vous eussiez vu, en effet, mon mari marchant comme un jeune homme !

Athénaïs poussa un petit soupir qu'il ne tint qu'à son cousin de prendre pour un accent d'inquiétude et de tendresse conjugale, et qui changea subitement le cours de ses idées.

— Il est donc plus mal ? dit-il en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être trop bien entendu.

— Bien mal ! répondit au bout d'un instant Athénaïs d'une voix émue. — Et avec cela, si bon pour moi ! si reconnaissant de mes soins ! si résigné !...

— Tout le monde a besoin de résignation, reprit Villars avec une sorte de gravité douce et compatissante ; vous-même, ma bonne Athénaïs, bientôt peut-être.... plus tôt que vous ne croyez.... j'ai vu aujourd'hui le médecin.

— Ah ! fit madame d'Aubarède en relevant subitement la tête et en le regardant avec des yeux où étincelait un singulier mélange de dépit, de mécontentement et de curiosité..... Et vous l'avez interrogé ? quelle indiscrétion ! quelle inconvenance ! Et que vous a-t-il dit ? poursuivit-elle d'un ton plus bas.

Gaston prit dans sa main le bras de sa cousine par un

geste familier aux consolateurs, et le pressa quelque temps en silence.

— Une lampe qui s'éteint ! dit-il ensuite d'une voix appropriée à ces paroles lugubres.... Voilà la sentence du docteur. Il paraît que les fins d'automne sont redoutables pour ces maladies de poitrine.... la chute des feuilles....

Il n'acheva pas, soit qu'il voulût ménager la sensibilité de sa cousine en n'insistant pas plus explicitement sur un sujet si triste, soit qu'il éprouvât quelque pudeur des pensées couleur de rose qui fourmillaient dans son cœur malgré le deuil de son langage. Par un mouvement qu'elle ne put réprimer, Athénaïs, à ces mots : chute des feuilles! leva les yeux vers les arbres qui bordaient le chemin; un petit vent frais courait en frémissant à travers leurs cimes rougies çà et là par les premières haleines de la saison meurtrière. A chaque instant, quelques feuilles déjà mortes sur leurs branches s'en détachaient et tombaient lentement en tournoyant sur elles-mêmes. A cette vue, la jeune femme rougit et baissa la tête comme si elle eût été honteuse du sentiment qui la lui avait fait lever. Les deux amants observèrent pendant quelque temps un silence grave et presque religieux; le même instinct de délicatesse, ou peut-être d'hypocrisie, leur disait sans doute quelle inconvenance inhumaine serait dans un moment pareil une seule réflexion ou un seul mot de tendresse, en songeant à

cette tombe près de s'ouvrir; ils se trouvèrent embarrassés et presque interdits en face l'un de l'autre. Sans se parler, ils se comprenaient trop bien pour que le plaisir de leur tête-à-tête ne fût pas insensiblement corrompu par cette honte mutuelle d'une complicité inavouée. Madame d'Aubarède, surtout, finit par trouver intolérable le supplice de rougir devant celui qu'elle aimait, et par éprouver un besoin de le quitter aussi vif que l'avait été son empressement à venir le trouver. Gaston, embarrassé d'un silence de plus en plus pénible et cherchant vainement une phrase banale pour renouer la conversation, serra doucement contre sa poitrine le bras d'Athénaïs, geste fort en usage parmi les amants dont l'éloquence tarit. Quelle que fût la discrétion et l'innocence de cette muette expression de tendresse, la jeune femme en fut choquée; tant une conscience inquiète rend le cœur effarouchable. Elle dégagea son bras avec une sorte d'impatience.

— Adieu, dit-elle, on a peut-être besoin de moi.

Une femme appelle toujours son amant *il* et son mari *on*. Sans attendre la réponse de Villars, un peu surpris de ce brusque adieu, madame d'Aubarède s'éloigna d'un pas dont la rapidité ne l'empêchait pas d'éviter avec une crainte superstitieuse les feuilles mortes qui partout tachetaient les sentiers. Quelques instants après, et plus que jamais attentive et dévouée, elle était assise à côté de la chaise longue du soi-disant moribond.

L'usage qui fait du mot de femme le synonyme de celui de délicatesse, n'est pas seulement une de ces galanteries avec lesquelles le sexe fort entortille les chaînes de son esclave, c'est une justice rendue à une incontestable qualité. La nature, en gantant les mains des jeunes filles choisies d'une peau plus douce et plus blanche que celle des mitaines de Boivin, enveloppe aussi leur âme d'une hermine qu'un contact trop rude effarouche, et qui se désole d'une tache plus que d'un accroc. Cette pudibonde mignardise donne à la vertu en cornette un charme dont sont privées les actions les plus méritantes des hommes; mais c'est surtout aux choses d'une honnêteté douteuse qu'elle applique un fard imposant. En apprenant la dissolution probable de son mariage, Athénaïs sentit son âme, bondissant vers la liberté prochaine, subitement emmaillottée par la plus subtile de toutes les hypocrisies. Au moment de perdre son mari, elle voulut se persuader qu'elle l'aimait, et blanchir ainsi sa conscience de tous les péchés véniels qu'elle pouvait avoir commis contre son devoir. Les regrets d'une veuve affligée lui semblèrent préférables aux remords d'une épouse ingrate. Puis rien n'encourage aux belles actions comme la brièveté de l'épreuve à subir; tout soldat ne trouve-t-il pas de la patience pour une faction d'un quart d'heure?

La jeune femme se pénétra si vivement de son rôle d'Artémise qu'elle finit par s'abuser elle-même. Il est

dans l'hypocrisie un degré de raffinement qui touche pour ainsi dire à la vérité. A la longue, presque tous les menteurs croient à leurs mensonges. C'étaient des soupirs véritables qui s'échappaient du sein d'Athénaïs à la vue du déclin rapide de son mari ; des larmes humectaient ses paupières quand quelques-uns de ces mots tristement prophétiques, familiers aux mourants, venaient émouvoir les sources de sa sensibilité conjugale, et ses soins étaient alors si vigilants, ses paroles si affectueuses, son dévouement enfin offrait un caractère si tendre et si consolateur, que, malgré la sagacité que donne l'esprit et que double l'expérience, le vieillard à son tour y fut trompé. D'ailleurs, le désir conduit à la croyance. Quel cœur a jamais repoussé par un scepticisme inflexible la pensée du bonheur ? Par une illusion trop séduisante pour être longtemps combattue, M. d'Aubarède se persuada que l'heure qu'il avait prédite à son beau-père était enfin sonnée ; sa femme pleurait, il se crut aimé.

L'art semblait de plus en plus inhabile contre les progrès de la maladie, et tout présageait un dénoûment fatal. Un jour, Athénaïs vit sortir de l'appartement de son mari un personnage vêtu de noir de la tête aux pieds, qui lui adressa en passant un salut grave et silencieux. C'était un notaire, cet être à la fois si positif et si dramatique, qui lie le médecin au confesseur et complète avec eux un trio presque aussi funèbre que celui des Parques. Quelques moments après, un domestique vint prévenir la

jeune femme, singulièrement émue de cet incident, que M. d'Aubarède désirait lui parler.

Dans une chambre à laquelle une tenture de couleur sombre et des rideaux de fenêtre soigneusement fermés donnaient l'aspect d'une chapelle ardente dont on n'a pas encore allumé les cierges, à l'angle d'une cheminée où brûlait un grand feu, malgré la douceur de la température, le vieillard était assis tristement sur un fauteuil garni d'autant d'oreillers que celui d'Argante. Il voulut se lever en apercevant sa femme; mais, après un effort inutile, il s'affaissa sur le siége où il semblait être cloué par sa faiblesse. Un sourire de résignation parut sur son visage, et trahit la mélancolie que lui faisait sans doute éprouver cette débilité de funeste augure. Athénaïs, marchant sur la pointe des pieds, précaution que le tapis rendait superflue, vint s'asseoir sur une chauffeuse auprès du malade, prit une de ses mains qui pendait le long du fauteuil, et la lui replaça sur les genoux après l'avoir serrée doucement; puis elle se releva pour arranger avec un soin scrupuleux les oreillers, dont l'ordonnance ne satisfaisait pas sa sollicitude. Le vieux mari reçut ces soins en silence, lui fit signe de se rasseoir, et lui dit d'une voix faible : — J'ai voulu te parler, Athénaïs, et maintenant j'hésite. Ton attachement et ta sensibilité me sont si connus que je redoute une conversation dont le sujet pourrait t'attrister. Cependant cet entretien est nécessaire; dans ma position, on ne doit

rien remettre au lendemain. As-tu vu M. Brumoy?

C'était le nom du notaire. Cette interrogation imprévue frappa madame d'Aubarède avec la précision d'un coup porté au défaut de la cuirasse. Sans se rendre compte bien clairement du sentiment qui soudain fit affluer le sang à ses joues, la jeune femme baissa les yeux et mentit : — Non, répondit-elle ; est-il venu vous voir?

— Il a bien fallu le faire appeler.

— Vous voulez toujours acheter la maison de la rue Caumartin? reprit Athénaïs en essayant de regarder son mari d'un air calme.

Le vieillard hocha la tête à plusieurs reprises.

— La maison que j'habiterai bientôt ne me coûtera pas aussi cher que celle-là. Écoute-moi, ma chère enfant ; le moment est venu de faire preuve de résignation. C'est pour toi que je parle, car mon parti est pris depuis longtemps. Je ne me fais aucune illusion ; je sais que ma position est désespérée. Allons, du courage ! ne pleure pas. J'ai voulu connaître la vérité sur mon état, et le médecin ne me l'a pas cachée.

— Non ! il se trompe ; n'avez-vous pas dit vous-même que vous alliez mieux depuis quelques jours? dit Athénaïs, qui d'une main serrait celle de son mari, et de l'autre essuyait ses yeux.

— Laisse-moi achever, reprit le malade, et épargne-moi. Ton affliction épuise les forces qui me restent. J'ai fait venir Brumoy pour mettre ordre à mes affaires et

lui dicter mes dernières volontés. Je n'ai pas d'héritier direct, continua-t-il en poussant un soupir; je puis disposer comme bon me semble de ma fortune qui d'ailleurs est bien à moi, puisque c'est moi qui l'ai faite. A qui aurais-je pu laisser ce gage de mon souvenir et de ma tendresse, si ce n'est à toi, mon Athénaïs, si bonne, si dévouée; à toi qui n'as pas dédaigné d'être l'ange gardien d'un pauvre vieillard?

— Ah! Monsieur... mon ami!... s'écria la jeune femme avec émotion, et s'inclinant sur la main que lui présentait son mari, elle y déposa en même temps un baiser et une larme.

En entendant cette épithète qu'Athénaïs lui donnait pour la première fois, M. d'Aubarède tressaillit, et ses yeux s'animèrent; à son tour, il se baissa vers la tête gracieuse penchée sur ses genoux; peut-être éprouva-t-il la tentation d'effleurer d'une caresse ces cheveux bruns et parfumés, dont cette attitude livrait à ses regards les torsades roulées en diadème; mais il eut le courage de se contraindre, et quand sa femme releva la tête, il avait repris sa physionomie de moribond.

— Ne me parlez pas ainsi, dit-elle; vous vivrez longtemps encore; et il m'est si doux de me consacrer à votre bonheur!

— Le bonheur! toi seule pourrais me le donner; et alors n'ai-je pas raison de mourir?

—Que dites-vous? s'écria-t-elle troublée par ces paroles.

— Je suis un insensé, répondit-il d'une voix mélancolique. Quand on souffre, il y a de la faiblesse à se plaindre; mais pardonne-moi, il me reste si peu de temps à souffrir! pardonne-moi de manquer en ce moment de résignation à un malheur que tu ne peux comprendre.

— Quel malheur?

— Le plus grand de tous, un cœur jeune et des cheveux blancs!

Au lieu de répondre, Athénaïs rougit. Pendant un instant son mari la contempla, en scrutant les plus fugitives expressions de sa physionomie; puis il reprit d'une voix dont les inflexions pénétrantes et onctueuses semblaient ne plus appartenir à l'organe cassé de la vieillesse :

— Chère enfant, va : la tombe sera moins douloureuse, moins humiliante que cet arrêt auquel je me suis soumis, dont je ne me suis jamais plaint, malgré sa dureté, et qui a créé pour moi l'isolement dans le mariage. Pourquoi regretterais-je la vie? Je ne suis pas aimé!

Madame d'Aubarède éprouva une sensation comparable à celle que cause l'importunité d'un créancier dont on reconnaît le droit sans vouloir acquitter la dette. Son regard aigre-doux présageait une réponse peu sympathique; mais elle vit son mari si pâle, si triste, si débile, qu'elle eut un remords anticipé à l'idée de lui causer la moindre peine. Malgré la jeunesse de son langage, il était ployé en deux sur son fauteuil, et ses paroles dignes de

Céladon semblaient sortir des lèvres de saint Jérôme, tel que l'a peint le Dominiquin.

— Mais je vous aime, dit la jeune femme, qui par compassion laissa tomber cet aveu comme on jette des fleurs sur une tombe.

— Oui, vous m'aimez, répondit-il en souriant avec amertume ; la sœur de charité aime aussi le malade à qui elle s'est dévouée ; mais cet attachement ce n'est que de la vertu.

— J'ai pour vous l'amour qu'une fille a pour son père, reprit-elle doucement.

— Quand le cœur a tout donné, il devient exigeant, injuste peut-être ; une demi-tendresse semble plus cruelle à la passion extrême que l'indifférence ou l'ingratitude.

La physionomie de M. d'Aubarède exprimait si douloureusement toutes les pensées de désenchantement qui doivent navrer l'homme dont l'âme seule est restée jeune, qu'Athénaïs se sentit émue, et éprouva je ne sais quel besoin de le consoler. Quelle femme d'ailleurs eût été assez cruelle pour torturer ce pauvre vieillard un jour de testament ?

— Vous m'aimez donc comme une fille aime son père ? reprit-il, en articulant chaque mot avec un accent de dérision sans espoir.

Elle hésita et baissa les yeux.

— Comme une épouse, dit-elle enfin d'une voix à peine intelligible.

Le regard du malade brilla soudain de cette ardeur étrange qui l'enflammait souvent lorsqu'il n'était plus observé par sa femme ; ses bras enveloppant les épaules d'Athénaïs l'attirèrent doucement, et ses lèvres entr'ouvertes par un sourire de triomphe hasardèrent un baiser d'homme plutôt que de vieillard, tandis que la jeune femme restait immobile dans une attitude pudiquement soumise. On eût dit d'Agar docile à l'amour d'Abraham.

En ce moment, un fracas de piano auquel se mêlaient les roulades désordonnées d'une jolie voix de ténor, troubla le tête-à-tête conjugal. A ce bruit, Athénaïs s'arracha des bras de son mari avec la honte qu'éprouve une jeune fille surprise au milieu de son premier rendez-vous.

— C'est ton cousin, va le recevoir, dit M. d'Aubarède, à qui ses yeux étincelants malgré lui, et ses joues empourprées sous leur réseau de rides jaunâtres, donnaient l'aspect le plus extraordinaire qu'ait jamais offert un poursuivant d'amour.

J'ai besoin de quelque repos, continua-t-il ; tu reviendras à quatre heures, n'est-ce pas, chère Athénaïs ?

— Dès que je me serai débarrassée de sa visite, répondit-elle, en se disposant à sortir.

Il l'arrêta en lui pressant la main, et d'un ton doucereux qui faisait un singulier contraste avec son âge :

— Pourquoi ne m'appelez-vous jamais par mon nom ? soupira-t-il.

— Vous voulez que je vous dise Ferdinand, répondit-

elle en laissant tomber sur lui un regard qui semblait accepter la lettre de change tirée par le testament du mourant sur la reconnaissance de l'épouse.

Assis au piano du salon, Villars continuait ses arpéges et ses fioritures avec la verve imperturbable d'un homme qui rirait au besoin de la fin du monde. Depuis le mariage de sa cousine, son caractère naturellement prodigue et imprévoyant avait subi une transformation de plus en plus prononcée; les idées de calcul qu'elle avait semées dans son âme pour lui arracher son consentement, avaient insensiblement trouvé ce limon que recèlent les ames les plus généreuses, et dans cette lie du cœur elles avaient germé au delà de toute espérance. Peu à peu le jeune homme s'était apprivoisé à la pensée d'abord honteuse et timorée de la survivance du vieillard; puis il s'était enhardi à se regarder comme son légitime héritier, et alors son imagination, subjuguée par la fascination de ses soixante mille livres de rente en expectative, avait saisi cette truelle des châteaux en Espagne, qui devrait figurer au blason de tous les collatéraux. Au milieu de méditations essentiellement positives et spéculatrices, l'exaltation la plus romanesque s'attiédit et doit infailliblement s'éteindre. Par une conséquence naturelle de la position qu'avaient acceptée les deux amants, Gaston avait senti confusément son amour se compliquer des préoccupations de la fortune qu'il espérait de son sacrifice. L'image d'Athénaïs encadrée de diamants avait donc un peu pâli

dans cette éblouissante bordure. La jeune femme s'était créé une rivale, la plus redoutable de toutes, sa propre fortune; et à la fin, si Gaston eût été obligé de faire un choix, peut-être à son tour eût-il ployé le genou devant l'idole dorée, tant étaient loin déjà ces jours où il provoquait le sourire railleur de sa maîtresse par cette noble niaiserie: une chaumière avec toi! Depuis quelque temps, Villars s'était pris pour les biens de M. d'Aubarède d'une affection qui faisait grand tort dans son esprit à l'amour sous le chaume; il passait régulièrement tous les jours dans la rue Joubert, où le vieillard avait une maison, pour le seul plaisir de regarder la façade; l'appartement du premier lui convenait; à Neuilly, son imagination de successeur bouleversait à chaque visite les jardins, ou édifiait quelque pavillon dont il avait le plan tout prêt; en ce moment il jouait à *son* piano avec des doigts de propriétaire qui avaient le droit de briser les touches si tel était leur bon plaisir.

— Vous n'avez donc pas d'âme? lui dit tout à coup Athénaïs qui, au milieu de ce vacarme musical, était entrée dans le salon sans qu'il l'eût entendue venir.

— *Gia viene l'oro, gia vien l'argento,* répondit le jeune homme.

— Gaston! fit-elle d'un ton impérieux, vous ignorez donc dans quel état se trouve M. d'Aubarède?

— Si fait, j'ai vu Brumoy: si je chante, c'est par convenance; il faut être gai chez les malades.

— Et vous avez interrogé le notaire? qu'aura-t-il pensé?

— Je l'ai rencontré en venant, et c'est lui qui m'a parlé le premier. Vous serez riche, continua le cousin avec une mélancolie un peu diplomatique, trop riche pour que je ne sois pas inquiet. Au milieu des hommages qui vont vous entourer, n'oublierez-vous pas celui qui vous aime?

La jeune femme fit deux pas en arrière et se posa dans une attitude que Diane ou Minerve n'eussent pas désavouée.

— Mon mari se meurt, dit-elle, et sans être coupable je ne puis plus entendre votre langage. Le malheur dont je suis menacée me dicte ma conduite. Aucun sentiment étranger, quelque justifiable qu'il puisse être, ne doit me distraire de mes devoirs d'épouse. Gaston, nous ne nous verrons plus...

Villars, tout étourdi de cette déclaration, ouvrit de grands yeux sans répondre.

— Tant que j'aurai des devoirs à remplir, dit madame d'Aubarède en achevant sa phrase.

— A la bonne heure! pensa l'amant rassuré par cette conclusion; puis, entraîné par l'ascendant de la vertu, il se leva avec une sorte d'exaltation.

— Athénaïs, s'écria-t-il, vous êtes une noble femme! Quelque cruel que soit pour moi le sacrifice que vous m'imposez, je me montrerai digne de vous: j'obéirai. Vos scrupules sont inspirés par des sentiments trop purs pour que je ne les respecte pas; je ne me pardonnerais jamais

de vous causer l'ombre d'un remords. Oui, je vous laisserai tout entière à votre pieux devoir, et mon amour s'agenouillera devant la porte de ce douloureux sanctuaire dont vous êtes l'ange.

—Bien, mon ami, répondit-elle ; vous verrez qu'il est doux d'être en paix avec soi-même. Malgré l'innocence de nos entrevues, si vous saviez combien de fois je me les suis reprochées ! car enfin c'était le tromper, et il est si bon pour moi.

— Oh ! parfait, admirable ! Brumoy m'a raconté les détails les plus attendrissants.

— Avec quelle joie je renoncerais à cette fortune pour conserver mon second père ! Si l'affection que je lui ai vouée n'égalait pas son attachement pour moi, n'est-il pas vrai, Gaston, je serais la plus ingrâte des femmes ?

— Oui, aimez-le ce respectable vieillard, il le mérite si bien ! soyez la consolation et le charme de ses derniers jours ; qu'il s'endorme doucement, bercé par votre tendresse filiale. Je dois l'avouer, je l'ai haï longtemps, mais sa conduite admirable désarmerait la haine la plus invétérée ; maintenant je voudrais être votre frère pour avoir le droit de partager votre dévouement.

La voix de Gaston était émue ; des larmes roulaient dans les yeux d'Athénaïs ; l'espèce d'oraison funèbre qu'ils débitaient par répons alternatifs, avait excité en eux la plus généreuse émulation de sensibilité ; et si le vieux mari eût assisté à cet embaumement anticipé, sans doute il eût

été consolé de sa mort. Après le départ de son cousin, qui t'était éloigné de l'air d'un homme qui prévoit un deuil dans la huitaine, et se compose un maintien et une physionomie convenables, madame d'Aubarède resta seule assise dans le salon, le front dans sa main et la pensée perdue en un chaos dont l'analyse exigerait un volume, mais dont l'ensemble pouvait se formuler par le seul mot veuvage! La nuit commençait, lorsqu'un domestique vint l'arracher à sa rêverie en lui disant que son mari désirait lui parler; son imagination avait tellement anticipé sur l'avenir depuis quelques heures, qu'au nom de son mari, elle crut entendre parler d'un revenant et frissonna de la tête aux pieds.

— Monsieur est chez Madame, dit le domestique d'un son mystérieux.

— Chez moi! répéta la jeune femme surprise et presque effrayée d'un incident fort naturel en apparence, mais qui en réalité ne s'était pas encore présenté depuis son mariage dont il semblait menacer la clause secrète. Appelant à son aide le courage qui lui était nécessaire, soit qu'elle voulût maintenir son droit ou l'abdiquer, elle entra dans sa chambre que ses yeux parcoururent avec inquiétude. Un homme était debout devant une des fenêtres; il tournait le dos à la porte et Athénaïs ne vit pas d'abord son visage; mais sa tournure que faisait valoir un habit d'une élégance presque prétentieuse, avait quelque chose de mince ou plutôt de pincé qui annonçait la jeunesse; au brui

que fit la porte, il se retourna lentement, et madame d'Aubarède resta pétrifiée sur le seuil. Son mari était devant elle, non plus moribond comme elle l'avait vu le matin, mais rajeuni de vingt ans, la tête haute, le jarret tendu, l'œil brillant, le sourire sur les lèvres, sans perruque et presque sans rides, paré en un mot de tous les avantages qu'un homme d'un âge mûr, mais encore vert, peut devoir à une excellente santé et à une science approfondie de la toilette. Malgré sa stupeur, un seul regard suffit à la jeune femme pour lui faire reconnaître le poursuivant inconnu qui se trouvait en tous lieux sur ses pas, quelque temps avant son mariage.

— Chère Athénaïs ! s'écria cet étrange personnage en se jetant à genoux avec l'aisance d'un jeune premier habitué à plier le jarret devant Chimène ou Rosine.

L'émotion de madame d'Aubarède lui causa un accès de vertige ; elle vit tous les objets renfermés dans la chambre exécutant autour d'elle une sorte de ronde conduite par cet individu diabolique qu'elle apercevait vaguement à ses genoux ; à la fin, ne pouvant plus se soutenir, elle se laissa tomber sur un fauteuil à côté d'elle.

— Athénaïs, répétait son mari de l'accent le plus pathétique, reviens à toi ; dis-moi que tu me pardonnes le stratagème dont je me suis servi pour conquérir ta tendresse ; un mot, je t'en supplie ; parle-moi comme tu me parlais ce matin ; dis que tu m'aimeras toujours. Si la pas-

sion la plus vraie, la plus ardente est digne d'éveiller quelque sympathie, qui mieux que moi...

— Quel âge avez-vous donc? dit tout à coup la jeune femme, en lui décochant en dessous un long regard, sournois comme l'est un coup de seconde.

— Le cœur n'a pas d'âge, répondit M. d'Aubarède dont l'éloquence fut un moment glacée par cette question menaçante; mais il maîtrisa presque aussitôt son embarras, car l'intelligence dramatique qu'avait développée en lui son premier état, lui montra le danger qu'il y aurait à rester court au milieu d'une scène capitale et la nécessité d'enlever la victoire en brûlant les planches.

— Athénaïs! ma vie! mon ange! mon âme! reprit-il avec une impétuosité de débit, une véhémence d'accent et une plénitude d'organe qui présageaient une suite interminable à ce commencement de litanies amoureuses.

— Mais quel âge avez-vous? dit la jeune femme en l'interrompant une seconde fois.

Au ton d'impatience de ces paroles, l'ex-vieillard comprit qu'il fallait répondre bien ou mal.

— Si je ne connaissais pas ton cœur, dit-il après avoir encore hésité un instant; si je n'avais pas éprouvé la maturité de ta raison, si je ne savais pas combien peu tu partages les sentiments frivoles qui gâtent souvent les bonnes qualités des jeunes femmes, je craindrais de te paraître encore un peu vieux; mais quelques années de plus ou de moins ne sont pas un malheur fort grave quand

la santé répond à la violence des sentiments. On n'a jamais que l'âge qu'on veut avoir, et depuis que je t'aime, il me semble que j'ai vingt ans et non cinquante.

— Cinquante ans! fit Athénaïs.

— Pas encore, reprit M. d'Aubarède, qui eût pu sans mentir ajouter une demi-douzaine d'années; et mon âme est restée si jeune, si ardente...

Il voulut se lever pour continuer sa période, car il savait que l'agenouillement est une de ces choses utiles en elles-mêmes, dont il ne faut pas abuser; mais, tandis que la grâce de sa transition se trouvait légèrement compromise par le retard qu'apportait le jarret un peu rétif de l'homme entre deux âges, Athénaïs, avec la promptitude de la pensée, s'élança hors de la chambre dont elle ferma la porte, courut à travers l'appartement jusqu'au vestibule, et sortit de la maison avant que personne se fût aperçu de sa fuite. Malgré la nuit qui approchait, elle poursuivit sa course jusqu'au pont de Neuilly et monta dans une voiture; une heure après, elle était à Paris, rue de Provence, et entrait pour la première fois dans la maison où demeurait son cousin.

En rentrant chez lui, Gaston s'était assis à son piano, car les événements accomplis pendant la journée, et peut-être ceux qu'il prévoyait, lui avaient causé une de ces excitations nerveuses qui veulent de l'action et du bruit. Au milieu d'une improvisation qui avait déjà coûté une demi-douzaine de cordes au clavier, il tressaillit sur son

tabouret au bruit de la sonnette, dont la voix grêle retentit tout à coup, aussi brusque et aussi impérieuse que le tamtam dans *la Vestale*. Lorsqu'il eut ouvert la porte, la surprise que lui avait causée cette interruption inattendue se changea en un ébahissement profond à la vue de sa cousine, tête nue, sans châle sur les épaules, et portant sur son visage les traces d'une agitation extraordinaire. Sans dire un mot, Athénaïs se précipita dans la chambre et tomba sur la première chaise qui s'offrit à elle.

— Qu'est-il donc arrivé ? s'écria Gaston, qui, en remarquant l'espèce d'égarement de la jeune femme, les rapides bondissements de sa poitrine et la contraction de ses lèvres que la parole semblait avoir abandonnées, la crut folle ou veuve. A la fin, elle ouvrit ses yeux de toute leur grandeur et fit un effort violent.

— Cinquante ans ! dit-elle.

— Cinquante !... soixante mille livres de rente ! reprit Villars, qui, comme cela arrive souvent, ne répondait pas à ce qu'il entendait, mais bien à la pensée dont il était occupé depuis longtemps.

Madame d'Aubarède s'élança de sa chaise.

— Cinquante ans ! s'écria-t-elle de nouveau d'une voix éclatante.

La brusquerie de son mouvement, cette exclamation semblable à un cri accrurent l'étonnement inquiet du jeune homme ; pensant que sa cousine, par quelque cause inconnue, était en proie à un paroxysme nerveux qui

pouvait n'être pas sans danger, il l'enleva dans ses bras sans qu'elle fît de résistance et l'assit dans un grand fauteuil à la Voltaire; puis, avec la précipitation et la gaucherie ordinaires en pareil embarras, il lui fit respirer un petit flacon d'huile antique qu'il prit pour du vinaigre anglais, et, après avoir brisé un sucrier sur le parquet, il finit par lui apporter un verre d'eau dans lequel, au lieu de fleur d'orange, il avait versé une fiole d'essence de vétiver. Ce breuvage eut un succès que n'eût pas obtenu peut-être une potion plus conforme aux lois de l'art médical; madame d'Aubarède, écartant vivement le calice amer que lui présentait son cousin, se leva de nouveau, et avec une énergie lucide qui annonçait le retour de l'intelligence dans toute sa plénitude :

— Mais vous ne comprenez donc rien! s'écria-t-elle, je vous dis qu'il a cinquante ans. C'est une trahison infernale; il m'a trompée, et sans doute mon père est son complice. Gaston, j'en deviendrai folle si vous ne me sauvez pas. Réponds-moi donc, dis-moi que tu me sauveras, et comprends ce que je te dis. Il n'est plus vieux, entends-tu. Il n'a plus de perruque, plus de rides, il se tient droit en marchant; à chaque seconde il semble rajeunir, il est horrible...

— Qui? Mais de qui parlez-vous? demanda Gaston, qui, à chaque parole, ouvrait de plus grands yeux.

— De lui, en est-il deux au monde? dit Athénaïs en se tordant les mains.

— Ton mari ?

— Ah ! ne dis pas mon mari ; il ne l'est pas, il ne le sera jamais. Il y a des juges, je ferai casser ce mariage ; la loi ne peut vouloir qu'une femme soit ainsi victime d'un infâme complot. Si cela devait être, vois-tu, je me tuerais aujourd'hui. Ils casseront mon mariage, n'est-ce pas ?

Gaston, qui, à travers ces phrases incohérentes, avait enfin deviné la vérité, se promenait à grands pas dans la chambre, comme tourne dans sa cage un loup de mauvaise humeur.

— Cinquante ans, et il se porte bien ; alors il est assez jeune pour que je lui envoie une balle dans la tête. Quand je te disais que je l'avais vu sur le boulevard Poissonnière ; c'est ton père qui a tramé tout cela. Oh ! s'il n'était pas ton père !

— Casseront-ils mon mariage ?

— Non, répondit Villars.

— Eh bien ! enlève-moi, dit-elle tout à coup en se jetant dans ses bras.

Cette fois, ce fut lui qui, malgré son désappointement et sa colère, sourit au mot d'enlèvement.

— Je vous aime trop pour vouloir vous perdre, répondit-il ensuite d'un ton grave.

Madame d'Aubarède s'arracha de ses bras.

— Vous êtes un homme, vous m'aimez et vous me refu-

sez, dit-elle en le foudroyant du regard le plus dédaigneux que puisse lancer l'œil d'une femme.

— Nous parlerons de cela quand nous serons plus calmes tous les deux. Tu verras, ma chère Athénaïs, que ton intérêt seul....

— Bien, dit-elle impérieusement, envoyez chercher une voiture.

Il voulut se rapprocher d'elle ; elle l'arrêta par un geste. En ce moment on sonna; Gaston mit un doigt sur sa bouche pour inviter la jeune femme à garder le silence.

— Ouvrez, dit-elle à haute voix et avec un sourire de dédain, qu'importe qu'on me voie chez vous? Malgré ses efforts pour la retenir, elle alla ouvrir la porte elle-même, et se trouva en face de M. Monricher, derrière lequel un autre personnage voulut se cacher à l'aspect de la jeune femme. Elle devina son mari ; mais sans se laisser troubler, elle rentra la première dans la chambre et promena ensuite un regard de reine outragée sur les trois personnages de cette scène, qui gardaient le silence, mutuellement interdits en présence les uns des autres. M. d'Aubarède, pincé à outrance dans son habit de ci-devant jeune homme, où se trahissaient la ouate et le corset, paraissait aussi mal à l'aise qu'un acteur sifflé qui n'est qu'au commencement de son rôle ; Villars, pétrifié par la métamorphose du mari, le regardait d'un œil à la fois stupide et furieux ; M. Monricher, enfin, brossait son chapeau avec sa manche et fronçait le sourcil pour essayer de maintenir

intact par la sévérité de l'attitude et de la physionomie, l'honneur de l'autorité paternelle.

— Eh bien, Naïs, dit-il enfin en pensant que c'était à lui de prendre la parole, nous faisons donc des escapades de pensionnaire? Allons, donne-moi ta main; voilà ton mari qui t'aime et....

— J'allais chez vous, mon père, dit madame d'Aubarède, j'ai une seule question à vous adresser, car il est inutile de parler du passé. Vous êtes sans doute le confident de Monsieur...., continua-t-elle en montrant son mari.

— Ah! ah! ah! n'est-ce pas que nous avons bien joué nos rôles, répondit Monricher en riant d'un rire forcé, mais qu'il cherchait à rendre bruyant et communicatif; de quoi te plains-tu? Il y a des femmes qui croient épouser un jeune homme et qui trouvent un vieillard, et toi au lieu d'un vieillard tu trouves un jeune homme; car je te préviens que d'Aubarède est un vert galant. Regarde-le, ne l'aimes-tu pas mieux comme ça qu'avec sa robe de chambre à ramages? Allons, que diantre, d'Aubarède, ne soyez donc pas timide et honteux comme un lycéen; embrassez votre femme....

— C'est mon pardon, qu'avant tout je dois obtenir, dit M. d'Aubarède avec un embarras et une humilité qui confessaient quel coup mortel avait porté à ses illusions la fuite de sa femme.

Sans répondre au regard suppliant de son mari,

Athénaïs se plaça en face de M. Monricher par un mouvement plein d'empire et de décision.

— Je suis votre fille, lui dit-elle; vous me devez aide et secours : j'ai été victime de la plus odieuse tromperie ; le respect m'empêche de croire que vous avez pu y prendre part, et je m'adresse à vous comme à mon protecteur naturel. Repousserez-vous votre fille qui vous demande asile ?

— Brrr, fit Monricher en reculant de deux pas. Que veut dire cet enfantillage? Je suis bon père, c'est vrai ; j'ai même toujours été trop bon père, et c'est ce qui t'a un peu gâtée ; mais aujourd'hui tu as un mari, et je lui ai transmis toute mon autorité sur toi. Eh, que diable ! d'Aubarède, vous arrivez chez moi comme un fou pour y chercher cette autre petite folle, et maintenant que nous la tenons, vous voilà muet comme un brochet, tandis que je sue sang et eau à plaider votre cause. Bon soir ! arrangez-vous.

— Mon père, vous me repoussez, vous ne voulez pas me recevoir chez vous? reprit Athénaïs avec une sombre énergie.

— Mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ! Naïs ! je t'aime trop pour cela.

Madame d'Aubarède salua M. Monricher d'un air soumis, mais glacé, qui laissait percer l'antipathie vindicative développée dans le cœur de la jeune femme par l'égoïsme paternel. Ses yeux ensuite interrogèrent rapide-

ment ceux de son cousin; devant ce regard, dont l'expression passionnée exigeait une réponse décisive et ne laissait de choix qu'entre la paix et la guerre, le jeune homme à cerveau mûri détourna la vue. Athénaïs baissa la tête et resta un instant immobile; mais l'émotion sous laquelle fléchissait son âme et que trahissaient les pénibles gonflements de son corsage, fut promptement vaincue! son visage, qui s'était incliné morne et éteint par le découragement, se releva resplendissant de tous les feux dont le dédain et l'indignation peuvent enflammer la figure d'une femme. Sans plus regarder son père ni son amant, elle se tourna vers son mari.

— Vous connaissez maintenant ma pensée, lui dit-elle, comme je connais votre visage. Mutuellement, nous ne nous tromperons plus. Mon père me repousse; personne ne veut de moi; emmenez-moi si bon vous semble; et rappelez-vous une chose, Monsieur: la loi me condamne à porter votre nom et à vivre près de vous, mais ma personne est à moi.

M. d'Aubarède prit, sans avoir la force d'articuler un seul mot, le bras que sa femme lui offrait. Tandis que les deux époux sortaient lentement de l'appartement reconduits par Gaston, celui-ci, profitant de l'obscurité de l'escalier, voulut se rapprocher de sa cousine, mais Athénaïs retira dédaigneusement la main qu'il avait saisie et lui jeta à l'oreille ces seuls mots: — Je vous méprise!

La métamorphose de M. d'Aubarède avait produit, sur

les personnes qu'intéressait son succès ou sa déconvenue, l'effet d'un coup de vent dans un champ de joncs ; elle les avait pliées sans les briser, car le roseau de la fable est surtout l'emblème de l'âme : elles sont rares, ces natures de chêne qui rompent et ne se courbent pas. Après le premier moment de stupeur, causé par la scène où, sans la prudence de Gaston, Athénaïs eût été perdue, tous les personnages relevèrent la tête comme le roseau. Selon son caractère, chacun d'eux accepta la position nouvelle que lui avait créée une péripétie aussi inattendue. M. Monricher, assez embarrassé de son rôle, se retrancha majestueusement dans l'irresponsabilité de la puissance paternelle, débita un sermon à sa fille sur ses devoirs d'épouse, souhaita à son gendre tout l'heur imaginable dans ses amours, et se retira chez lui la conscience tranquillisée et les mains lavées de ce que pourrait enfanter de désastres la tromperie qu'il avait permise. En voyant le résultat du changement de peau par lequel il avait terminé son rôle de serpent, le mari resta pendant quelque temps atterré ; un seul regard d'Athénaïs avait foudroyé sa théorie galante ; mais le souvenir des conquêtes d'actrices ou de bayadères qu'il avait faites pendant sa double carrière de comédien et de nabab réchauffa l'espoir qui n'abandonne jamais le cœur humain, et le berça bientôt d'une illusion nouvelle. Comme tous les gens en proie à une passion, il ne manqua pas de se duper lui-même par des raisonnements spécieux.

— Si j'avais fait sa conquête avec mes rides, se dit-il, ma perruque gris rouge et mon dos voûté, je devrais m'affliger, car mon triomphe eût démontré en elle une véritable folie ou un goût étrangement dépravé. Quand j'ai jeté le masque, elle a été effrayée, effarouchée; je le crois bien! le coup de théâtre en eût bouleversé bien d'autres; j'avais joué mon rôle avec tant d'art! Monrose en serait mort de dépit. Et ces imbéciles de Carpentras qui me sifflaient! Mais, arrière Géronte! en avant Valère! le vieillard a escobardé la main, le jeune premier doit conquérir le cœur, et je le conquerrai. Si je n'ai pas de succès dans mon nouvel emploi, j'attendrai! dit-il en se posant comme Talma dans Sylla. Athénaïs ne restera pas toujours solitaire, son veuvage anticipé doit durer longtemps, elle s'ennuiera, j'aurai pour moi l'occasion et j'aurai surtout les avantages de la suprême puissance. Elle ira dans le monde, elle voudra des succès, elle sera prodigue ou légère, elle aura des grâces ou des pardons à me demander; mais je l'observerai.

Tandis que M. d'Aubarède s'encourageait ainsi à la victoire en réparant devant une glace ses grâces quinquagénaires, Gaston se promenait à grands pas dans sa chambre, et ses pensées se formulaient par un monologue plus turbulent encore, que celui du mari.

— Ah, elle me méprise! se disait-il avec un accent de rage. Voilà bien la justice et la loyauté des femmes! Elle m'a ployé à sa volonté comme un enfant; elle a été

sans pitié pour mon amour : non contente de se vendre, elle m'a fait parapher l'infamie, maintenant je suis raisonnable, je refuse de lui faire perdre les avantages qu'elle a si chèrement achetés, elle me méprise ! Eh bien, je l'aime, moi ! Je l'aime, plus que je ne l'ai jamais aimée, et je la vengerai malgré elle. Oui ! vieux traître. A nous deux maintenant ! Tu m'as enlevé Athénaïs, garde-la bien ; car entre nous c'est une guerre à mort. Ah ! Sixte-Quint conjugal, tu as jeté tes béquilles ; eh bien, je t'en casserai la tête.

La ruine de ses châteaux en Espagne entrait au moins pour moitié dans sa colère ; mais Gaston se faisait amant jaloux pour ne pas s'avouer son désappointement d'héritier. Poussé par le triple mobile de la vanité humiliée, de l'amour à demi satisfait et de l'intérêt blessé à mort, il se mit sans délai à son œuvre de vengeance : et pour mieux en assurer le succès il se modela sur la dissimulation, sur la rouerie de son ennemi. Pensant avec assez de sens qu'il fallait laisser à l'irritation de sa cousine le temps de se calmer, ses premières démarches eurent pour but exclusif la captation du mari ; demi-lune, quelquefois rude à enlever, mais par laquelle commence son siége tout amant qui connaît la stratégie de cette guerre.

Jusqu'alors entre le vieil époux et le jeune cousin, il n'avait existé que de simples rapports de politesse, auxquels une grande différence d'âge et d'habitudes, autant que leur politique respective, n'avait jamais laissé

prendre un caractère d'intimité. La position changea entièrement. Rajeuni de vingt ans en réalité, M. d'Aubarède se trouva jeté par ses prétentions dans une voie de fatuité qui combla toute distance entre Gaston et lui. Il regarda comme un système de haute diplomatie d'établir le contraste le plus tranché entre son ancienne physionomie et son nouveau rôle d'amant. Il dépouilla non-seulement le moribond, mais encore le vieil homme; il prit une redingote courte, le pantalon mi-collant, la cravate empesée et les bottes vernies d'un élégant de vingt-cinq ans. Un chapeau mis cavalièrement sur ses cheveux soigneusement épilés, remplaça le bonnet à fontange, et ses bottes éperonnées firent crier les parquets habitués aux semelles pesantes de ses pantoufles hypocrites ; enfin pour peindre d'un mot sa métamorphose au moral comme au physique, il jeta la canne à pomme d'or pour brandir la cravache; car vu la gravité des circonstances et la rébellion flagrante d'Athénaïs aux lois matrimoniales, il mit en pratique le conseil qu'on donne aux rois dans les jours de danger, il monta à cheval. Aux premières avances de Gaston le dandy de cinquante ans répondit alors avec la cordialité d'un confrère en jeunesse et en fashion. Grâce à la cécité dont sont affligés les maris à l'égard des petits-cousins, cécité qu'Athénaïs et Monricher avaient soigneusement entretenue, jamais l'idée qu'il pût avoir quelque chose à craindre de Villars ne s'était présentée à l'esprit de M. d'Aubarède. Loin de le regarder comme

dangereux, il vit en lui un auxiliaire, dont il pourrait utiliser l'influence sur sa femme. Ces deux hommes, ennemis naturels, alternativement dupes l'un de l'autre, rivaux également malheureux, commencèrent une des plus étranges parties qui puissent se jouer entre amant et mari. Des deux côtés les dés étaient pipés ; il s'agissait de savoir lequel serait Bertrand et ferait de l'autre un Raton.

Madame d'Aubarède comprit ce machiavélisme mutuel, sans daigner y mettre obstacle. Après la scène où s'était accomplie la pétrifiante transfiguration de son mari, elle avait rappelé toute l'énergie de son caractère. Ses espérances anéanties, sa liberté vendue, sa jeunesse flétrie furent un secret entre ses yeux baignés de larmes et l'oreiller de sa couche que le mariage et l'amour laissaient également solitaire. Cette torture comprimée chaque matin, triomphant chaque soir, endurcit son âme au lieu de la briser. De cette épreuve où elle avait perdu pour ne les retrouver jamais les illusions de la jeune fille et les vanités de la femme, elle sortit altérée de vengeance contre l'époux qui l'avait trompée, pleine de mépris pour son père qui ne l'avait pas défendue, irritée contre son amant qui lui avait refusé son secours et sa vie, appréciant le monde et les hommes par une critique désenchantée, et pour comble d'infortune ayant pour elle-même un égal dédain. Mais cette précoce expérience de la vie n'altérait pas la sérénité grave répandue sur ses traits ; et

personne ne pouvait soupçonner les convulsions de cet orage qui n'atteignait encore que l'âme. Son jeune visage, plus pâle de jour en jour, s'embellit, à la vérité, de cette poétique mélancolie, grâce douloureuse, enchanteresse pour ceux que n'a pas visités la souffrance. Ce fut le seul signe qui annonça une blessure secrète, blessure qu'elle rendit bientôt au centuple à ceux qui la lui avaient faite. Avec une volonté qui ne souffrait ni discussion, ni résistance, ni ambiguïté, madame d'Aubarède traça autour d'elle un cercle en dehors duquel elle laissa soupirer, gémir, pleurer son amant d'un côté, son mari de l'autre. Inflexible et immuable comme une statue de la Justice, elle pesa leurs passions rivales dans une balance aussi impartiale que rigoureuse qui les rejeta tous deux avec un constant mépris. Tout ce que l'instinct vengeur d'une femme outragée peut inventer d'ironie, d'humiliation, de tourment fut prodigué par elle à ces deux hommes dont l'amour, par une contradiction assez ordinaire, s'accroissait à chaque torture. Mais si les cœurs des deux rivaux luttaient avec acharnement, leur esprit ne tarda pas à se décourager. En face de cette femme de marbre, tous deux virent s'épuiser successivement les ressources diverses de leur séduction. Outre les fleurs étiolées d'une rouerie de cinquante ans, M. d'Aubarède perdit encore l'ascendant que peut avoir un mari millionnaire et qui a l'intelligence de dominer les questions de sentiment par les questions financières. Gaston y dissipa les avantages

de sa jeunesse, de son élégance, de sa jolie figure, et les mille tentatives du premier amour. Après six mois, le mari et l'amant, repoussés sur tous les points, battus, honteux, désespérés, en étaient réduits à rechercher ces conseils et ces consolations d'amis toujours invoqués quand on ne sait plus où donner de la tête. Par des raisons assez faciles à concevoir, M. d'Aubarède rechercha le vicomte de Germagny. L'ami de Gaston se rapprocha volontiers d'une femme que les romanesques incidents de son mariage commençaient à mettre à la mode, sans qu'elle s'en doutât.

Dans ces circonstances, vers la fin du mois de juin mil huit cent vingt-huit, Gaston dévorait le chemin de Neuilly à Paris, comme si le salut de l'État eût dépendu de la rapidité de sa course. Arrivé devant une des plus belles maisons de la rue d'Artois, il s'élança de la voiture, escalada deux étages et sonna de manière à briser le cordon; la porte fut ouverte aussitôt par un groom plus petit que le nain du roi de Pologue.

— Germagny est-il chez lui ? demanda-t-il.

Sur la réponse affirmative du page, il traversa l'antichambre et la salle à manger, ouvrit une dernière porte, se trouva dans un petit salon aussi coquettement décoré que le parloir d'une femme à la mode, et au milieu duquel le maître du logis, étendu sur un divan, paraissait jouir du plus paisible sommeil. Trop occupé de ses propres sentiments pour respecter le repos des autres, il prit

le bras de Germagny et le secoua avec une égoïste énergie qui eût réveillé les sept dormants.

—Rouge, pair et manque, balbutia le vicomte qui avait passé une partie de la nuit à Frascati.

— Au diable la roulette ! dit Villars ; après les femmes, c'est ce qu'il y a de plus odieux et de plus abominable au monde ; mais, je dis après les femmes. Éveillez-vous, Germagny ! j'ai besoin de vos conseils. Vous voyez un homme outré, furieux, désespéré ; un homme prêt à reprendre à Melmoth son marché et à signer un pacte à l'encre rouge s'il connaissait la formule pour conjurer Satan ou Beelzébuth.

— Ce préambule sent le crêpe ou l'amour malheureux, dit Germagny en se mettant sur son séant.

— Je viens de Neuilly, reprit Gaston ; en passant sur le pont, j'ai failli sauter de mon cabriolet dans la rivière. Cette femme, Germagny, me fera mourir de chagrin ou devenir fou. Il est impossible que ce caractère de fer n'amène pas une catastrophe. Je commets journellement toutes les bassesses imaginables ; enfin je viens de me mettre à ses genoux et j'y ai pleuré, sans que son visage ait trahi la moindre émotion. Voilà dix mois que cela dure.

— Elle a bien quelque droit de vous garder rancune.

— Parce que je n'ai pas voulu l'enlever le jour où le vieux coquin a jeté le masque. N'avais-je pas raison ?

— Avec les femmes, c'est presque toujours un tort d'avoir raison, dit Germagny en riant.

Gaston fit quelques tours dans la chambre d'un air irrésolu.

— Voulez-vous me rendre un service? dit-il enfin.

— Dix plutôt qu'un, mon cher ami, répondit le vicomte, de quoi s'agit-il?

— Vous êtes un profond diplomate, et si quelqu'un peut me tirer du mauvais pas où je suis, c'est vous. Vous voyez d'Aubarède, je sais que ma cousine a de la considération pour vous et reconnaît votre supériorité. Si vous le vouliez, vous prendriez sur elle l'ascendant que vous avez sur toutes les femmes qui vous connaissent.

— Vous croyez, dit négligemment Germagny en le regardant d'un air observateur; où voulez-vous en venir?

— Soyez mon avocat auprès d'Athénaïs; vous êtes seul capable de négocier mon raccommodement, et entre nous, si vous ne réussissez pas, j'aurai bien des raisons de me brûler la cervelle.

Le vicomte Germagny se renversa sur les cousins du divan et partit d'un éclat de rire homérique.

— Qu'y a-t-il de si plaisant dans mes paroles? dit Gaston dont les joues se colorèrent soudain.

— Cher Villars, laissez-moi rire. Je sais tout ce que l'on doit au malheur, car notre pauvre de Prêle.... je puis vous dire une chose qui va se savoir dans deux heures.

— Quoi? dit Villars.

— Eh bien, mon cher, dit pathétiquement le vicomte,

cette nuit même il s'est laissé enlever par une Anglaise de quarante-deux ans.

— A-t-elle de la fortune? dit Gaston.

— Mon cher, les Anglais sont riches, mais les Anglaises rarement. Je sais que vous avez des dettes, car le pied de guerre de vos derniers six mois a été coûteux. Votre cousine ou la mort! voilà votre cri.

— Eh! dit Gaston, il ne s'agit pas de mes dettes! Ne savez-vous pas combien je l'aime?

Germagny se mit à rire de nouveau.

— Écoutez, mon cher, votre requête est la répétition presque littérale de celle que m'a présentée hier une personne dont, en conscience, les droits sont meilleurs que les vôtres?

— Qui donc?

— *Il sposo*, dit le vicomte en riant.

— D'Aubarède!

— *C'est toi qui l'as nommé*, reprit Germagny. Hier votre très-honoré cousin, qui se lance dans le monde élégant, recherche mon amitié, ou pour mieux dire, mon patronage d'homme à la mode, m'a fait des confidences et m'a raconté ses tribulations. Il paraît que si votre belle cousine est mauvaise parente, elle se montre épouse non moins cruelle. Le pauvre nabab, avec ses prétentions surannées de Lovelace, est complétement démoralisé : il gémit, il jaunit, il maigrit; si cela continue, il en mourra, et cette fois ce sera *pour de bon*.

— Et vous plaiderez sa cause ?

— Il m'a ému, répondit le vicomte ; mais après ce que vous venez de me dire, je suis tout à vous par amitié d'abord, et puis par esprit de corps. Il est mari, nous sommes garçons ; mon devoir est tracé.

— Comment, il vous a raconté....

— Je vous jure que la confidence était curieuse et originale. Ah, mes maîtres, vous avez trouvé plus fort que vous ! Savez-vous qu'en vous peignant de chaque côté de cette belle inhumaine, on ferait un superbe tableau d'église : la vierge entre deux martyrs.

— Oui, martyr ! répéta Villars en se donnant un coup de poing dans le front.

— Allons, calmez-vous, je dîne demain à Neuilly, vous êtes invité de droit ; nous irons ensemble. Là, pendant que vous occuperez l'Adonis, je verrai s'il y a moyen de réparer vos sottises, car vous avez commis des sottises.

— Qu'avais-je à faire ? dit Gaston étonné.

— Après le second refus qui a suivi la grande scène, il fallait faire la cour à madame de Cérisy ; mais la bonne madame de Cérisy sera votre dernière ressource.

Un peu calmé par cette promesse, Gaston emmena son protecteur au café de Paris, où ils dînèrent. Germagny était un des lions de cette élégante ménagerie dans laquelle Villars avait pris rang lors de ses rêves de succession, et où il avait mangé, par avancement d'hoirie, son

minime patrimoine. La liaison qui existait déjà entre les deux jeunes gens s'était resserrée et avait pris ce caractère extérieurement cordial et intime, au fond parfaitement égoïste, qui distingue les amitiés de club ou de loge. Avec l'indiscrétion familière aux gens qui en menant la vie de garçon à Paris ont effeuillé les éphémères délicatesses du cœur, Villars avait choisi pour confident son nouvel ami, car les conseils d'un homme aussi roué que l'était Germagny ne semblaient pas superflus pour radouber, calfater, ragréer et mettre à flot cet amour désemparé.

Au jour indiqué par Germagny, Gaston vint le prendre pour aller à Neuilly. Aucun étranger ne dînait à la villa; cette circonstance peu favorable à une conversation particulière, semblait devoir différer la négociation dont le vicomte s'était chargé; mais la mélancolie empreinte sur les traits d'Athénaïs et tempérée seulement par la grâce prévenante que n'abdique jamais chez elle une femme du monde, inspira au conciliateur une passion soudaine pour son rôle. Attendre au lendemain lui parut aussi peu supportable que s'il eût dû parler pour lui-même.

— Si vous voulez que je plaide votre cause, emmenez le cousin, dit-il à M. d'Aubarède; puis, se penchant à l'oreille de Villars : — Si vous voulez que je parle en votre faveur, débarrassez-moi de M. Boissec, dit-il en se servant du sobriquet que les deux amis avaient imposé

au ci-devant vieillard devenu ci-devant jeune homme.

— Gaston, vous me devez une revanche, dit le mari à l'amant.

— J'allais vous la proposer, répondit le cousin.

Tous deux entrèrent naïvement dans la salle de billard.

Germagny était un de ces hommes qui, par l'aisance de leurs manières, par la vivacité de leur esprit, et par une courtoisie insinuante, doucement moqueuse, au besoin chevaleresque, éveillent une sorte de sympathie chez la plupart des femmes, leur inspirent une confiance parfois assez mal méritée, conquièrent le droit de tout leur dire, et réussissent souvent par des hardiesses qui ne seraient point pardonnées à d'autres. Avec un aplomb imperturbable, souriant à demi des lèvres et des yeux, il s'approcha de la jeune femme, qui, placée à une fenêtre donnant sur le jardin, semblait absorbée par quelque vision en harmonie avec la calme tristesse d'un beau soir d'été.

— Madame, je suis chargé d'une mission près de vous, dit-il sans autre préambule.

Athénaïs prit ce sourire poli et banal par lequel une femme accueille dans le monde les paroles qui ne l'intéressent pas, et répondit au regard du négociateur par un regard distrait, en pensant évidemment à autre chose.

— Tu m'écouteras, et tu me répondras, se dit Germagny; formule quelque peu insolente, mais la pensée tutoie toujours.

— M. d'Aubarède m'a fait l'honneur de me choisir pour son ambassadeur, reprit-il en s'inclinant avec une gravité affectée.

La jeune femme garda le silence, mais l'expression de ses traits annonça que sa curiosité était éveillée, et que désormais elle écouterait.

— Je remplis un rôle étrange, dit le vicomte en poursuivant ; ne trouvez-vous pas quelque chose d'héroïque, de surhumain dans l'abnégation dont je fais preuve en ce moment? Plaider auprès de vous la cause d'un autre ! Que puis-je espérer du succès?

— Que vous a-t-on promis?

— Hélas, madame, M. d'Aubarède n'a rien à me donner, et je suis seul dans le secret de ce que j'aurai perdu, si je réussis...

— A quoi? dit-elle.

— Allons, je l'ai promis, dit-il en affectant de faire un grand effort, j'accomplirai ma mission. M. d'Aubarède m'a fait une si douloureuse confidence.....

— Il vous a dit...

— Tout, madame; ses angoisses, ses tourments, son martyre; il a versé sa désolation dans mon sein, il m'a raconté les tortures inouïes et renaissantes d'une passion désespérée; il m'a conjuré de chercher à attendrir le cœur dont la conquête peut seule lui donner le bonheur, il a pleuré dans mes bras, madame ; c'était, je vous jure, un émouvant, un pathétique spectacle, que celui de ces

larmes de vieillard, je veux dire d'homme entre deux âges....

Le choc des billes et le mot onze, prononcé d'une voix claire par M. d'Aubarède, interrompirent le plaidoyer de son défenseur ; à cet incident, un sourire moqueur, qui passa simultanément sur les lèvres d'Athénaïs et sur celles du vicomte, révéla l'immuable aversion de l'une pour son mari, et la trahison de l'autre à l'égard de son client. Mais la jeune femme, fut-ce dignité, fut-ce compassion ? réprima promptement le sourire qui la rendait complice de son déloyal interlocuteur, et reprenant la physionomie gracieusement impassible d'une reine de salon : — Votre audience est finie, dit-elle à Germagny en le saluant légèrement. Je ne vous renvoie pas, mais ne soyez plus ambassadeur de personne ; je suis tellement blasée sur la fausseté, sur l'hypocrisie, que les mensonges les plus spirituels ne me trompent plus, et n'ont même pas de piquant pour moi.

— Soupçonneriez-vous ma bonne foi quand je vous parle de ce pauvre vieillard ? Le mot m'échappe toujours, mais heureusement il ne peut m'entendre. Je vous jure qu'il m'a ému ; car enfin, comme il le dit lui-même, le cœur n'a pas d'âge ; et d'ailleurs, il n'a que cinquante-six ans. Prenez un moment au sérieux cette passion de damoiseau, sous ces cheveux grisonnants, et dites : n'est-il pas réellement à plaindre ? Il donnerait, à ce qu'il prétend, la moitié de sa fortune pour dé-

couvrir un moyen de vous plaire. Que voudriez-vous qu'il fît ?

La réponse du père des Horaces vint aux lèvres de madame d'Aubarède ; mais les femmes ne disent pas ces mots sublimes.

— Étiez-vous hier à la *Gazza ?* répondit-elle d'un air glacial.

— Laïus est mort, pensa Germagny, laissons en paix sa cendre. — Non, madame, dit-il tout haut. J'étais aux Français, où l'on jouait *l'Avare*. A propos de *l'Avare*, vous vous rappelez maître Jacques ?

— Pourquoi ?

— Je me trouve en ce moment dans sa position, si je n'ai pas deux costumes, j'ai deux emplois et, malgré votre injonction, il faut encore que je parle d'une seconde personne...

— Ah ! dit madame d'Aubarède, s'il est ridicule de trouver un jeune cœur chez un vieillard, n'est-il pas horrible de rencontrer un cœur de vieillard chez un jeune homme ?

— Mais, madame, dit Germagny avec la fausse chaleur d'une amitié bien jouée, n'êtes-vous pas coupable de cette seconde métamorphose ?

— Expliquez-vous.

— Madame, Gaston nous a assez prouvé par sa conduite, même après votre mariage, combien il était jeune, ardent, enthousiaste, désintéressé, tout de premier mou-

vement, incapable de calcul. Est-ce lui qui s'est marié, madame ? et toutes ces pensées d'intérêt qui l'ont vieilli, ces espérances incessamment trompées qui l'ont mis dans une voie mauvaise, car il est criblé de dettes, ne sont-elles pas les conséquences de la position dans laquelle vous vous êtes mis tous deux ? Il a perdu le repos, sa probité souffre, vous lui devez le bonheur pour indemnité... — Ecoutez-moi, continua-t-il en voyant l'impatience se peindre sur les traits de la jeune femme, je ne parle pas pour moi, vous devez m'entendre ; mon désintéressement, dont peut-être vous ne comprenez pas toute l'étendue, doit me faire pardonner l'indiscrétion de mes paroles ?

— Je vous écoute, dit-elle en fronçant imperceptiblement ses noirs sourcils et en froissant sa ceinture. L'habile homme savait bien que les femmes ne pardonnent pas à leur amant les torts qui viennent d'elles.

— Madame, reprit-il, Gaston n'avait pas jugé la vie. Pour de telles crises, il faut des hommes réellement supérieurs, des âmes d'une noblesse éprouvée. Gaston est un étourdi, étourdi dans ses calculs comme il l'a été dans son amour. Je ne prétends pas qu'en l'épousant vous eussiez été heureuse, mais certes en le voyant tel qu'il est, comme un homme plein d'amour, n'a-t-il pas raison ? car il vous aime follement, il a suivi toutes les impressions que vous lui avez données, il aime comme on aime à vingt-deux ans. Un homme de trente ans qui aurait subi

toutes les expériences par lesquelles un homme doit passer dans la vie, qui aurait trouvé dans quelque noble ambition une pâture à son activité trompée, aurait su vous attendre en vous adorant avec constance, en se trouvant heureux par la seule entente des cœurs, qui après tout est la source la plus pure, une source intarissable de vrai bonheur. Ne punissez donc pas Gaston des fautes qui vous ont été communes.

— Pas un mot de plus, s'écria-t-elle les joues ardentes et les yeux étincelants ; tout à l'heure vous m'avez fait une blessure, si vous continuiez ainsi, ce serait un outrage; j'ai pu supporter l'une, je ne souffrirais pas l'autre. Mon âme s'est épurée au creuset de la souffrance, et je ne tarderai pas à prendre un parti.

— Il y a encore de l'amour dans cette colère, se dit Germagny, haro sur le petit cousin ! — Oui, vous avez raison, pas un mot de plus, reprit-il en se rapprochant d'Athénaïs. Ses traits ainsi que sa voix, toute son attitude prirent subitement l'expression d'une pitié pleine de respect, de dévouement et d'exaltation. Pas un mot de plus ! car ma bouche ne retrouverait pas les paroles qu'elle avait promis de vous redire ; et si je cherchais ma mémoire dans mon cœur, je n'aurais plus le courage de parler pour un autre. Pas un mot de plus ! car en prenant le parti de ces deux hommes qui vous ont si mal comprise ou si indignement trompée, il m'est impossible d'être de bonne foi, vous l'avez deviné. Il y a dans cette destinée de jeune

femme victime de tout ce que la fausseté a de plus hypocrite, et l'égoïsme de plus lâche, quelque chose qui navre le cœur en même temps qu'il l'indigne. Cette tristesse empreinte sur vos traits est leur ouvrage. Ce sont eux qui vous ont ainsi pâlie et désenchantée ; eux qui ont versé le calice amer de leur outrageant amour sur la fleur de votre âge et de votre beauté. L'un vous a achetée, l'autre vous a vendue ; et ils me disent à moi qu'ils vous aiment. A moi ! répéta Germagny avec un accent dont on eût pu comparer la tendresse à l'hypocrite lamentation d'un crocodile qui guette une proie.

Ce pathos à l'usage de tous les consolateurs obtint un succès qui manque rarement aux entreprises opportunes. Athénaïs était arrivée à cette période où la souffrance, usée comme la meule à force d'avoir broyé, commence à laisser dans l'âme un vide accessible à des sentiments nouveaux. En ce moment plus que jamais, elle voyait dans le vicomte le personnage que le vicomte avait voulu jouer près d'elle, celui de l'homme supérieur méconnu ; l'homme dont le cœur était assez fort pour être fidèle, dont l'intelligence était assez étendue pour embrasser les ressources que la société présente aux ambitions bien placées ; l'homme de nom et de talent, qui pauvre l'aurait faite riche, qui riche l'aurait placée au sommet de la société. Sans se courroucer de ce langage qui emportait avec lui la condamnation du mari et de l'amant, elle jeta sur le vicomte un regard oblique et rapide, et porta

la main à sa poitrine pour comprimer un long soupir.

— Je me suis trompée. Oui, ma vie est perdue, dit-elle plaintivement en se penchant à la fenêtre et en promenant ses regards au dehors comme si elle eût demandé au ciel le bonheur qu'elle n'espérait plus.

— Perdue ! répéta tout bas Germagny en se plaçant près d'elle. Vous êtes belle, vous avez vingt ans, et il se trouve autour de vous trois cœurs qui voudraient verser tout leur sang pour avoir le droit d'essuyer vos larmes, ne vous dites pas perdue.

Athénaïs trouva la voix de cet homme trop impérieuse, ses yeux lui parurent trop expressifs ; elle quitta la fenêtre qui lui sembla trop étroite ; et, lançant à son consolateur un de ces regards de femme dont le rayon infini attache une étoile au ciel obscur de l'avenir : — Allez rejoindre ces messieurs, dit-elle.

— Qui a gagné ? demanda-t-il en entrant au billard.

— Personne, répondit Gaston.

— Nous sommes manche à manche, ajouta M. d'Aubarède ; voulez-vous faire une partie ?

— Volontiers, dit Germagny en riant, je vous ferai la chouette.

LA FEMME GARDÉE.

En janvier mil huit cent dix-neuf, la diligence de Lyon, après avoir traversé le faubourg Saint-Laurent et le pont de l'Isère, ébranlait le pavé de la ville de Grenoble. Pendant la nuit, une neige fine avait répandu sur la bâche une couche semblable au glacis d'un biscuit de Savoie. Si l'on avait pu douter de l'âpreté du froid, les figures de quelques montagnards dauphinois et de trois artilleurs de la garnison entassés sur la banquette, eussent prouvé que voyager à l'anglaise, au cœur de l'hiver, sur le versant occidental des Alpes, constituait un de ces plaisirs écorchants dont parle Montaigne. Il était difficile de deviner ce qui se passait dans l'intérieur : les portières étaient soigneusement fermées; leurs vitres, ternes en dedans, offraient en dehors ces légers feuillages que la gelée y dessine comme des stores cristallisés. L'atmosphère était si raréfiée que la transpiration des chevaux faisait flotter un brouillard en queue de la voiture, une trépidation sourde émouvait au passage des chevaux les entrailles

des maisons; puis, après ce sillage aérien et cette vibration souterraine, tout s'évanouissait ; et dans les rues presque désertes, le silence reprenait cette profondeur calme et pleine de gravité qui caractérise le repos des villes en province.

Les voyageurs emprisonnés dans cette diligence si bien fermée ne donnèrent signe de vie que lorsqu'elle se fut arrêtée devant son bureau, à l'extrémité d'une place en forme de trapèze décorée par une assez jolie fontaine. Plusieurs d'entre eux mirent alors la tête à la fenêtre comme le dieu des bonnes gens, et réclamèrent leur délivrance. En ce moment un homme d'une trentaine d'années, qui, malgré un froid de dix degrés au-dessous de zéro, se promenait depuis longtemps sur la place, s'approcha de la voiture dont il fit le tour. Sa figure qu'on eût pu trouver laide, mais non vulgaire, était encadrée par des cheveux d'un blond ardent; son nez, courbe comme le bec d'un aigle, semblait vouloir mordre deux moustaches rouges et raides. La pupille rétrécie de ses yeux gris clair jetait un rayon aigu capable de glacer le cœur du plus intrépide. Ce curieux dédaigna la rotonde, glissa sur l'intérieur, et perça la glace fermée du coupé, en y jetant son regard d'oiseau de proie. Son inspection terminée, il reprit sa promenade et alla jusqu'au bout de la place où il parut contempler les éphémères cristallisations de la fontaine; mais cependant ses yeux ne quittèrent pas plus la voiture que ceux du fau-

con ne lâchent le héron qu'il entoure de sa spirale.

Les postillons dételaient, les commissionnaires armés d'échelles montaient à l'assaut de l'impériale, les portières étaient ouvertes, les marche pieds abaissés ; les voyageurs s'agitaient pêle-mêle sur le pavé en réclamant au tohu-bohu de l'emmagasinement, qui sa malle, qui son manteau, qui son sac de nuit. Par un retard peut-être aristocratique, le coupé restait fermé. Cette clôture inexplicable impatienta le curieux à moustaches rouges ; il revint près de la voiture, plongea de nouveau son regard à travers la glace immobile, et put apercevoir cette fois le capuchon d'une pelisse en satin noir. En ce moment un grand jeune homme en redingote fourrée, la tête couverte d'une élégante casquette de voyage, ouvrit la portière opposée, sauta lestement à terre et reçut avec des attentions infinies la dame à la pelisse qui mit à descendre toute la gaucherie désirable. A travers les jantes des roues, l'observateur put voir deux étroits brodequins qui se confièrent l'un après l'autre aux degrés en zig zag du marche pied, sans accident mais non sans trahison. La voyageuse ayant enfin atteint la terre ferme, s'y posa aussi légère qu'un oiseau, prit le bras de son compagnon, et entra avec lui dans le bureau. Un moment après, l'homme au regard perçant, qui était resté immobile à sa place comme s'il eût voulu se cacher derrière l'attelage, vit reparaître les deux voyageurs. La jeune dame, les yeux levés sur son cavalier qui tenait sa casquette à la main, semblait remer-

cier par le plus gracieux sourire la galanterie dont elle était évidemment l'objet; malgré la passe allongée de sa capote et le collet de fourrure qui couvraient presque en totalité sa figure, on la devinait jeune et charmante. La beauté a son parfum qui la trahit quand elle se cache; sous le voile, une jolie femme se reconnaît comme une rose dans l'ombre.

De son poste d'observation, le curieux n'avait pas perdu un seul geste du jeune homme, ni un seul sourire de la dame; les postillons le démasquèrent en emmenant leurs chevaux; l'inconnue l'aperçut alors, tressaillit et chancela sous un regard qui croisa le sien, comme si cet espion l'eût fascinée par un jet magnétique et continu semblable à celui que lance l'œil venimeux du serpent; et si son compagnon de voyage eût pu voir en ce moment son visage, il l'aurait trouvé pâle et décomposé. Sans plus l'écouter ni lui répondre, sans attendre le domestique qui rassemblait ses effets, la jeune femme effrayée s'éloigna d'un pas si rapide qu'elle paraissait plutôt courir que marcher, et se jeta dans la première rue qui s'offrit à elle. Le voyageur, toujours sa casquette à la main, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût, et demeura plus ébahi qu'un chien d'arrêt qui perd une piste; il appela bientôt l'amour-propre à son aide; et pour réprimer la moquerie de ses compagnons de voyage, il enfonça sévèrement sa casquette sur l'oreille droite, fit une pirouette cavalière et se trouva en face de l'individu de qui l'aspect avait si

fort effarouché sa compagne. Les deux hommes se regardèrent.

— Guerland ! dit le voyageur d'un air de surprise et de bonne humeur, c'est le ciel qui vous envoie, j'ai besoin d'un cornac et je vous prends.

Guerland recula d'un pas et fronça le sourcil, mais il maîtrisa promptement le sentiment secret qui avait donné à sa figure une expression menaçante, et fit contracter à ses lèvres un sourire dont il dissimula l'effort sous ses longues moustaches.

— Vous, à Grenoble ! mon cher Barberin, dit-il d'une voix composée. Quelle bonne fortune vous y amène ?

— Une bonne fortune en effet, répondit le voyageur ; du moins je l'espère. Mais il gèle un peu trop pour que je vous fasse ma confidence au milieu de la rue comme les amants de Molière. Trouvez-moi quelque gîte où nous puissions deviser les pieds sur les chenets et la fourchette à la main. Je meurs de faim et de froid. Quel est le meilleur hôtel ?

— Vous n'irez pas à l'auberge, j'ai une chambre à vous donner, reprit son interlocuteur d'un ton d'empressement qui contrastait avec la répulsion qu'avait exprimée son premier abord. Mon domestique viendra prendre vos effets.

Une demi-heure après, les deux jeunes gens assis devant un feu pétillant dans le cabinet de Guerland, déjeunaient de compagnie; le voyageur en voyageur, le

maître du logis du bout des dents et sans doute par courtoisie.

— Vous m'avez promis une confidence, dit celui-ci, quand il vit l'appétit de son hôte à peu près apaisé, et en faisant un effort pour dérider l'expression sombre et inquiète que conservait sa physionomie.

Barberin vida son verre, mit sa serviette sur la table, ses pieds sur les chenets, lissa une petite moustache noire qui relevait une jolie figure assez délibérée, et prit la parole de ce ton badin et avantageux qu'affectionnent les jeunes gens pour leurs histoires couleur de rose :

— Vous saurez, mon cher hôte, qu'hier à pareille heure, au lieu de déguster un excellent déjeuner et de jouir d'une aimable compagnie, je gelais au milieu de la bonne ville de Lyon. C'est dans la cour des messageries que la scène se passait. On chargeait à ma droite la voiture de Paris par laquelle je devais partir, à ma gauche celle de Grenoble d'où je suis descendu. L'homme propose et Dieu dispose. Pour tuer le temps et le froid, je me promenais de l'une à l'autre en fumant un cigare. J'abhorre les bureaux de diligence et la ménagerie qui s'y entasse en attendant le départ ; pour prévenir la congélation de mon individu, je préférais battre la semelle à la manière des écoliers. J'avais une place dans le coupé. Figurez-vous ma terreur lorsque je vis prêt à y monter un couple hybernois ou helvétique, je ne sais lequel, mais inouï, et créé sans doute pour montrer jusqu'à quel point

la peau humaine est susceptible de dilatation : un hippopotame en redingote d'alpaga, remorquant un cachalot en pelisse verte fourrée de petit gris. Je vois encore les deux monstres ! à eux seuls ils emplissaient le coupé si bien qu'une limande en troisième se fût trouvée trop ventrue. Et j'étais le grain chétif promis à cette double meule ! D'horreur, je jetai mon cigare et tournai sur mes talons. Autre tableau ! Dans le coupé de la diligence de Grenoble venait de s'asseoir une jeune dame, coquettement attifée, aux grands yeux noirs, au teint pâle, aux lèvres roses, charmante en un mot ; d'ailleurs, vous avez pu en juger. Vous me voyez d'ici : d'un côté ce couple inhumain, de l'autre ce gracieux visage ; la frayeur d'arriver à Paris plat comme un album, la cruauté de laisser une aussi jolie personne exposée seule au froid meurtrier d'une nuit de janvier ; ma charité pour moi et pour elle ; bref, une minute après ma malle passait d'une impériale à l'autre, et je dois vous dire que ce changement de front attira un sourire mêlé de rougeur sur la figure de ma future partner. Un quart d'heure plus tard, je faisais le voyage de Lyon à Paris par Grenoble, itinéraire contraire aux plus simples notions géographiques ; mais vous avouerez que c'était le cas d'imiter La Fontaine et de prendre le plus long. Tout chemin mène à Rome, mais un seul conduit au ciel ; le ciel pour moi, comme pour vous sans doute, est une jolie femme ; c'est ma seule dévotion ; j'espère qu'elle me profitera un jour, et qu'il me sera beaucoup pardonné

ainsi qu'à Magdeleine, parce que j'aurai beaucoup aimé.

— Et vous êtes venu de Lyon à Grenoble seul avec cette dame? demanda Guerland en cherchant à émousser la rigueur de son regard et à séparer ses sourcils qui jouaient d'une façon un peu trop significative.

— *Solus cum solâ.* Il y avait une femme de chambre malade, une tante que le froid empêchait de faire son service de chaperon ; et puis *elle* avait son domestique dans la rotonde. Vous voyez que nous étions en règle. D'ailleurs, pas de mauvaises pensées ! je ne suis pas de ceux qui fauchent leurs blés en herbe et qui vendent leur héritage pour un plat de lentilles. Je sais vaincre mon appétit et attendre l'heure du dîner. Un repas exquis doit être savouré à table, et non dépêché sur le pouce comme fait de sa provende un vilain. J'estime beaucoup, surtout en galanterie, la science qui prévoit et ménage le lendemain. Ma jolie compagne de voyage avait trop de distinction et de grâce, pour que je voulusse compromettre par la moindre imprudence l'avenir d'une connaissance si attrayante. Le respect, duperie quelquefois, devient la plus habile des séductions auprès d'une femme exposée et presque compromise par son isolement. Moins le respect est espéré, plus il inspire de reconnaissance. Madame de Valdaunaie....

Guerland fit un mouvement violent sur sa chaise.

— Elle vous a dit son nom, s'écria-t-il.

— Ha ! elle m'a dit bien d'autres choses, reprit le con-

teur, je suis sûr qu'elle est touchée d'avoir trouvé un Grandisson là où elle redoutait peut-être de rencontrer un Lovelace. D'ailleurs, dit Barberin en se passant la main dans les cheveux et jetant un regard de bonne amitié sur sa figure que reflétait la glace de la cheminée, je suis de tournure assez dégourdie pour me permettre quelquefois la vertu sans compromettre ma réputation. Je vous jure que nous avons fait la moitié de la route, roulés dans le même manteau comme Paul et Virginie, sans que mes lèvres aient eu d'autre bonne fortune que la passe de son chapeau et quelques cheveux égarés. Voilà tout.

— Dans le même manteau?

— Fallait-il nous fuir, par une pruderie féroce, pour que ce matin le conducteur nous trouvât gelés chacun dans notre coin et dans notre vertu? Il y avait nécessité de rapprochement sous peine de mort. C'eût été mon avis au mois d'août; ce fut, avant le troisième relais, l'avis de ma compagne, sans que je pusse en tirer la moindre conséquence vaniteuse : j'ai eu le succès d'une chaufferette; un moine m'eût été préféré. Comme je devinais quel auxiliaire était pour moi la bise de janvier, j'avais sournoisement prémédité un coup de coude dans une des glaces; mais je n'eus pas besoin de cette mauvaise action : grâce à l'excellente confection des voitures françaises, notre coupé était un crible des plus distingués. Entre la demi-douzaine de ventilateurs qui nous lardaient des courants d'air aigus comme des aiguilles, Lucrèce

elle-même n'eût pas refusé la moitié de mon manteau, d'autant plus que je mis à l'offrir une charité que saint Martin n'eût pas désavouée.

— Enfin ! dit Guerland avec impatience.

— Enfin, j'ai fait connaissance avec une femme charmante, pleine d'esprit, de gentillesse, de coquetterie, de séduction ; une sirène ! Une chose la rend plus attrayante encore que toutes ses grâces et me préoccupe davantage : cette femme a dans le cœur un secret, et un secret sinistre que j'ai pressenti sans pouvoir le deviner. Elle a dû éprouver dans sa vie quelque impression terrible dont la vibration dure encore. Au milieu d'un accès de gaieté, je voyais ses yeux se troublant tout à coup comme s'ils eussent aperçu quelque vision effrayante. De temps en temps un tressaillement nerveux la faisait frémir sans raison apparente. J'ai voulu savoir la cause de ces émotions inexplicables ; elle ne m'a rien répondu. Je suis revenu par un chemin détourné : je lui ai demandé si elle avait versé en voiture ; non. Je lui ai parlé de ses enfants, elle n'en a jamais eu. Ce n'est donc ni un accident ni un chagrin maternel qui ont développé en elle cette irritabilité mystérieuse. Est-ce quelque revers de fortune, ou la mort de son mari ? je ne la crois pas intéressée, et son mari était vieux. Enfin je me suis perdu dans mes suppositions, sans arriver à un résultat qui me satisfît. Chose certaine, cette femme est sous la domination d'une terreur secrète dont le coup la frappe à chaque instant, mal-

gré ses efforts pour s'étourdir. Quelle est cette terreur? Je l'ignore, mais j'en saurai la cause. En attendant, j'ai assez bien fait mon chemin. J'ai la certitude qu'elle a du goût pour ma conversation et de la reconnaissance pour ma conduite. Vingt-quatre heures d'un tête-à-tête imprévu, original, sont un excellent début. Je n'ai jamais commencé de roman par un meilleur chapitre. Elle s'appelle madame de Valdaunaie, ou mieux encore Valérie; elle est veuve, elle a vingt-cinq ans; elle est trop jeune pour me recevoir chez elle; à son âge, une femme fait entrer son amant par la fenêtre et non par la porte. Ainsi le veulent les bonnes mœurs. L'étiquette provinciale s'oppose donc à ce que j'aie mes entrées officielles; mais, en attendant l'échelle de soie, je danse demain la seconde valse et la quatrième contredanse avec elle au bal de la préfecture.

— Demain?

— Demain, lundi, jour de gala chez tous les préfets du royaume. Le vôtre se conforme sans doute à l'étiquette administrative. Il a épousé une arrière-cousine de ma mère. J'irai aujourd'hui me mettre en règle avec la préfette, je dînerai demain chez elle, et le soir j'entame le second chapitre de mon roman, que j'intitulerai: Le Carnaval à Grenoble.

Le maître du logis se leva, fit plusieurs tours dans le cabinet d'un air sombre et pensif. Barberin, absorbé par la préparation d'une tasse de thé, mélangeait par juste

proportion les feuilles, et ne s'aperçut pas de la contenance de son ami.

— Maintenant, reprit-il, vous allez me rendre un service. Vous savez que dans une semblable entreprise, il faut avant tout connaître les tenants et les aboutissants. Dans les petites villes, tout se sait; voyons, qu'est au juste madâme de Valdaunaie ?

— Une femme fort aimable, dit son hôte.

— Je ne suis pas resté vingt-quatre heures avec elle sans m'en apercevoir, à quoi pensez-vous donc? Veuve, jeune et fort attrayante, elle ne doit pas manquer d'adorateurs. S'aperçoit-on qu'elle ait distingué quelqu'un? répondez !

— Personne ! répondit Guerland d'un ton si grave que son interlocuteur l'eût remarqué, s'il n'avait pas eu le nez sur la théière.

— Ah! ah ! la cavalerie de Grenoble a été *ramenée* et peut-être même les vélites; en avant la Maison rouge! dit Barberin en faisant allusion à son hôte, qui avait servi dans la garde impériale, et à lui-même qui sortait des chevau-légers.

Guerland s'arrêta devant l'officier, le regarda fièrement et lui dit d'un ton glacial : Voulez-vous suivre un bon avis : tout chez moi est à votre disposition; restez-y tant qu'il vous plaira; vous me ferez plaisir; mais ne revoyez cette femme ni demain, ni jamais.

— Vous l'aimez, répondit le jeune homme, tout est dit,

je repars ce soir. Soyez heureux, mon cher! Ah! elle vous aime!

— Je ne dis rien de semblable!

— Mais alors, expliquez-moi, Guerland....

— Rien, reprit l'officier en interrompant son ami; mon conseil est absolu.

— Quelle raison alors...

— Je ne puis vous rien dire; mais croyez-moi, cette passion serait un malheur pour vous.

— Vous m'intriguez furieusement. J'ai déjà flairé un mystère, vous en faites un logogriphe; et de ma vie, je n'ai pu en deviner un seul. Quel est donc ce secret plein d'horreur? Cette ange est-elle goule ou vampire? tue-t-elle ses amants? y a-t-il danger de mort à l'adorer?

— Oui, dit Guerland.

— Et vous ne voulez rien me dire de plus? dit le chevau-léger quand sa surprise se fut dissipée.

— En ce moment toute explication m'est impossible; plus tard peut-être, si vous persistez.

— Plus tard, soit. Vous comprenez bien, mon bon ami, qu'il ne manquait à mon aventure que votre lugubre prédiction pour m'y engager davantage. Grâce à vous, la voilà tout à fait poétisée. Du danger, du mystère, de l'amour! salut à tous trois, vive Dieu! la garde royale est là.

Et le jeune homme se leva allègrement en chanteronnant ce refrain d'une romance alors à la mode parmi les chevaliers de la fidélité :

Dieu veuille mon âme!
Ma vie est au roi,
Mon cœur à ma dame,
Mon honneur à moi.

Le lendemain soir, le premier cavalier qui vint saluer madame de Valdaunaie, lorsqu'elle fit son entrée à la préfecture, fut Horace de Barberin. La jeune femme sourit à sa vue, sans pouvoir dissimuler une rougeur légère qui annonçait plus d'émotion que de déplaisir. Tout à coup l'animation de ses traits disparut subitement, le frissonnement nerveux qui lui était habituel courut sur ses blanches épaules et ses yeux interrogèrent avec une anxiété visible le groupe d'hommes entassés au milieu du salon. Sans doute son regard ne rencontra pas ce qu'il redoutait, car elle reprit bientôt son expression douce et engageante. La vague, un instant agitée de son gracieux corsage, se dégonfla peu à peu par un de ces longs soupirs qui semblent exhaler une peine importune pour aspirer des espérances souhaitées. Madame de Valdaunaie guérie de son inquiétude, refleurit comme la plante quand est tombé le ver qui la rongeait insensiblement; sa sérénité se changea en assurance, en vivacité, en désir de plaire, et finit par s'épanouir en une merveilleuse coquetterie à cent feuilles, près de laquelle toutes les autres amabilités féminines semblaient décolorées. Le chevau-léger s'enivrait de cette femme fleurie. Lorsqu'il vint faire valoir ses droits à la valse promise, son

bras en s'emparant de celui de sa jolie compagne de voyage, le pressa doucement, et beaucoup plus que ne le voulait l'étiquette. Aucun rappel à l'ordre ne réprimanda cette muette tendresse, réminiscence du coupé. Barberin, fort de ce premier succès, ne songea plus qu'à le consolider. Ses yeux, ses paroles, son silence, ses moindres gestes devinrent une déclaration continuelle, nuancée, souple, multiple, attaquant sans interruption et sur tous les points offerts par le cœur ou par la vanité de sa maîtresse.

A la roue de paon de plus en plus complaisante par laquelle, en femme de province, la danseuse d'Horace répondait à son adoration pétulante, il pouvait deviner que, s'il ne pénétrait pas encore le cœur, du moins il intéressait l'esprit et occupait l'imagination, ce qui vaut autant et quelquefois mieux. Son éloquence, à chaque instant plus pathétique et plus scintillante, se lançait par tous les sentiers du pays de Tendre, aiguillonnée dans sa course par les petites phrases incrédules, railleuses, agaçantes, flatteuses, taquines, que la jeune femme enfonçait de temps en temps en manière d'éperons aux flancs d'une conversation qui lui plaisait. Aucun jockey d'Epsom n'entendait mieux son art que madame de Valdaunaie n'avait compris cette science de coquetterie qui, comme toutes les autres, peut se formuler en deux mots. La femme vertueuse dit : non ; la passionnée, oui ; la capricieuse, oui et non ; la coquette, ni oui ni non. C'est par les mille per-

plexités de ces deux mots, également refusés ou prononcés avec une expression contraire à leur sens, de ce oui moqueur, cruel comme une trop longue résistance, de ce non languissant, tendre comme un aveu, que Valérie promenait bride en main sa nouvelle conquête; modérant une allure trop vive par un regard impérieux, prévenant le découragement par ce sourire câlin que les poëtes anacréontiques nomment l'aurore du bonheur; compensant un refus vague par une plus vague concession; n'accordant rien, mais laissànt tout espérer; causant en un mot sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée.

Pendant cette conversation, cessée et reprise selon les occasions que donnaient les contredanses, Barberin aperçut à l'une des portes du salon, Guerland, immobile, les bras croisés sur la poitrine et les yeux fixés sur madame de Valdaunaie. Sans s'inquiéter de l'expression profondément sinistre de ce regard, l'amant salua son hôte d'un sourire d'intelligence qui semblait dire : Vous voyez que j'avance malgré vos prophéties. L'idée d'être un objet d'observation pour un autre homme, le souvenir de la mystérieuse conversation de la veille, le vague instinct d'une rivalité cachée exaltèrent le Parisien. Il redoubla de frais et d'amabilité, comme les chevaliers qu'encourageait à leurs plus beaux coups de lance la présence de quelque renommé paladin. Tout en prêtant l'oreille à cette mousqueterie redoublée, madame de Valdaunaie jouait avec son bouquet de bal, jolie touffe de roses blanches,

bordée d'un cordon de boutons de roses du Bengale. Par gentillesse de maintien, peut-être par embarras naissant, la jeune femme, d'une main fort mignonne sous le gant, arrachait les feuilles qui lui paraissaient déranger la symétrie du bouquet. Dans cet effeuillement, quelquefois un peu vif, un bouton fut brisé et roula sur le parquet. Horace se pencha lestement, le ramassa, fit à demi le geste de le porter à ses lèvres et le demanda par un regard expressif.

— Qu'en ferez-vous? dit en souriant madame de Valdaunaie; bon, si c'était le bouquet, mais un bouton...

— Je commence ma fortune, répondit le jeune homme d'un air de modestie mêlé de finesse. Je suis déjà plus riche que vous ne le croyez. Ce bouton ne sera que le second diamant de mon trésor; j'ai pour premier, pour Régent, un cheveu, un seul, mais si fin, si doux, si noir, si brillant! Je ne vois au bal qu'une seule chevelure qui lui soit comparable.

En ce moment, par un geste familier aux femmes, lorsque toutefois elles portent leurs propres cheveux, Valérie lissait une boucle de sa chevelure et réparait un désordre qui n'existait pas. Elle laissa lentement retomber sa main et pour toute réponse respira son bouquet à plusieurs reprises.

— Un manteau où l'on trouve de pareilles richesses ne vaut-il pas un peu mieux que celui du doge de Venise? reprit Barberin en souriant doucement et faisant allusion à ses ancêtres, patriciens de Venise.

Madame de Valdaunaie, un peu confuse du souvenir qu'on lui rappelait, et de l'idée d'avoir eu pour cornette de nuit la fourrure où s'enveloppait d'habitude la figure cavalière qu'elle avait sous les yeux, enfouit son visage dans la gerbe de fleurs, et détourna la tête.

— Les fleurs se flétrissent !

A ces paroles, prononcées subitement d'une voix grave, la jeune femme tressaillit comme si quelque serpent eût sifflé à son oreille; elle se redressa sur la banquette et leva les yeux. Guerland était debout devant elle, armé de ce regard pesant qu'elle avait rencontré la veille en descendant de la diligence. De la main droite il montrait le bouquet de bal qui venait de tomber sur le parquet, de la gauche il en tenait un autre, séché depuis longtemps en apparence et taché de plusieurs points bruns semblables à des gouttes de sang.

— Est-ce là ce que vous dites au bal pour amuser les femmes? dit Barberin, que cette interruption mettait de fort mauvaise humeur.

Un gémissement sourd, une main qui froissait convulsivement son épaule lui firent retourner la tête : madame de Valdaunaie, pâle comme la mort, les yeux à demi fermés, chancelait en essayant de se retenir à lui. Cette femme tomba tout à coup entre les bras de Barberin, s'y abandonna languissamment comme un corps inerte, et lorsqu'il voulut la rasseoir sur la banquette, elle s'affaissa sur elle-même et perdit connaissance. Une rumeur sou-

daine arrêta l'orchestre et interrompit la danse. La maîtresse de la maison accourut, et fit transporter dans son appartement la danseuse évanouie. Puis le bal continua avec l'égoïsme que professe le monde en toute occasion. Barberin seul, inquiet et troublé de cette scène, ne quittait pas le salon qui précédait la chambre où l'on avait emporté Valérie, et dont l'accès lui était interdit, ainsi qu'aux autres hommes. Enfin, au bout d'une heure, sa cousine, avec la bienveillance d'une femme qui devine un amour et y compatit, vint lui dire que sa danseuse allait mieux, et qu'on venait de la reconduire chez elle. Un peu rassuré, il allait rentrer dans la salle du bal lorsqu'une main l'arrêta en lui saisissant le bras; il se retourna et aperçut Guerland.

— Je crois que vous n'avez plus rien qui vous retienne? dit le trouble-fête. Je désirerais vous parler. Voulez-vous que nous partions?

— Partons, répondit l'amant en mâchonnant le bouton de rose brisé, symbole de cette femme naguère si fraîche et si radieuse, maintenant flétrie et languissante.

Deux heures sonnaient à la pendule du cabinet de Guerland, lorsque les deux amis y rentrèrent. Guerland fit rallumer le feu, et avança un fauteuil à son hôte, fort intrigué de ces manières cérémonieuses et du mystère que semblait annoncer la demande d'un entretien dans un pareil moment, entretien lié sans doute aux paroles obscures de leur conversation précédente.

— Que diantre avez-vous donc à me narrer? demanda Barberin quand le domestique fut sorti. Vais-je enfin connaître le grand secret? Vous êtes sombre et fatal comme Talma dans Othello. Je suis sûr que votre physionomie funéraire a fait évanouir madame de Valdaunaie.

— Vous m'avez raconté hier un roman, répondit Guerland avec la gravité glaciale qui caractérisait son langage, je vais vous dire une histoire; à votre tour écoutez-moi. Vous êtes sur le point de devenir amoureux...

— C'est fait, je le suis corps et âme. Cet évanouissement m'a achevé. J'ai toujours adoré les femmes nerveuses. Parlez? continua-t-il en voyant l'air impatienté de son hôte.

— Il s'agit aussi d'amour dans mon histoire, reprit l'officier en souriant avec amertume. Quoique mon récit soit de nature à vous intéresser, s'il vous ennuyait, je n'abuserais pas de votre patience. Il y a trois ans, un de mes amis, officier dans le même régiment et que je nommerai Rodolphe, alla fixer sa résidence à Montpellier; le licenciement de 1815 venait de le mettre en demi-solde. Une blessure reçue à Waterloo avait altéré sa santé, il avait dû choisir pour séjour un climat méridional et salubre. Froissé dans ses intérêts, dans ses opinions, dans ses sympathies, souffrant d'ailleurs, il était ce que nous étions tous alors, mécontent. Il vécut d'abord fort retiré, peu soucieux d'importuner les autres de son humeur morose. Peu à peu cependant l'exemple de quelques

amis l'arracha de sa solitude. On lui prouva que secouer l'ennui valait mieux que de s'en laisser dévorer; que le monde était un excellent médecin et que l'isolement était à lui seul une maladie. Il fit donc comme les autres. Afin d'arrêter le progrès de son marasme, il le mena au bal, et se jeta à corps perdu dans le tourbillon. Il dansa, il chanta, il rit. Quoique brigand de la Loire, il fut bien accueilli dans les salons où il s'était fait présenter : l'irritation intime de son esprit portait à la surface une excitation qui passa pour de la vivacité, pour un désir de plaire; son envie de s'étourdir à tout prix lui fut comptée comme amabilité; il eut donc du succès, il devint à la mode, il ne tint qu'à lui de mettre une couronne de dandy sur son blason de la vieille garde; il l'eût fait peut-être, si une puissance fatale n'était venue tout à coup dominer son existence. Dans ces salons où l'avait jeté l'ennui, où le retenait la vanité, une femme s'offrit à lui, jeune et belle, armée de toutes les séductions d'un esprit ardent, forte de toute l'autorité que donne un cœur froid. Pour peindre cette apparition et son effet, les mots me manquent. Il aima cette femme comme il croyait impossible d'aimer, comme un fou, mais ce mot est encore faible. Elle devint, pour son imagination glacée par les déceptions, une illusion nouvelle qui répara toutes les illusions qui venaient de sombrer. Il se prosterna devant elle comme le marin pieux devant sa Notre-Dame de Recouvrance; à cet autel unique, se rattachèrent les fils

brisés de son existence. La puissance qu'avaient refoulée au fond de son âme les mécomptes d'une carrière fermée, d'un courage inutile, d'une ambition sans aliment, se redressa soudain, ainsi que par un ressort longtemps comprimé. Cette belle enchanteresse fut son ambition, nouvelle, sa gloire pacifique, son but, sa vie. Avez-vous jamais aimé, Barberin? oui ? Hé bien, vous comprendrez alors cette absorption de l'être tout entier, cet abandon absolu, cette âme livrée sans prévoyance, ni réserve, ni retour. Une passion semblable est une grande démence; son exagération même la rend impuissante; comme une bombe trop chargée, elle éclate en l'air. Au lieu de se tracer un plan de conduite, de combiner un système d'attaque, Rodolphe trouva tant de charmes dans le sentiment où se rajeunissait son âme, qu'il s'abandonna d'abord aux rêveries sans fin du véritable amour ; il se versait sa tendresse et la buvait à longs traits, sans songer à l'imprudence d'une ivresse qui n'était point partagée. Oubliant que l'amour est un duel, il se désarma de toute crainte, de tout soupçon, pour goûter le lâche bonheur qu'il trouvait à étreindre sa passion. Les mortelles langueurs qui suivent et punissent les abus de l'imagination énervèrent son esprit, amollirent son cœur, ployèrent ses genoux, le couchèrent enfin aux pieds de cette femme, en lui ôtant jusqu'à l'intelligence de rendre son abaissement profitable. Au lieu de se faire accepter comme amant, il se donna comme esclave, et il fut pris

pour tel. Une femme ne refuse guère au front courbé devant elle la faveur de le fouler sous son pied léger, qui pèse alors comme s'il était de bronze, et qui porte sur le cœur. Ne faut-il pas des degrés au trône d'une coquette? Devant elle, il est prudent de mettre de la dignité dans l'hommage et de ne jamais plier qu'un genou. Rodolphe, lui, ne se mit pas seulement à deux genoux, il se prosterna. Il devint pitoyable et ridicule, un amant qui abjure son orgueil, un militaire à quenouille, un homme bon à ramasser un mouchoir et à donner un fauteuil, un de ces individus qui ont la corvée des petits laiderons sans danseur et des douairières sans partners; importants dans le salon de leur reine, un peu plus que le valet qui annonce les visiteurs, un peu moins que le roquet qui a le droit de les mordre, mais auquel ils vont ouvrir la porte quand l'animal bien appris a besoin de sortir; un *patito* enfin. Voilà ce que devint Rodolphe. La femme qui l'avait ainsi dégradé avait un mari vieux, bonhomme, stupide au point de ne pas être jaloux; il se fit le complaisant de ce mari comme il était le page de la dame. Dans le ménage, cet homme, distingué par Napoléon, fut un laquais de plus.

— Permettez, dit Barberin en interrompant son ami; sur ce point, je ne partage pas votre courroux contre ce Rodolphe. Qu'il ait montré peu d'habileté en se livrant pieds et poings liés, sans faire ses conditions, d'accord; mais, quant à ces petites bassesses, qui vous font monter

le sang au visage, ce sont péchés des plus mignons en amour. On ne déroge pas en faisant ces gentilles choses ! Moi qui vous parle, j'ai fait le portrait d'un chat ; j'ai enseigné la musique à un perroquet ; j'ai marché à quatre pattes comme Henri IV, en portant sur mon dos les deux chérubins d'un ange adoré, deux abominables sapajous qui abusaient de leur position, et prenaient mes cheveux pour une bride ; enfin, pour bassesse suprême, et que vous n'auriez jamais commise, mon vieux grognard, j'ai appelé l'empereur Buonaparte ! Parole d'honneur, j'ai appelé le grand homme Buonaparte ! Mon sacrifice s'adressait à une féroce vertu de la rue de Varennes. Eh bien, savez-vous ce qu'elle m'a valu ? Une belle cocarde de satin blanc, qui me coûta quinze jours d'arrêts, notre sous-lieutenant ne l'ayant pas trouvée d'ordonnance. Le grand homme fut vengé.

— Après six mois d'une cour avilissante, après avoir subi tout ce que l'imagination d'une coquette peut inventer de caprices, de désappointements, de cruautés, l'illusion de Rodolphe durait encore, reprit Guerland, il espérait toujours le prix de sa lâcheté. Il ne comprenait pas qu'une femme enrichit l'amour, mais ne lui fait pas l'aumône, et qu'un dédain irréparable est le seul loyer d'un cœur mendiant. Pour détruire son aveuglement, il fallut une lumière imprévue. Un jour, il dînait avec plusieurs officiers de la garnison ; chacun parla métier d'abord, femmes ensuite, quand les têtes se furent échauffées.

Il y eut des indiscrétions, des vanteries, des paris ; on afficha des noms, on montra des lettres. Un des convives, pressé sur le chapitre de ses succès, résista d'abord avec cette fatuité qui veut augmenter l'importance du triomphe par l'affectation du mystère. Enfin l'ivresse l'emporta sur la retenue. — « Vous ne saurez pas le nom de madame, dit-il, vous ne *blaguerez* pas sur son style ; mais je puis vous faire apprécier son mérite par l'éloquence qu'elle inspire à mes rivaux malheureux ! » Le chef d'escadron jeta un papier sur la table, une lettre de Rodolphe à Valérie.

— Valérie ! répéta Barberin devenu fort attentif depuis quelques instants, c'était un drôle et un fat !

— C'est ce fat qu'elle adorait ! cet homme ivre, prêt à jeter la réputation de celle qui l'aimait aux quolibets d'un dîner d'officiers, un sot sans caractère, et qui n'avait même pas le mérite d'une jolie figure. Ce jour-là il était sous la protection de son ivresse ; mais le lendemain matin Rodolphe le tua en duel. Par bravade l'amant heureux avait à la boutonnière de son gilet un bouquet offert par son rival à Valérie et que celle-ci lui avait donné comme elle lui donnait les lettres dont sans doute ils riaient ensemble. L'épée de Rodolphe le cloua sur la poitrine du fat, mais en la retirant il emporta le bouquet souillé de sang. Ce bouquet, le voilà, continua Guerland en jetant sur la cheminée la touffe de fleurs séchées qu'il avait montrée au bal ; Rodolphe, c'est moi ; cette femme, vous la devinez ?

En prononçant ces derniers mots, ses yeux d'aigle s'appesantirent sur Barberin avec une expression si incisive, que celui-ci, malgré son assurance, sentit sa prunelle mollir sous ce regard; il baissa la tête; mais il la releva aussitôt en rougissant de cette soumission involontaire et dit d'un ton insouciant :

— Maintenant, la morale de la fable.

— Madame de Valdaunaie fut mourante pendant deux mois de la mort de cet homme, reprit Guerland. Depuis ce moment elle est sujette à ce tressaillement involontaire, à cette irritation nerveuse dont vous vous êtes aperçu. Quelque temps après, elle devint veuve, et alla habiter Nîmes, je la suivis à Nîmes; elle se sauva à Lyon, je vins à Lyon; aujourd'hui elle habite Grenoble, vous me voyez à Grenoble. Une fatalité implacable m'attache à elle. Où elle ira, j'irai; où elle vivra, je vivrai. Ma persécution égalera son horreur de moi. En se figeant entre nous, le sang de ce fat nous a collés l'un contre l'autre. Le sentiment qu'elle m'inspire aujourd'hui, je ne puis vous l'exprimer; autant d'amour que d'exécration; des désirs et de l'horreur; je la veux et je la hais. Je donnerais une moitié de ma vie pour la posséder, je donnerais l'autre pour pouvoir la changer en homme pendant vingt-quatre heures. Je la tuerais, voyez-vous, comme je lui ai tué son amant. Elle m'a fait trop de mal. Maintenant, dit Guerland, en continuant d'un ton plus calme, écoutez-moi. J'ai été votre témoin, l'an dernier, quand vous vous êtes battu

avec Sabierna. Il est certain que vous êtes brave, vous pouvez donc vous montrer raisonnable, sans qu'on impute cette prudence à faiblesse. Vous n'aimez pas cette femme, le hasard vous a jeté sur son chemin, un caprice vous y a retenu, n'y restez pas plus longtemps. Croyez-moi, passez outre, mon ami, retournez à Paris : avant d'y être arrivé vous ne penserez plus à elle, et vous trouverez là mille femmes qui vous aimeront. Laissez-moi celle-ci, j'ai juré que nul ne l'aurait, et qu'elle resterait sans plaisir d'amour en ce monde. Vous passerez sur mon corps pour arriver à elle, ou je vous tuerai comme j'ai tué l'autre. Soyez-en sûr, je vous tuerais, je sens cela. Ma destinée est de détruire ses amants, puisqu'elle ne veut pas de moi. Un noble métier que j'ai pris là, n'est-il pas vrai?

En disant ces derniers mots il essaya de sourire, mais ce sourire était plus triste que s'il eût pleuré : sa physionomie farouche prit une expression d'amertume, et sa tête se pencha lentement sur sa poitrine par un geste d'accablement. Malgré la légèreté de son caractère, et l'antipathie d'une rivalité naissante, Barberin se sentit presque ému en face de cette passion meurtrière et désespérée.

— Mais enfin, dit-il au bout d'un instant, n'avait-elle pas le droit de ne pas vous aimer? il fallait lui plaire et non perdre la tête. A quoi sert une épée en ces sortes de choses? Vous avez commencé avec elle par un manque d'habileté, et vous continuez par une cruauté inouïe. Vous, un homme d'honneur, un militaire, vous tuez une femme!

car votre conduite n'est qu'un long assassinat, un coup de poignard serait plus humain et plus généreux.

— Que décidez-vous ? interrompit Guerland avec brusquerie.

Horace se leva et fit quelques tours dans la chambre d'un air de profonde réflexion.

— Nous reparlerons de cette affaire, dit-il enfin. Vous avez fait un appel à ma raison, j'ai le malheur de n'en jamais avoir impromptu. A demain.

Puis Horace prit une bougie sur la cheminée, salua son hôte, et rentra dans sa chambre.

— L'aventure se complique furieusement, se dit Horace de Barberin dès qu'il fut seul. Bah ! pour le moment, dormons afin de reposer le cerveau.

Dans cette intention philosophique, il se coucha en récitant le premier chant de la *Henriade* qui lui remplaçait l'opium en cas d'insomnie; malgré l'excitation de son esprit et l'irritation de ses nerfs, il s'était endormi du sommeil des justes avant le soixantième vers. Il ne se leva qu'à midi et tint conseil avec lui-même en s'habillant.

— Je n'ai pas trois partis à prendre. Aller en avant ou en arrière ! En avant, je trouve un duel à mort avec Guerland ; je le tue ou il me tue, alternative fort désagréable ! Madame de Valdaunaie vaut-elle la vie d'un homme ? Mais d'abord suis-je amoureux ?

La réponse était très-difficile. L'expérience conduit

souvent au pyrrhonisme. Un très-jeune homme ne doute jamais de la réalité de son amour, sa nature en est trop complice ; mais ceux qui ont un peu voyagé par les sentiers fleuris de la galanterie y perdent presque toujours cette foi du cœur qui croit en lui-même, tant il est sûr de sa force et de sa pureté !

— Si je retourne en arrière, ne sera-ce pas une faiblesse ? M'est-il permis à moi, Horace Barberino *dei Barberini*, de lâcher pied devant un loup enragé ?

Le jeune officier flotta longtemps entre ces deux propositions sans pouvoir se résoudre à prendre un parti. S'il eût été moins gâté par les femmes, ou plus sérieusement épris, l'emportement d'une passion véritable l'eût promptement décidé. Mais sa vanité, beaucoup plus en jeu que son cœur, ne détruisait pas entièrement sa répugnance à verser le sang d'un homme jusque-là son ami. Brave par tempérament, la pensée d'un danger personnel entrait pour fort peu dans son incertitude. Cet homme couché en travers de la porte qu'il voulait franchir, et duquel il fallait faire un cadavre, causait toutes ses perplexités. Après deux heures de réflexion pendant lesquelles il se promena dans sa chambre, il était irrésolu tout autant qu'Hamlet au commencement de son monologue : Pas de moyen terme, se dit-il. Il faut sabrer ce pauvre diable pour m'ouvrir le passage ou plier bagage à la honte des chevau-légers. Du sang ou de la boue sur mon écusson, jolie perspective ! Je voudrais que la dili-

gence de Paris eût versé en route avec ces deux monstres qui m'ont empêché d'y monter; sans eux je serais très-pacifiquement étendu au coin de mon feu dans la rue du Bac, et ce soir j'irais aux Italiens. Je ne peux pas cependant prendre un parti à pile ou face. Si j'allais chez madame de Valdaunaie? Cette inspiration dissipa l'incertitude de Barberin. Sans demander son hôte, avec qui le moindre entretien l'eût fort embarrassé, il sortit, déjeuna dans un café; puis il se dirigea vers la rue qu'habitait Valérie. — Après son évanouissement d'hier, pensa-t il, j'ai le droit d'aller demander de ses nouvelles. La prude la mieux corsée ne saurait y trouver à dire.

Il se présenta donc résolûment comme si ses entrées lui eussent été officiellement accordées. L'air embarrassé de la femme de chambre qui vint lui parler, une malle et des cartons au milieu de l'antichambre excitèrent à un trop haut point sa curiosité pour qu'il se laissât facilement éconduire; il insista malgré la consigne. Au milieu de la discussion, une porte s'ouvrit en face de lui; sur le seuil d'un petit salon où régnait un demi-jour, il aperçut la figure pâle et altérée de madame de Valdaunaie. Sans écouter la femme de chambre, il s'avança vers la maîtresse avec l'aisance respectueuse d'un homme du monde; mais dès qu'il eut refermé la porte, sa contenance toute d'étiquette fit place à cette vivacité de maintien qu'inspire la passion et que les femmes pardonnent.

— Vous partez ! s'écria-t-il, et sans me prévenir !

Pour toute réponse, Valérie prit sur la cheminée un paquet parmi plusieurs autres, et le lui présenta. Barberin ouvrit précipitamment cette lettre en lisant son nom sur l'adresse. La jeune femme s'assit sur une causeuse, à l'angle de la cheminée, la tête appuyée sur sa main, et les yeux vaguement arrêtés sur le foyer; la blancheur inanimée de son visage était rehaussée par une robe noire, deuil improvisé; sa physionomie empreinte de stupéfaction et de terreur disait assez combien la scène de la veille avait eu de retentissement en elle. A chaque instant, son tressaillement nerveux devenu plus fréquent, troublait par un sursant douloureux ce corps dont la pose languissante annonçait d'extrêmes fatigues.

— Vous croyez donc enfin que je vous aime, puisque vous avez voulu me dire adieu, dit Horace après avoir achevé sa lecture. Puis, au lieu de prendre un fauteuil, il s'assit près d'elle sur la causeuse où ils se trouvèrent serrés comme dans le coupé où leur connaissance avait commencé. Valérie le regarda craintivement en lui jetant un sourire mélancolique, et dit d'une voix faible :

— Promettez-moi de ne pas me suivre, et de ne jamais chercher à savoir où je serai.

En ce moment, madame de Valdaunaie fut pour lui si belle de tristesse, si séduisante de chagrin et de souffrance, que son irrésolution fut finie, et son parti pris; le cadavre de Guerland s'effaça de son imagination, il ne vit plus qu'une femme d'autant plus adorable, que non-

seulement sa contenance abattue, mais ses efforts pour sourire et pour paraître calme semblaient demander secours et protection. Il sentit bouillonner dans ses veines tout ce que ses pères lui avaient transmis de sang aventureux. Les vieux patriciens de Venise n'eussent pas renié le chevau-léger leur descendant lorsqu'il se mit à genoux devant madame de Valdaunaie, les joues colorées et les yeux animés de cette exaltation qui sied à la jeunesse.

— Je sais tout, lui dit-il d'une voix attendrie, Guerland m'a tout appris ; mais la torture qu'il vous fait subir a duré trop longtemps, je vous en délivrerai, Madame ! Acceptez-moi pour défenseur ! Vous le savez, autrefois les victimes de quelque odieuse entreprise se mettaient sous la sauvegarde d'une épée ; voulez-vous la mienne? Je n'exigerai pas votre cœur en retour, vous me renverrez quand je ne vous serai plus utile ; oui, je ne réclame que le droit de vous défendre, de me dévouer pour vous, et ne veux pas faire succéder la persécution à la tyrannie. Dites-moi, Valérie, poursuivit-il à voix basse en serrant la main glacée qu'on lui abandonnait, faut-il tuer cet homme ? — Je le tuerai, dit-il en voyant qu'elle se taisait.

L'éloquence de cette voix vibrante, de ce regard toujours tendre quoique fier, avait empêché madame de Valdaunaie de saisir le sens effrayant des paroles ; au lieu de répondre elle regardait son défenseur ; pendant un moment elle oublia sa position, et rentra dans sa nature coquette et impressible. Un orgueilleux plaisir lui ca-

ressa le cœur, quand elle vit à ses genoux ce jeune champion qui devait se tenir debout si vaillamment devant les hommes ; il lui plut, et déjà l'éclat naissant de ses yeux promettait des aveux, quand il s'éteignit soudain.

— Il vous tuera, dit-elle avec l'accent d'une morne conviction. Et sa tête tomba sur sa poitrine, comme par soumission à une fatalité reconnue, éprouvée.

En ce moment le pas d'un cheval se fit entendre au dehors. Madame de Valdaunaie se redressa, écouta un instant et frissonna ; elle s'approcha de la fenêtre, regarda à travers le rideau de mousseline, sans le soulever, et fit signe à Horace de venir. Guerland passait dans la rue ; en arrivant devant la croisée, il leva la tête, et ses yeux envoyèrent un double éclair aux deux amants. La jeune femme cédant au pouvoir de ce regard, repoussa vivement Barberin comme si elle eût craint qu'il ne fût aperçu malgré le rideau; puis elle revint en chancelant jusqu'à la causeuse où elle se laissa tomber à demi morte.

— Il passe tous les jours, dit-elle enfin. Partout où je suis, il passe ainsi. Quand j'entends son cheval, mon sang se glace ; et si je ne meurs pas bientôt, je deviendrai certes folle. Hier au bal vous me trouviez heureuse, jolie ; que pensez-vous aujourd'hui de mon bonheur et de ma beauté ?

Par un mouvement rapide et d'une franchise peu habituelle aux femmes, elle se tourna vers la fenêtre pour que le jour tombât directement sur son visage. Était-ce

oubli complet de coquetterie, était-ce raffinement? Peut-être avait-elle pressenti l'impression que devait produire sur l'âme généreuse de son chevaleresque ami cette pâleur languissante, ces yeux rougis et cernés, toute cette doléance de châtelaine victime d'un félon. Cette impression fut profonde. La veille au bal, Horace, en la rencontrant dans le triomphe de sa beauté, lui avait fait la cour sur un pied d'égalité parfaite, en homme qui savait le prix de son hommage; en la retrouvant aujourd'hui triste et malheureuse, il s'inclina devant elle sans restriction dans son dévouement, ni retenue dans son offrande.

— Un mot, de grâce, dit-il d'un ton suppliant en réponse à l'humilité réelle ou affectée des dernières paroles de Valérie. Le nom de la ville où vous allez?

Ces mots furent acccentués par tant d'amour et de persévérance, que la coquette les savoura malgré la terreur qui l'agitait; elle regarda Barberin, détourna la tête, le regarda de nouveau, eut l'air d'hésiter; enfin, au lieu de répondre, et par une sorte de terme moyen entre un consentement et un refus, ses yeux se portèrent sur une lettre posée sur la cheminée. L'amoureux se pencha, lut l'adresse : A madame de Miolens, à Toulon. — Toulon! répéta-t-il à voix basse, et la joie sur les traits. Oh! dites, ne me trompez-vous pas?

Les yeux languissants de la jeune femme se ranimèrent subitement et lui lancèrent un de ces regards fugitifs qui semblent promettre d'éternelles tendresses.

— Rien ne peut donc vous détacher d'une femme malheureuse, dit-elle d'une voix dont la douceur révélait une reconnaissance anticipée.

Ils s'étaient compris, sans qu'aucun mot décisif eût été prononcé. Un vague sourire qui annonçait la foi dans le bonheur retrouvé, éclaira au même instant leurs visages, et le soleil d'hiver passant à travers les rideaux les enveloppa d'un rayon caressant.

— C'est l'espérance ! le ciel est notre complice, dit l'amant en montrant à Valérie la bande d'or qui brillait dans la chambre.

— Vous resterez un mois à Grenoble, et vous irez ensuite à Paris, repartit madame de Valdaunaie en affectant l'accent tendrement impératif d'une femme qui prend possession d'un nouvel amour.

— Oui, j'irai par Paris, répondit-il en souriant finement.

— Et maintenant, adieu ! reprit-elle en lui tendant la main ; et surtout qu'il ne sache pas que vous êtes venu. Dans deux heures je serai partie.

Cette main offerte, Horace la baisa sans qu'elle lui fût retirée ; il sortit par un escalier qui conduisait dans une rue autre que celle où donnait la principale porte de la maison. Il sourit en lui-même de cette fausse allure d'amant heureux en se proposant d'en avoir les réalités sur le riant rivage de la Méditerranée. Prudent comme les roués qui n'en sont encore qu'aux semailles, il voulut tromper les soupçons, alla dîner à la préfecture, et y apprit avec un

étonnement joué, le départ de madame de Valdaunaie, la grande nouvelle de la soirée. Lorsqu'il entra chez son hôte, il le retrouva seul dans son cabinet, et fut reçu par lui d'un air froidement observateur.

— A quand notre duel à mort ? dit en entrant Barberin d'un ton dégagé. Vous savez le tour que nous joue cette belle Angélique. Elle nous plante là comme Roland et Ferragus au milieu de la forêt des Ardennes.

— Vous ne suivez pas madame de Valdaunaie ? demanda Guerland sans se dérider.

— Je n'ai pas votre talent pour deviner les traces perdues, ni votre persévérance à courir après une femme qui se sauve. Je ne suis pas habitué à faire fuir les coiffes ! Si l'amour de cette belle enchanteresse doit être le prix de la course, la dispute qui voudra ! D'ailleurs je viens de voir chez ma cousine une petite dame blonde, madame de Sermeillan, qui a changé le cours de mes idées ; celle-là ne se sauvera certes pas plus loin que de son salon à son boudoir. Au mois de janvier, j'aime mieux une pierrette dans son sillon que cette biche des Alpes avec laquelle le moindre danger à courir est une fluxion de poitrine, sans compter votre estramaçon. Si vous le permettez, je dresse ici ma tente pour un ou deux mois.

Guerland le regarda d'un air assez incrédule, mais il ne fit aucune question nouvelle, et répondit courtoisement à cette demande. L'ex-chevau-léger, prudent pour la seule fois de sa vie, resta le mois entier à Grenoble, comme le

lui avait ordonné la dame de ses pensées. Le trentième jour, assez glorieux de cette raison inaccoutumée, il prit congé de son hôte en prétextant une affaire qui le rappelait impérieusement à Paris.

— Surtout, lui dit Guerland, rappelez-vous mes recommandations. Ne revoyez jamais cette femme. Ce serait la mort de l'un de nous.

Pour la première fois depuis un mois, l'idée de Valérie était rappelée. Pendant tout ce temps, les deux amis avaient apporté un égal soin à éviter ce sujet dans leurs conversations. Mais ce soin indiquait de part et d'autre une préoccupation, et en entendant cette phrase, Barberin crut apercevoir que Guerland l'avait aussi bien observé qu'il avait observé Guerland. Alors il prit un air étonné pour dire : — Quelle femme ? Ah ! madame de Valdaunaie; histoire ancienne ! Savez-vous où elle est ?

— Je le saurai, reprit Guerland avec l'accent d'une volonté de fer.

— Cherche ! pensa l'amant en espérant encore jouer son ami. Elle est allée d'ici à Turin, je vais à Paris ; tu es bien fin si tu devines où ces deux lignes doivent se rejoindre.

Trois mois après la séparation des deux rivaux, au milieu d'une de ces belles nuits du mois de mai, qui à Toulon ont la transparente sérénité des nuits orientales, une porte s'ouvrit discrètement dans la rue Saint-Roch. Au soin que mit à la refermer sans bruit le jeune homme

qui parut sur le seuil, il était facile de voir qu'il ne voulait pas exposer une femme aimée aux médisances des gens de province, auxquels les usages parisiens sont inconnus, qui admettent difficilement l'innocence d'une causerie quand elle dure jusqu'au matin. Avant de se hasarder au dehors, il regarda de tous côtés, prêta l'oreille ; ne vit rien qui pût l'inquiéter, ni aux fenêtres, ni sur le pavé, et n'entendit que le bruit de la mer si sonore par le silence de la nuit. D'un pas rapide et léger il descendit alors la rue Saint-Roch jusqu'à la place du Champ-de-Bataille, traversa les allées bordées d'arbres qui l'entourent, et se dirigea vers le port. Au moment où il arrivait à l'angle rentrant où se trouve l'entrée de l'arsenal de marine, le bruit d'un pas attira son attention, et lui fit retourner la tête. Il distingua un homme enveloppé d'un grand manteau.

— Encore l'espion de la nuit dernière ! se dit le jeune homme vivement contrarié par cette rencontre. Je vais lui donner une leçon.

Il s'arrêta en fronçant le sourcil d'un air qui promettait un accueil peu gracieux au curieux impertinent. L'inconnu s'avança gravement sans que cette démonstration eût l'air de lui causer la moindre indécision. Entre le bord de son chapeau et le pan de manteau jeté sur son épaule on n'apercevait que deux yeux brillants de colère.

— Vous êtes en avance, mon Roméo, dit-il en passant, l'alouette n'a pas encore chanté.

— Depuis quand les mouchards lisent-ils Shakspeare? demanda l'amant d'un ton de hauteur.

— Depuis que les chevau-légers se cachent, reprit l'homme au manteau avec un rire dédaigneux. Monsieur de Barberin, votre œil est fatigué et votre bras égalèment. Demain vous aurez besoin de l'un et de l'autre ; allez vous reposer.

Barberin reconnut en même temps le son de cette voix, l'éclat de ce regard, et ces ardentes moustaches qui tranchaient sur la couleur sombre du manteau. Avant que l'espèce de stupeur où cette apparition avait plongé son hôte ne se fût dissipée, Guerland s'était éloigné vers la rue Royale.

— Il a trouvé la piste, se dit Horace quand il se vit seul, il paraît qu'il y aura des épées : il faut avouer que c'est un gaillard qui a de la suite dans les idées. Bah ! advienne que pourra, il m'a donné un conseil d'ami ; allons dormir.

Il continua son chemin en bâillant, et arriva bientôt au logement qu'il avait loué sur le port.

— O Henriade, c'est le cas de me verser tes pavots ! s'écria-t-il en se déshabillant rapidement.

Cette prière fut exaucée ; car avant un quart d'heure il dormait avec la vaillante insouciance de Turenne sur son canon. Après quelques heures d'un repos dont il semblait avoir grand besoin, il s'occupa de sa toilette à laquelle il mit ce raffinement de coquetterie des mousquetaires, qui

se paraient de leurs plus belles manchettes pour les jours de combat. Son appétit fut inaltérable, et après son déjeuner, il sortit le jarret tendu, la tête haute, en fredonnant l'air du *Nouveau Seigneur :*

Mais en tout, même en amour,
C'est beaucoup d'avoir un jour.

Décidé à ne rien changer à ses habitudes et à voir venir son ennemi, il fit plusieurs tours de promenade sous les allées du Champ-de-Bataille, accosta quelques officiers de marine avec lesquels il avait fait connaissance depuis son arrivée à Toulon, et finit par entrer dans leur café où il lisait ordinairement les journaux. La première figure qui s'offrit à lui fut celle de Guerland assis dans un coin près d'un individu à moustaches et à ruban rouge, dont la physionomie appartenait à celles qu'a immortalisées Charlet. Les rivaux échangèrent un regard également hautain, et ne se saluèrent pas. Horace parut bientôt complétement absorbé par la lecture du *Drapeau blanc ;* mais ses yeux seuls y étaient fixés ; ses pensées turbulentes voyageaient un peu loin de la feuille royaliste et pouvaient se formuler dans cette seule phrase : — A tes ordres, quand tu voudras ! Mais fusses-tu le diable en personne, tu n'en auras jamais rien, même après ma mort.

Pendant quelque temps les deux jeunes gens, assis chacun dans son coin, restèrent en apparence parfaitement indifférents l'un pour l'autre. Guerland jouait aux échecs

avec son compagnon, Horace semblait épeler le *Drapeau blanc* en fumant un cigare. Au milieu du café, un groupe d'officiers de marine causait d'une manière animée. Quelques promotions dans leur arme annoncées par les journaux du matin, inspiraient à presque tous une mauvaise humeur qui aigrissait leurs interminables discussions sur une faveur qui tenait plus compte de l'opinion que du mérite.

— Partout règne le même système, fit observer tout à coup une voix dont l'accentuation ferme et sonore imposa le silence. Dans toutes les armes, même injustice : à chaque promotion les vieux officiers de l'armée de terre voient un tas de blancs-becs de la garde ou de la maison du roi leur passer sur le ventre ; des beaux-fils qui ont fait toutes leurs campagnes dans les antichambres et ne connaissent de poudre que celle de la route de Gand.

Guerland était debout à quelques pas de Barberin, le toisant par un regard qui semblait ajouter un défi à l'insulte de chaque parole ; les yeux de tous les témoins de cettte scène étaient fixés sur les deux officiers en attendant la réponse qu'inspirerait au chevau-léger un langage dont l'intention était évidente. Sans se lever, le fils des doges frappa la table avec la planche de son journal, comme pour commander l'attention, et dit d'une voix calme au milieu du plus religieux silence : — Ayant eu l'honneur de servir dans la maison du roi, je regarde comme m'étant personnelle l'insulte qui vient de lui être

adressée. Biarville, continua-t-il en s'adressant à un enseigne de vaisseau assis à une table voisine, je ne vois ici aucun officier des chevau-légers ou de la garde, me ferez-vous l'amitié d'être mon témoin et de vous entendre avec monsieur ?

— L'affaire est-elle de nature à s'arranger ? demanda l'enseigne en se rapprochant de lui, car cette provocation à brûle-pourpoint m'a l'air d'une ruse de guerre destinée à tromper les curieux.

— Pas autrement que par la mort de l'un de nous, répondit Horace.

Sans faire d'autre observation, et avec l'impassibilité d'un homme trop habitué à jouer sa vie pour s'étonner de quelque chose, le marin aborda Guerland et son compagnon, causa quelque temps avec eux à voix basse, et revint près de son champion qui avait repris tranquillement la lecture du *Drapeau blanc*.

— Les chevau-légers passaient pour de bonnes lames, dit tout bas Biarville ; je ne connais pas votre force, mais je sais que ce Guerland est un pilier de salle d'armes ; j'ai donc pensé que le pistolet vaudrait mieux. Il fait un joli temps. Que diriez-vous d'une petite promenade en rade jusqu'à la Seyne ? Quand le vin est tiré, mon avis est de le boire frais.

— Menez-moi boire, répondit Barberin.

— En ce cas je vais chercher mes pistolets de combat et dire un mot au chirurgien de *l'Ajax* que je vois là-bas

au bout du Champ-de-Bataille. Soyez dans un quart d'heure sur le port.

Horace avait rencontré dans madame de Valdaunaie l'*ange* calomnié, qui dédaigne de répondre à la calomnie. Madame de Valdaunaie avait gardé l'histoire de sa vie pour qui pouvait l'entendre sans devenir un juge; elle avait vu dans Barberin une alliance aussi belle aux yeux du monde qu'elle était magnifique pour le cœur; et si l'amant avait souffert, l'époux voyait un si riche avenir que l'homme s'était toujours effacé. Mais le chevau-léger redevint homme, et ne voulut pas quitter sottement la vie. Il saisit donc Biarville par le bras, et l'arrêta.

— Non, pas aujourd'hui, dit-il en souriant. Chacun a ses caprices; pour moi, je ne saurais me battre entre mes repas. Arrangez l'affaire pour demain matin, à sept heures je serai chez vous.

Sans faire d'objection, le marin communiqua ce nouvel arrangement au groupe ennemi. En apprenant ce délai de vingt-quatre heures auquel il ne pouvait s'opposer, et dont il crut deviner la cause, Guerland retint avec peine un geste de fureur. Il sortit du café en essayant de foudroyer par un regard son adversaire, qui, négligemment accoudé, le salua au passage par un sourire où il concentra la pitié que les riches témoignent aux pauvres. Une demi-heure après Barberin sortit à son tour, alla sur le port, loua un petit rufian qu'il gouverna lui-même, et se promena longtemps à travers la rade. Tout en ramant,

il fredonna le motif du *Nouveau Seigneur*, dont la mélodie s'était logée dans son cerveau, sans doute parce que la philosophie des paroles résumait, en deux vers, toutes ses pensées. Quand vint son heure d'aller chez madame de Valdaunaie, il s'y rendit, et se montra gai. La scène qui venait d'avoir lieu, le duel du lendemain semblaient exalter son esprit au lieu de l'assombrir, et donnaient à l'expression de son amour une grâce et une vivacité nouvelles. Mais l'exagération de cette amabilité lui fit manquer le but. Au lieu de s'animer au feu de la conversation de son ami, Valérie plongée depuis le matin dans une invincible mélancolie, devint de plus en plus triste et pensive, et son abattement finit par se changer en inquiétude.

— Il vous est arrivé quelque chose? dit-elle éclairée par une divination soudaine, j'en suis sûre, ne me trompez pas. Ordinairement, vous n'êtes pas joyeux quand je suis triste. Si vous prenez tant de peine pour me cacher votre pensée, elle couvre certes un malheur ; je connais votre générosité. Répondez-moi, je veux tout savoir.

— Je veux ! Mais voyez quelle reine impérieuse je me suis donnée, répondit Barberin en lui caressant les cheveux et cherchant par la tendresse de ses manières à dissiper le soupçon naissant de Valérie, à faire éclore dans son cœur ces impressions enchanteresses qui effacent toutes les autres.

— Horace, répondez-moi ! reprit-elle en résistant à cette séduction. Dites-moi ce que vous pensez.

— Je vous aime, voilà toute ma pensée...

Son sourire avait une grâce si pénétrante, qu'en tout autre moment madame de Valdaunaie n'eût pas eu la force d'en demander plus; mais la voix du pressentiment l'emporta sur les mensonges de l'amour.

— Vous me trompez, dit-elle, il est ici!

Horace essaya vainement de sourire; il sentit s'étaler sur son visage une rougeur ardente.

— Toujours ce cauchemar! s'écria-t-il, pour expliquer la soudaine ébullition d'un sang trop véridique. Mon amour n'est donc pas assez puissant pour vous guérir de cette folie? Si vous m'aimiez, penseriez-vous à *lui?*

Par une sorte de bouderie, mais en réalité pour se soustraire au regard profond par lequel Valérie le pénétrait jusqu'au fond de l'âme, il se leva, s'approcha de la fenêtre; mais il se retira aussitôt et la referma : il avait aperçu, sous l'allée du Champ-de-Bataille, Guerland immobile, les yeux fixés sur la maison de madame de Valdaunaie. Comprenant l'inutilité d'un mensonge qu'un seul regard au dehors pouvait confondre, il vint se rasseoir auprès de sa future femme, l'enlaça doucement de ses bras, lui prit les mains, et après une muette étreinte dont un sourire plein de sérénité augmentait encore la tendresse : — Il est ici, lui dit-il, mais pourquoi pâlir et trembler? ne suis-je pas près de vous? Quand vous étiez seule et sans protection, sa présence devait vous effrayer, je le comprends; maintenant que pouvez-vous craindre? ne suis-je pas là? Avoir peur de lui, c'est me croire inca-

pable de vous défendre. Le jour où vous m'avez pris pour chevalier, vous ne me méprisiez pas ainsi, Madame.

Il se laissa glisser à ses genoux, sans rompre le tremblant collier par lequel il l'avait enlacée. Valérie, les joues couvertes d'une pâleur mortelle, restait immobile entre ses bras, froide et insensible à tout ce qu'il lui disait pour lui communiquer son courage.

— Vous l'avez-vu? demanda-t-elle faiblement après un long silence.

— Oui, nous nous sommes rencontrés. Mais ne pensez donc plus à cet homme. Regardez-moi et dites-moi si vous m'aimez mieux aujourd'hui qu'hier.

— Et vous devez vous battre !

— Quel enfantillage ! ne sommes-nous pas amis ?

— Il est ici pour vous tuer, interrompit Valérie avec véhémence. Ecoute, Horace : tu sais que s'il te tue j'en mourrai. Veux-tu que je meure? Si je te dis : Ne va pas à ce duel, partons ce soir pour l'Italie, pour l'Espagne, pour n'importe quel pays où il ne puisse nous retrouver; si je dis cela, mon Horace, m'obéiras-tu ?

Barberin secoua la tête en lui jetant un sourire mélancolique.

— Ferais-je une action qui m'attirerait votre mépris ?

— Ah ! j'ai donc deviné ! dit-elle d'une voix profonde et altérée... Quand vous battez-vous? Est-ce aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ! voulez-vous me chasser? Je suis si bien près de vous !

— Jurez-moi sur votre honneur de rester ici jusqu'à demain, lui dit-elle en se levant par un mouvement où éclata son despotisme de femme aimée.

— Il n'est pas besoin de serment, répondit le jeune homme en souriant d'un air fin ; depuis longtemps je désirais cette grâce, pourquoi faut-il que je la doive à la peur ? Mais vous allez au bal chez madame de Miolens ?

— Ainsi, vous vous battez demain, se dit à elle-même Valérie, les yeux fixés sur le parquet, les lèvres frémissantes, en se passant machinalement la main sur le front, comme pour dissiper par cette pression magnétique le chaos de mille pensées confuses.

— Oui, j'irai au bal de madame de Miolens, dit-elle enfin d'un air rêveur ; mais je reviendrai de bonne heure. Vous m'attendrez, sans sortir : j'ai votre parole, y manquer ce serait renoncer à moi, continua-t-elle avec une étrange énergie.

— Voulez-vous m'enfermer ? dit Horace en riant, emportez la clef de votre chambre dans votre bouquet.

A ce mot de bouquet la jeune femme frissonna. Horace comprit sa gaucherie et s'efforça de la réparer. Valérie, rassurée par la promesse que son amant lui faisait de ne pas sortir, ou feignant de l'être, reprit les manières tendres dont elle lui avait fait une habitude. Elle n'épargna rien pour adoucir et charmer la captivité de celui qu'elle nommait en souriant son prisonnier. Elle l'entoura de ces attentions pleines de raffinement et de

câlinerie par lesquelles les femmes se font tout pardonner. Dans les moindres nuances de sa conversation, dans les gentils arrangements de leur dîner en tête-à-tête auxquels elle-même présida, enfin, dans les plus petits événements de cette journée qui pouvait être pour eux la dernière, elle déploya des trésors de séduction encore inconnus à celui qu'elle n'avait jamais voulu traiter en amant. Jamais elle n'avait paru si belle, si séduisante.

— Pauvre Valérie ! se dit Horace. Est-elle enfant ! une promesse la rassure, un mot la trompe, et Guerland croyait la connaître ! Demain peut-être.... Il chassa cette pensée du lendemain, poison amer qui germe dans le fruit de toutes nos joies ; il ne songea plus qu'au bonheur ineffable du présent, et rendit à sa belle maîtresse passion pour passion. Cette journée enfin fut de celles qui font dire aux amants : une encore et mourir ! Quand l'heure du bal fut venue, madame de Valdaunaie se fit habiller. Horace, avec la dextérité d'un homme qui n'est pas neuf à pareil métier, mit la dernière main à la toilette de celle qui devait être bientôt madame de Barberin, changea selon son caprice la disposition des fleurs et des cheveux, lui mit ses gants, non sans baiser bien des fois les bras ronds et satinés qui lui étaient abandonnés languissamment. Une vive rougeur colorait le visage habituellement pâle de Valérie, rehaussait l'expression de ses yeux, et donnait à sa beauté une expression de vie accoutumée.

— Ange, lui dit son amant lorsqu'elle partit, je vais être jaloux jusqu'à ton retour!

La jeune femme baissa la tête sans répondre, et se refusa au dernier baiser qui lui fut demandé ; puis enveloppée dans une pelisse qui la cachait en entier, elle sortit et enferma Horace dans sa chambre. Un moment après le roulement d'une voiture annonça son départ.

Fidèle à son insouciante philosophie, l'amant s'étendit sans gêne sur un divan où il ne tarda pas à dormir en homme qui ne sait s'il retrouvera jamais un sommeil aussi voluptueux, même bercé par l'espérance. Madame de Valdaunaie avait fait monter sa femme de chambre avec elle. Quand, après avoir traversé plusieurs rues, la voiture entra dans celle où demeurait madame de Miolens, Valérie tira violemment le cordon.

— Où m'avez-vous dit qu'il logeait, Justine? demanda-t-elle d'une voix sourde, je ne me le rappelle pas, je n'ai plus de mémoire.

— A l'hôtel du Lion d'Or, Madame, répondit la femme de chambre aussi troublée que l'était sa maîtresse; sur une petite place à cinquante pas d'ici.

— C'est bien, attendez-moi, dit madame de Valdaunaie en descendant.

Puis, sans permettre à son domestique de la suivre, elle s'éloigna rapidement. Il était onze heures, les rues étaient désertes, la cloche du couvre-feu, vieil usage encore observé dans quelques villes, achevait lentement sa

sonnerie lugubre. Au dernier coup, la pauvre femme frappait à la porte de l'hôtel du Lion d'Or.

— Monsieur le chef d'escadron Guerland! dit-elle d'une voix brève, au domestique qui vint ouvrir.

A la vue de cette femme, enveloppée de la tête aux pieds dans un manteau, et qui ne laissait voir que ses yeux brillants sous son capuchon, le laquais fit un pas en arrière : — Au numéro cinq...., Madame; Monsieur ne veut recevoir personne, s'écria-t-il, en se rappelant sa consigne; mais l'inconnue mystérieuse avait passé devant lui légère comme une ombre.

Assis devant une table sur laquelle étaient éparses plusieurs lettres déjà terminées, Guerland écrivait peut-être son testament; plusieurs papiers venaient d'être brûlés, car des pellicules noirâtres voltigaient au moindre courant d'air, et sa chambre était parfumée par une forte senteur de cire à cacheter. Malgré la lueur de deux bougies, l'œil pouvait à peine distinguer dans un coin un porte-manteau entr'ouvert, sur le lit deux épées liées ensemble par leurs ceinturons, et sur la cheminée une boîte à pistolets. Au bruit de la porte qui s'ouvrait sans qu'on eût frappé, l'officier retourna la tête. Sa surprise et son émotion furent telles, qu'il laissa échapper un cri. Madame de Valdaunaie se tenait immobile à la porte. Son manteau glissa, elle apparut à découvert dans le frais éclat de sa toilette de bal, comme une étoile dévoilée par un nuage. Son visage, coloré par la fièvre, reflétait les

teintes roses de sa robe, et ses yeux fixés sur son persécuteur exprimaient autant de fermeté que de terreur. Malgré la grâce de cette apparition, Guerland ne ressentit ni vanité, ni bonheur; mais une sorte dè terreur mystérieuse. La présence de Valérie dans sa chambre, à cette heure, était un événement tellement inattendu, qu'il eut besoin d'un effort de sa raison pour se persuader qu'il n'était pas le jouet d'une vision surnaturelle. Après quelques instants d'une contemplation mutuellement silencieuse, Guerland se leva enfin. La jeune femme l'arrêta d'un geste.

— Valérie! s'écria l'amant dédaigné à qui un seul regard avait fait reprendre le collier de son ancien servage.

— Avant de me parler, écoutez-moi, dit madame de Valdaunaie d'une voix altérée. Peut-être ai-je des torts envers vous, les hommes nous mettent sous l'empire d'une si singulière jurisprudence! Elle soupira. Ces prétendus torts, je me les reproche amèrement; s'ils justifient votre cruauté, sans doute ils ont été bien grands. Il y a trop longtemps que dure le supplice que vous m'avez infligé. Je n'ai plus ni courage ni volonté; vous m'avez brisée sous votre main de fer. Enfin, que voulez-vous de moi? Ma vie? prenez-la, je me mets à votre merci.

Elle s'avança vers lui par un mouvement plein de dignité, et de l'air assuré d'une victime qui sait noblement présenter la tête.

— Votre vie ! répondit Guerland en souriant avec amertume, vous savez bien que, même en ce moment, s'il vous fallait la mienne, je ferais peut-être la folie de vous la donner. Ce n'est pas votre sang que je veux, Valérie.

— C'est le sien, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle ; vous voulez le tuer parce qu'il m'aime. Eh bien ! vous me tuerez du même coup ; je l'aime aussi, moi, et s'il meurt, je mourrai.

— Il y a trois ans, êtes-vous morte ?

Cette réponse, prononcée d'une voix ironique et implacable, loin de l'étonner, la trouva calme ; elle sourit dédaigneusement.

— J'avais vingt-deux ans, dit-elle, j'étais la femme d'un vieillard, les gens faibles sont impitoyables, mon mari fut d'une bonté divine, et vous !....

— Madame, les femmes ont toujours raison, je suis faible comme un enfant quand je vous vois ; mais seul, j'écoute mon épée.

A ces mots, l'idée du danger qui menaçait Horace, fit tomber madame de Valdaunaie sur ses genoux pour implorer la pitié de l'homme qu'elle avait jadis courbé devant elle comme un esclave.

— Oh ! ne le tuez pas ! dit-elle avec angoisse et désespoir ; il était votre ami, il ne vous a pas offensé ; ma vie ne peut-elle suffire à votre haine ?

— On ne tue pas les femmes et je n'ai pas de haine

répondit Guerland, de qui les yeux ardents avaient soudainement changé d'expression. Malgré les efforts de Valérie pour rester à genoux, il la releva.

— Je vous aime, reprit-il d'une voix profondément émue, je vous aime comme personne n'a su et ne saura jamais vous aimer. Vous pouvez racheter la vie de cet homme.

Madame de Valdaunaie comprit ces paroles et le regard qui les accompagnait; elle ne détourna pas les yeux, ses joues ne se colorèrent pas : il est des dévouements dont l'exaltation domine les vulgaires émotions de la pudeur.

— Jurez-moi, dit-elle, par le serment que vous respectez le plus, que ce duel n'aura pas lieu, ni demain, ni jamais.

— Il est gentilhomme et je suis soldat; la provocation a été publique, répondit l'officier d'un air d'embarras qui remplaça un instant le triomphe naissant de ses yeux et de son sourire.

— Votre réputation vaut-elle plus que la mienne? lui dit brusquement Valérie. Je veux votre parole sans réserve, sans ambiguïté; vous avez provoqué ce duel, c'est à vous de l'empêcher. Demain vous donnerez les satisfactions et vous ferez les excuses qu'on vous demandera. Personne ne vous accusera de lâcheté. Jurez-moi cela sur votre honneur, et je vous.... croirai.

— Je le jure sur mon honneur et sur mon amour, ré-

pondit Guerland enivré de son bonheur. Puis il reprit aux pieds de la jeune femme cette place où si longtemps il avait prié en vain ; mais cette fois c'était un maître et non un esclave qui se mettait à genoux.

Quand madame de Valdaunaie rentra chez elle, à deux heures du matin, elle trouva Horace profondément endormi sur le divan. Elle alla s'asseoir loin de lui dans un coin de la chambre, et pleura longtemps en gardant sur la bouche un mouchoir pour étouffer ses sanglots. Sa douleur, à la fin, déborda en larmes si amères, elle poussa des gémissements si convulsifs, que Barberin se dressa sur son séant.

— Il n'est pas sept heures, s'écria brusquement le jeune homme. Il se leva, ouvrit un des volets et vint regarder l'heure à la pendule ; il aperçut alors Valérie qui s'approchait de lui, les yeux secs, un sourire sur les lèvres.

— Ha ! vous m'avez laissé dormir, lui dit-il avec un accent de tendre reproche, et maintenant voici le jour, il faut vous quitter.

— A ce soir, dit-elle en se jetant dans ses bras et en répondant à l'étreinte ardente qui l'accueillit par une étreinte non moins passionnée.

— Ce soir, pensa Barberin, reviendrai-je ce soir ? Bah ! chassons cette sensiblerie larmoyante ; elle amollit les nerfs et obscurcit la vue. En ce moment il s'agit d'être ferré sur la feinte de seconde et sur le contre de quarte.

Suis-je bête? je me bats au pistolet, il s'agit de ne pas avoir la berlue.

— A ce soir, mon ange! à ce soir, ma vie! dit-il encore une fois, et prenant aux lèvres de sa maîtresse un dernier baiser comme pour en aspirer l'âme, il s'élança hors de la chambre.

— Il vivra! s'écria madame de Valdaunaie, lorsqu'il fut sorti; mais moi! je mourrai, sans être regrettée.

Quand la femme de chambre, inquiète du silence profond qui régnait dans l'appartement de sa maîtresse, y entra pour faire son service, Valérie gisait sur le parquet froide et inanimée.

Le soir était venu, lorsqu'elle sortit enfin de son évanouissement. Son premier mot, qu'on prit pour une divagation du délire, fut de demander s'il y avait dans le port quelque navire prêt à partir. L'idée de fuir jusque dans une île déserte cet homme acharné dans sa poursuite et dans son amour, se fit jour avant toute autre dans le chaos de son esprit. Une réflexion de prudence, presque aussitôt éclose, l'empêcha d'insister sur cette question. Importunée des soins qu'on lui prodiguait, elle voulut être seule, et renvoya jusqu'à sa femme de chambre. La nuit commençait, elle se mit à la fenêtre. Là, cachée par la persienne, elle resta le front dans ses mains, abîmée dans une rêverie pleine de tristesse et d'abattement, au milieu de laquelle passait à chaque instant comme un spectre la figure passionnée et meurtrière de

Guerland. Une foi sans bornes dans le serment qu'il lui avait fait, un affreux pressentiment d'avoir été trompée par lui, jetaient son âme dans les émotions extrêmes de la confiance et du désespoir. Malgré l'obsession de cette vision, ses yeux, par une perspicacité machinale, ne perdaient rien de ce qui se passait dans la rue, et suivaient avec une anxiété promptement changée en désappointement chaque homme dont la tournure lui rappelait celle de Barberin. Peu à peu les passants devinrent plus rares, les boutiques se fermèrent, et les lumières des appartements commencèrent à disparaître. La cloche annonçant la fermeture des portes de la ville de guerre avait cessé depuis longtemps; minuit enfin venait de sonner, minuit, l'heure de l'amour et de la tombe; l'heure à laquelle Horace, bravant la surveillance et la jalousie, venait chaque soir causer avec elle. Au dernier coup, Valérie se retira de la fenêtre avec un mouvement de joie, elle avait aperçu celui qu'elle attendait, se glissant silencieusement le long des maisons; elle avait reconnu son pas muet pour tout autre, sa démarche et ses précautions infinies. En sentant près d'elle celui qu'elle aimait et dont elle avait si chèrement racheté la vie, son cœur se ranima; le sang que la terreur y avait refoulé, en jaillit et fit courir dans ses veines une chaleur nouvelle. Un vague pressentiment d'être délaissée par Horace s'il savait jamais la vérité, et de trouver l'ingratitude pour prix du dévouement; la purification qu'il semble alors si naturel à une femme de de-

mander à l'amour; peut-être l'avidité du bonheur qu'elle voulait en le sentant prêt à s'évanouir, triomphèrent de la retenue qu'elle avait jusqu'alors imposée à sa tendresse pour la légitimer. Sans prendre de lumière, elle se précipita, impatiente de presser la main d'Horace, traversa son cabinet de toilette, ouvrit une porte donnant sur un escalier dérobé, se jeta dans les bras de l'homme qui entrait : — Horace ! s'écria-t-elle en l'étreignant avec force.

— Valérie ! répondit une voix dont le son courut dans toutes ses veines comme un sang glacé.

Madame de Valdaunaie tombait dans les bras de Guerland, qui la porta dans sa chambre, l'assit sur un fauteuil, vint refermer les portes, et se rapprocha d'elle avec le sourire affreusement ironique qu'elle lui avait vu une fois, le jour où il avait tué son premier rival. Immobile dans la position où il l'avait placée, Valérie le regardait d'un œil stupide.

— Voilà une clef que je vous rapporte, dit-il lentement, il est imprudent de livrer ainsi l'accès de son appar tement.

— Horace ! bulbutia madame de Valdaunaie, comprenant à demi le sens horrible de cette clef donnée à l'amour, et rendue par la vengeance.

— Voici votre portrait, reprit Guerland de sa voix impassible. Et il lui présenta un médaillon suspendu à une tresse de cheveux, sur lequel on distinguait quelques taches rouges.

— Horace! dit Valérie, en se laissant glisser à genoux devant le meurtrier.

Guerland la contempla en paraissant aspirer par son regard une vengeance qui réparait tous les tourments que cette femme lui avait causés. Il la laissa à genoux. Jadis il s'était mis aux pieds de cette femme, elle l'y avait laissé.

— L'aimiez-vous autant que l'autre? demanda-t-il enfin avec un impitoyable sourire.

— Horace! dit la malheureuse femme.

— Le cimetière est au delà des Lys, au pied de la montagne de Pharon, dit-il en montrant la rue Saint-Roch. Demain, soyez à votre fenêtre comme aujourd'hui, vous verrez passer Horace. A quand le troisième, Madame? continua-t-il en se penchant à l'oreille de Valérie.

Un léger tressaillement annonça que madame de Valdaunaie n'était pas morte.

— Je t'ai trompée, dit Guerland en la serrant dans ses bras; j'ai trahi mon serment, car avant celui-là j'en avais fait un autre. Quand tu ne m'appartenais pas, je voulais tuer ton Horace; maintenant que tu es à moi, comment as-tu pu croire que je te rendrais à lui? A moi, maintenant Valérie; à moi seul! je saurai te garder comme j'ai su te conquérir.

En mil huit cent trente Guerland avait repris du service après la révolution de Juillet et commandait un régiment de chasseurs à Strasbourg. Il était marié, sa femme était madame de Valdaunaie.

Un jour, au milieu d'un bal, Biarville, l'officier de marine, témoin de Barberin, la reconnut au bras de celui qui avait tué le descendant des doges au moment où s'apprêtaient les joies du plus heureux mariage dont une femme se soit plu à tresser les nœuds. Dans un accès d'indignation qu'il ne put contenir, il raconta à plusieurs personnes ce qu'il savait de cette aventure, et madame la baronne de Guerland devint le thème d'une conversation où fut répétée sur tous les tons, cette sentence de Shakspeare : *Frailty! thy name is woman!*

— Docteur, à quel organe secret, à quelle protubérance attribueriez-vous la conduite inouïe de cette femme? demanda un jeune homme curieux de phrénologie à un vieux médecin, de qui le regard noir et vif annonçait au premier coup d'œil un caustique et pénétrant observateur.

Le docteur secoua la tête à plusieurs reprises d'un air railleur.

— Les passions, dit-il, se remplacent et se détruisent l'une l'autre dans l'ordre moral, comme les créatures se dévorent dans l'ordre physique ; les jeunes tuent les vieilles, les fortes les faibles, les grandes les petites. La femme est très-logique dans cette constante transmutation que vous nommez caprice et légèreté. N'imite-t-elle pas la Nature? Après la coquetterie qui est la floraison de l'esprit, et l'amour qui est celle du cœur, tout dans l'âme n'est pas éclos. Il y reste toujours quelque germe pour

les passions d'un ordre plus raffiné, arcanes incompréhensibles au vulgaire. Qui sait? madame de Valdaunaie date peut-être sa vie la plus heureuse et la plus enivrée du jour où l'a conquise cette main de fer, deux fois baignée dans le sang de ses premières amours. La terreur mêlée au plaisir est une source à laquelle il est donné à peu d'êtres de s'abreuver; mais ceux-là s'y grisent.

— D'ailleurs, dit un jeune écrivain qui, par hasard, se trouvait à Strasbourg peut-être pour y observer les Alsaciennes, mon ami, qui te dit que cette femme n'a pas conçu quelque vengeance? Regarde le colonel? cherche le courage dans cet œil éteint? Je lui donnais soixante ans, M. de Biarville prétend que Guerland avait vingt-huit ans lors de son duel à Toulon. L'avez-vous vu jamais souriant? Qui a raison de la Justice sociale qui coupe une tête d'un coup, ou de la loi sauvage en vertu de laquelle les Natchez s'amusent des souffrances qu'endure l'ennemi attaché au poteau, et dans la chair duquel ils ont planté d'innombrables allumettes? Cette femme est doublement implacable comme notre justice. Son mari n'est-il point pâle et débile comme elle l'était jadis, autrefois elle se mourait, aujourd'hui... voyez le colonel?

— Ont-ils des enfants? demanda le romancier.

— Ah! vous êtes médecin, dit le docteur en saluant l'auteur.

Un mouvement agitait la foule qui se séparait devant

le colonel emmené presque évanoui. Sa femme le suivait en exprimant une tendresse qui ressemblait à la précaution avec laquelle une lionne emporte sa proie dans sa gueule pour l'achever dans son antre.

MÉLANGES

JEAN REBOUL, DE NIMES [1].

Depuis quelques années, par une de ces transsubstantiations que subissent parfois les termes d'une langue, le mot poëte a complètement changé de sens. Naguère il signifiait un homme qui fait des vers, bons on mauvais; la qualité de l'œuvre ne changeait rien à la qualification de l'auteur. Dans ce sens, M. Arnault était de la même race que Racine. D'après son acception nouvelle, la poésie ne se prend plus pour le don de formuler des idées dans un rhythme spécial, mais elle exprime l'ascension de l'intelligence dans une sphère interdite aux esprits vulgaires, le développement le plus complet des facultés de l'âme, quelle que soit la matière livrée à leur action. Beaucoup de gens se trouvent donc poëtes aujourd'hui, qui n'ont de leur vie aligné deux rimes ou résolu la difficulté d'une césure. Peintres et musiciens, artistes de toute espèce, hommes d'intelligence et d'imagination dans toutes les classes ont un droit égal à ce titre.

1 A propos de ses poésies.

Le refuserait-on à Géricault ou à Léopold Robert? Dans *Guillaume-Tell*, qui doit y prétendre, M. de Jouy ou Rossini? Cet homme enfin qui énonçait sur la versification des idées si peu littéraires, ce critique bourgeois de Corneille ou de Racine, cet admirateur d'Esmenard et de Baour-Lormian, Napoléon, de qui le nom se rencontre si étrangement à côté de ces derniers noms, n'est-il pas le premier poëte des âges modernes? Quelle épopée depuis l'Iliade a jamais égalé le rêve de la conquête des Indes?

Après être tombés de l'Olympe, les dieux sont donc aussi tombés du Parnasse, et dans ce dernier désastre leurs prêtres ont perdu jusqu'à la tunique qui les désignait comme une famille à part dans la grande tribu des intelligences. La réaction armée depuis quelques années contre la versification s'accomplit d'une manière d'autant plus irrésistible, qu'elle voit à sa tête les hommes qui auraient dû, ce me semble, mourir sur le seuil de leur temple plutôt que de l'abandonner. Parmi les pontifes de la jeune école poétique, c'est à qui jettera son éphod ou sa tiare, à qui reniera une religion jugée dès à présent caduque et surannée. MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas composent des drames, M. Alfred de Vigny écrit des romans, et ainsi fait M. de Musset; l'auteur de *Joseph Delorme* dépense à des travaux de critique toutes les ingénieuses subtilités de son esprit; le chantre de *Jocelyn* lui-même incline à l'hérésie de la prose et se laisse sub-

merger par la phraséologie parlementaire, cette mer trouble et inféconde sur laquelle la colombe de son génie plane sans y trouver la branche d'olivier.

Au milieu de cette abjuration générale de la forme poétique, il est pourtant une religion où subsiste encore dans toute sa naïveté l'amour des rimes croisées et des rimes plates, où, parmi ses frères inégaux, l'alexandrin reste debout sur ses douze pieds, glorieux comme le sapin dominateur des forêts du Nord, où l'ode fait jaillir à flots bruyants ses cascatelles diaprées au feu d'artifice des *Orientales*, tandis que l'élégie y reflète dans ses eaux placides et laiteuses la nacelle alourdie des *Méditations*. Cette terre sur laquelle, à la honte de la turbulence parisienne, des cœurs honnêtes et des esprits calmes conservent le feu sacré où se sont chauffés nos pères, et restent inaltérablement fidèles à ce qu'ils appellent en style de terroir le culte des Muses; ce pays d'*Eldorado* c'est la province.

En province, à l'heure qu'il est, il se compose des vers et en abondance. Si cela vous surprend, je vous ferai observer que les femmes y portent encore des manches à gigot. Que faire d'ailleurs, en ce gîte, à moins que l'on y versifie? Le drame y est impossible, car, même à Lyon ou à Bordeaux, il n'existe pas de théâtre qui puisse ou qui veuille le jouer. Le monopole de Paris triomphe partout, et jusqu'à présent aucun Corneille breton ou languedocien ne l'a, que je sache, mis dans son tort. Le roman n'a pas de plus heureuses chances de publicité

que n'en a le drame ; les imprimeurs départementaux partageant, à l'égard de la littérature autochtône, la défiante répulsion des directeurs de spectacles. Les arrangements routiniers de la librairie rendent d'ailleurs impraticable toute publication qui n'a pas pour centre les cabinets de lecture du Palais-Royal, et pour premier retentissement les mille échos de la presse parisienne. Reste donc aux beaux esprits, pour pâture unique et immuable, la poésie, cette manne céleste, mais un peu fade à la longue. Plusieurs circonstances favorisent ce goût des vers auquel la province n'a jamais failli, depuis les logogriphes envoyés à l'ancien *Mercure de France* par les lettres de Brives-la-Gaillarde ou de Quimper-Corentin, jusqu'aux feuilletons rimés, dont les stances élégiaques éclosent périodiquement dans la *Sentinelle du Nord* ou dans le *Mémorial des Pyrénées*. Indépendamment de l'appui et de la publicité que trouve facilement dans le journal *de son endroit* une jeune muse d'arrondissement, chaque chef-lieu possède une académie française au petit pied qui met un orgueil particulier à marcher sur les traces de sa sœur la métropolitaine et à se poser *urbi et orbi*, la conservatrice des saines doctrines littéraires et la protectrice des talents naissants. A cet effet, et à l'instar de ce qui se pratique au Palais-Mazarin, chaque année dans les quatre-vingt-six sanctuaires des quatre-vingt-six départements, autant de prix poétiques sont mis au concours sur une proposition belle et neuve comme l'est celle-ci : De l'abolition de l'escla-

vage des noirs! ou bien comme cette autre : De la tolérance politique et religieuse! Et voilà toute la belle jeunesse de Toulouse ou de Cambrai se ruant à l'assaut de ce mât de cocagne qui a pour timbale une médaille d'or de cent écus, aux armes de la cité intelligente, et pour couronne un laurier sans jambon; différent en cela des mâts de cocagne ordinaires qui offrent aux concurrents le jambon sans le laurier. Je puis médire de ce passe-temps enfantin d'autant plus à l'aise, que, tout comme un autre, j'ai conquis jadis ma petite timbale et mon petit laurier. Il est par la France un certain M. Bignan qui, bon an mal an, enlève à coup d'odes et d'épîtres une vingtaine de ces triomphes; il doit avoir en ce moment assez de médailles pour garnir un cabinet, et une botte de lauriers à priver à jamais de sommeil un nouveau Thémistocle. Le nombre de poëtes créés par les feuilletons de la presse provinciale et par les concours académiques, est inimaginable. Que sera-ce si vous y ajoutez tous les généreux rhétoriciens qui, à propos de M. de Lamartine ou de M. Victor Hugo, sentent chaque jour gargouiller leur génie; toutes les intelligences enthousiastes qui se choisissent pour Béatrix quelque préfète aux yeux noirs, ou pour Laure quelque receveuse générale aux blonds cheveux; tous les cœurs de muses souffrants et incompris; toutes les Saphos en larmes d'un ingrat ou en deuil d'un serin envolé, et qui aiment à baigner leur blessure dans la consolante piscine d'Hippocrène

Parmi les fleurs qui s'épanouissent en ce moment dans ce fécond jardin de la province, où souffle vainement le siroco sous lequel nous voyons ployés, dans le sable de leurs œuvres, les princes de la versification parisenne, il en est une à part qui mérite une attention sinon profonde et sérieuse, du moins bienveillante et sympathique. Cette violette de poésie, c'est Jean Reboul de Nîmes, Jean Reboul le boulanger.

A ce nom et à cette qualité, votre imagination va évoquer sans doute la mémoire du menuisier de Nevers, et à la pelle de Jean Reboul opposer le rabot de Maître Adam. Les chevilles historiques de ce dernier en se fichant une fois dans ma tête, à propos du poëte d'aujourd'hui, m'ont fait commettre une niaise démarche dont je me repens, et je voudrais vous prémunir par mon exemple contre l'inconvénient des comparaisons injustes et des souvenirs malencontreux. Je passais à Nîmes il y a trois ans. La diligence d'Avignon m'avait laissé à minuit avec plusieurs amis, mes compagnons de voyage, à une petite auberge dont j'ai oublié le nom et depuis laquelle nous étions allés, le matin, au pont du Gard. Là, sous une grotte qui s'enfonce à gauche dans la montagne, au pied de l'aqueduc, nous avions vu vautrée dans toute l'horreur de sa toilette de nuit, une famille de ces bohémiens qui, depuis les guerres des Albigeois, infestent de leurs bandes errantes le versant des Pyrénées ; sinistres et sordides habitants d'un lieu où notre imagination, un instant

rappelée aux lectures du collége, rêvait le chapeau de fleurs d'Estelle et la houlette à rubans de Némorin. En reprenant notre chemin vers Nîmes, nous trouvâmes partout des images également en désaccord avec notre joyeuse disposition de voyageur; un paysage âpre et tourmenté, une végétation grise et blanchie aux lisières de la route par les trombes de poussière incessamment soulevées par le mistral, un ciel triste à force de pureté et de monotonie. La ville aux sept collines elle-même, malgré la dorure italienne dont le soleil teint ses maisons, nous parut d'un aspect sinistre. Il est certain que, soit caractère particulier du site, soit influence involontaire des événements tragiques qui se sont à tant de reprises accomplis dans ces murs, une atmosphère de grave et triste poésie les enveloppe, et l'on pressent quelle passion âcre et indomptable, quelle sombre et énergique imagination doit souffler à ceux qui les habitent ce vent sans repos qui, avant d'arriver, a passé sur l'Afrique. Là, un poëte peut naître, et j'y rêverais sans désenchantement le berceau de Dante. Ainsi, lorsque l'ami qui nous attendait et qui s'était fait notre cicerone, me parla de Reboul, rien n'excusa la sotte prévention qui me fit sourire, ni mon refus d'être présenté au noble boulanger; j'ai encore aujourd'hui sur la conscience, *Aussitôt que la lumière,* qui me vint à l'esprit quand je passai devant la boutique du poëte nîmois qu'on rencontre en allant aux arènes.

C'est que Reboul est réellement poëte, quelquefois par

l'expression, toujours par le sentiment; poëte grave, triste, douloureux; trouvant sa mission sainte et la remplissant avec foi; cheminant dans sa voie d'un pas ferme quoique timide, avec le modeste orgueil qui fait marcher un homme la tête baissée, mais l'âme haute. Né dans les rangs du peuple, où ses pieds sont restés, quoique son front en soit sorti, rien de grossier ou de trivial ne trahit cette humble origine ni les habitudes vulgaires qu'elle peut faire supposer. Arrière donc le broc de Lantara et le tonneau de maître Adam! Arrière toute cette belle poésie de taverne avec laquelle s'est attablée l'admiration des beaux esprits d'autrefois, et dont l'idée seule provoque les nausées que cause la rencontre d'un ivrogne! Nous n'assimilerons pas à des braillards de cabaret un chantre calme et religieux, dont la voix toujours pure et retenue n'a pas à se reprocher un seul accent qui puisse le faire rougir. Si pour mieux faire ressortir la rare individualité de Reboul, nous voulions chercher des termes de comparaison, c'est Robert Burns, c'est Bloomfield que nous choisirions; c'est à ces illustres enfants du peuple que nous demanderions pour le poëte de Nîmes une place sur le tertre de gazon où verdoient les rameaux de leurs lauriers modestes.

Ce qui est remarquable dans Reboul, c'est le poëte plus que la poésie, l'homme avant son œuvre. Les pièces de vers qui composent son recueil n'offrent pas un caractère excentrique qui les distingue de tant d'autres productions

estimables que ces dix dernières années ont vues éclore. L'invention en est simple d'ordinaire, pour ne pas dire nulle : en étudiant leurs dates, on reconnaît que la manière du poëte est une imitation, ou plutôt une identification continuelle qui, débutant sous l'inspiration de Delille et de la versification impériale, se jette bientôt avec amour dans le large et vague sillon ouvert par M. de Lamartine, et finit dans les derniers morceaux datés de 1835, par un pastiche assez maladroit des enjambements rocailleux, de la couleur empâtée, de l'exagération de naïveté ou de passion qui caractérise ce qu'on appelle l'école nouvelle. Malgré cette soumission d'esprit du poëte nîmois, qui semble un peu, qu'il nous pardonne l'expression, flairer la poésie de Paris, afin d'en suivre la mode et ne pas se sentir trop provincial vis-à-vis de ses correspondants ; malgré ce goût de l'uniforme qui parfois est funeste, car un uniforme de seconde main peut devenir une livrée ; malgré ce défaut qui nous choque et que nous relevons, car nous ne voyons pas qu'il profite beaucoup à l'auteur, Reboul conserve dans toutes ses productions une individualité indélébile, qui répand sur elles un intérêt vif, même lorsque leur forme semble vieille, leur facture pénible ou indécise, leur coloris terne ou délayé. Les sujets choisis par lui tournent dans deux ou trois cercles d'idées, hors desquels ils ne s'élancent jamais; ce sont des poésies religieuses, sorte de méditations chrétiennes ou plutôt catholiques, telles que *le*

Christ à Gethsémani, l'ode *aux Poëtes chrétiens*, celle qui est adressée *à M. de Lamennais ;* ou des morceaux d'un genre mixte, participant de la manière de Millevoye et de celle de Béranger, et, parmi elles, je citerai : *l'Hirondelle du troubadour*, *l'Arabe et son coursier*, *la Barque du Pêcheur* ou bien des essais de poésie descriptive, comme *le Moulin de Genèse*, *Nîmes*; enfin, des épanchements d'une nature plus intime, des fragments de cette poésie qui, sortant plus directement de l'âme, ne demande ses inspirations ni aux dogmes d'une croyance, ni à l'intérêt d'un drame imaginaire, ni aux images matérielles de la nature, mais les puise dans les ondes si souvent amères et brûlantes qu'a traversées la vie réelle. Reboul appartient à cette école de poëtes individuels qui, par une sorte de douloureux égoïsme, sont les propres patients de leur talent, labourent en tous sens leur âme, arrosent la moisson de leurs larmes les plus âcres, et donnent ainsi à leurs œuvres un intérêt de personnalité que des imaginations bien autrement puissantes ne sauraient créer pour les leurs; car le plus riche carmin que puisse trouver sur sa palette le génie est moins rouge que le sang qu'emprunte à son cœur un écrivain même vulgaire.

Ici je dois émettre un regret : le sentiment profond qui couve dans les poésies de Reboul laisse parfois l'expression grise et terne, comme fait de la cendre qui couvre la flamme assoupie au foyer. D'où vient cette décoloration extérieure avec cette chaleur qu'on devine en dedans?

Peut-être le poëte a-t-il failli pour avoir voulu trop bien faire, peut-être s'est-il trop préoccupé de la convenance de vêtir sa muse en noble dame et de lui faire parler la langue des salons. Je suis sûr que Reboul met un habit pour composer, et sans doute la veste l'inspirerait mieux; sans doute, si l'ouvrier se cachait moins, l'écrivain trouverait une expression plus vive, plus naïve, plus peuple, en un mot. Croyez-moi, boulanger, ne gâtez point, par amour de l'aristocratie, cette belle position que le ciel vous a faite : quand la poésie descend vers vous, restez près de votre four. Votre muse est endimanchée, rendez-lui ses habits de la semaine. Nous avons assez de marquises dans nos salons, c'est la jeune fille du peuple que nous voulons saluer.

Au milieu de cette ville de Nîmes où les dieux des temples païens ont vu si souvent leurs mutilations consolées par le sang catholique ou protestant; à l'angle d'une de ces rues étroites et tortueuses que des voiles tendues d'une maison à l'autre abritent à peine contre l'ardeur du soleil; sur le seuil de sa modeste boulangerie, Reboul, avec sa haute stature, son teint et ses cheveux arabes, ses yeux puissants et doux à la fois, artisan, comme il le dit lui-même, de cinq heures du matin à quatre heures du soir, poëte de quatre heures à minuit; chauffant de ses mains le four qui nourrait sa famille, et se reposant de ce travail pénible dans le plus noble labeur auquel se soit élevé l'intelligence humaine; Reboul, pieux et éner-

gique, grave et jaloux, mettant ses premiers vers sous l'invocation de la Vierge, et presque ses derniers sous celle d'un noble prince exilé; regardant passer, d'un œil triste, mais assuré, l'homicide Farandole; puis retiré dans un humble réduit, derrière la chambre à blé, demandant des consolations pour son cœur, des inspirations pour son esprit à la Bible et à Corneille, les seuls livres de sa bibliothèque; Reboul enfin se présentant aujourd'hui dans l'arène, comme poursuivant de poésie, avec MM. de Lamartine et Alexandre Dumas pour parrains, est un type trop remarquable au milieu de toute la cohue de versificateurs d'albums et de keepseakes pour que nous ayons pu passer sous silence son début.

Quelques vers choisis au hasard suffiront pour donner une idée de ses poésies et inspireront peut-être à nos lecteurs le désir de les lire.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh, viens avec moi!
Viens, nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse:
L'âme y souffre de ses plaisirs;

Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

. . . .

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur,
Et, par l'amertume des larmes,
Se terniraient ces yeux d'azur?

. . . .

Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

. . . .

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort.

C'est un homme du peuple qui a rêvé ces vers entre la pelle et le fourgon. Pour moi, ce que j'admire le plus, ce n'est pas que ce boulanger soit devenu poëte, mais c'est que ce poëte soit resté boulanger. Raphaël et lord Byron ont immortalisé chacun sa maîtresse sous le nom modeste de *la fornarina*. L'avenir manquera-t-il à Reboul *il fornaro?*

LORD BYRON[1].

Entre l'auteur de ce livre et l'écrivain illustre qui lui en a fourni le titre et l'épigraphe, on essaierait vainement de dénombrer toutes les intelligences qui se sont inspirées de ce nom magique : Lord Byron! Depuis Dante et Shakspeare, aucun poëte n'a remué à ce point les âmes artistes, n'a créé des admirations plus exaltées ou des inimitiés plus éclatantes, n'a entraîné dans son orbite une pareille phalange d'esprits enthousiastes ou hostiles. C'est qu'aux dons positifs ou incontestables du génie, Byron, plus que tout autre, a réuni les conditions fortuites qui le rendent populaire : la splendeur de la naissance, la beauté physique, les chances extrêmes de la fortune, les mille aventures d'une existence orageuse, en un mot, tout ce qui frappe l'imagination et donne à un personnage vrai le prestige d'un être romanesque. Le talent le plus éminent, l'esprit le plus rare ne suffisent pas pour colorer l'individualité d'un écrivain de cet éclat poétique qui éblouit d'abord ses lecteurs et conquiert leurs sympathies. A part

[1] A propos d'un ouvrage de M. Magnien.

les auteurs de vaudeville, possesseurs d'un droit inné d'extravagance littéraire, qui a jamais songé à mettre en scène Racine ou Molière? qui choisirait Rousseau pour héros de roman? qui se représente Voltaire autrement qu'en robe de chambre, ou Buffon sans manchettes et sans canne à pomme d'or? Une physionomie bourgeoise et prosaïque est la première idée qu'éveille en nous le souvenir de ces illustres défunts. Le seul nom de Byron, au contraire, emporte avec lui une idéalisation spontanée; il n'est pas d'imagination si engourdie qui refuse à son front l'auréole chevaleresque du Tasse ou du Camoëns. On a dit de Lauzun qu'il était le héros de la Fable, tandis que Condé était celui de l'histoire; lord Byron est à la fois le Condé et le Lauzun de la poésie. Génie à part, l'excentricité de son caractère suffirait à immortaliser sa mémoire; ôtez-lui sa place dans l'histoire, il lui en restera une dans le roman, parmi les types les plus saillants et les plus complets qui soient jamais éclos de l'imagination humaine.

Rien n'est donc moins surprenant que la passion qui a saisi tant d'artistes à la vue de cette belle et pittoresque figure, mais aussi rien de plus facile à comprendre que la vanité de leurs tentatives et l'insuccès constant de leurs efforts. Il en est de l'individualité de lord Byron comme de certaines têtes de femmes, d'autant plus difficiles à peindre que leur beauté est d'une nature plus riche dans son ensemble, plus variée dans ses détails, plus mobile dans son expression, et qui, au lieu d'un seul portrait, en exige-

raient dix. Une analyse large, incisive et taillant à facettes, comme fait le ciseau d'un lapidaire, pourrait seule donner une idée d'un caractère aussi ondoyant que multiple. Personne, que je sache, n'a tenté cette voie, peut-être par crainte d'affronter l'écrasante rivalité de Byron lui-même, qui, dans ses œuvres, n'a fait autre chose que cette analyse, incessamment fouillée par les plus intimes replis de son âme. Que sont, en effet, Lara, Manfred, Harold, don Juan et tant d'autres enfants de son imagination, sinon autant de facettes de son propre caractère ?

Choisir lord Byron pour le héros d'un roman d'analyse, serait une entreprise périlleuse sans doute, mais rationnelle et d'une exécution possible. Quel plus riche sujet d'anatomie morale et intellectuelle pourrait désirer un artiste qui serait à la fois philosophe et poëte? Mais appliquer à ce caractère exceptionnel le moule théâtral le plus vulgaire, comme l'a fait M. Ancelot dans sa pièce de *Lord Byron à Venise*, ou adopter, sous le prétexte de lui donner plus de relief, je ne sais quelle forme bâtarde, mi-partie de récit et de dialogue, ainsi que vient de l'essayer l'auteur de *Mortel, ange ou démon !* c'est renoncer à toutes les chances heureuses et se créer gratuitement les difficultés les plus insolubles et les plus insurmontables. La forme dramatique, avec sa vérité de convention, son optique particulière, ses petites nécessités d'intrigue à produire, de curiosité à soutenir, d'intérêt à développer par une progression incessante, rend impossible toute étude

psychologique approfondie, toute large intuition de caractère, et réduit chaque figure à la condition de silhouette, contrainte en cela par la nécessité de l'unité d'action, la seule des lois aristotéliques qui soit restée inviolable. A la scène, tous les visages se profilent en affectant un dessin maigre et une couleur uniforme comme les figurines des vases étrusques ou des monuments égyptiens. Les types complexes dont on rencontre au théâtre de si admirables exemples, Hamlet, don Juan, ont réussi, qu'on ne s'y trompe pas, par la lecture beaucoup plus qu'à la représentation. On étudie Faust : qui s'est jamais soucié de le voir jouer? Quelle pauvre figure ne ferait pas Gil-Blas, cette humanité incarnée en une seule personne, s'il nous était offert fardé, étriqué, déchiqueté selon les exigences du théâtre? La préparation artificielle que doivent subir les personnages destinés à la scène pour remplir les conditions imposées par l'intelligence du parterre, rappelle la dessiccation préalable à laquelle se soumettent, à l'époque des courses du Champ-de-Mars ou de Chantilly, Robinson et Pavis, ces glorieux rivaux de l'Hippodrome; car le public est le plus routinier, le plus rétif et le plus têtu des coursiers ; au delà de sa charge accoutumée il ne porte rien, pas même le génie.

Lord Byron, une des natures les plus complexes qui aient jamais existé, est donc le pire personnage qu'il soit possible de placer dans un cadre dramatique. Sa vie est trop pleine et trop connue; une notoriété s'est attachée à

ses moindres actions si claire et si éclatante, qu'elle plonge dans une irrésolution sans issue quiconque voudrait prendre pour thème exclusif quelque épisode détaché de cette turbulente existence. Quel jour choisir qui n'ait pas sa veille et son lendemain également rayonnants? Comment éveiller la curiosité ou l'intérêt sur un sujet dont chaque incident appartient à l'histoire, depuis les bancs du collége d'Harrow et les orgies de Newstead-Abbey, jusqu'au lit de mort de Missolonghi? Quelle pitié ne serait-ce pas, d'ailleurs, de rétrécir dans le moule vulgaire d'un héros de théâtre les contours puissants de cette tête de génie, d'amoindrir, selon les conditions scéniques, ses plans si largement accusés, de niveler, sous le bon plaisir d'un goût bourgeois, ses saillies trop hardies ou trop lumineuses? Et quel langage donner à ce poëte, qui ne fasse pas avec sa propre parole une discordance dérisoire? Deux formes se présentent infailliblement, aussi vaines et aussi impuissantes l'une que l'autre : le pastiche, cette laborieuse puérilité des esprits futiles, le centon, cette insupportable érudition des ignorants. Puis, quels personnages accoler à ce despotique maître de la scène qui ne soient pas sur-le-champ, et par le fait seul de son ascendant, refoulés aux angles du théâtre et aux rangs des comparses! Un dialogue où Byron est interlocuteur n'est plus un dialogue, c'est une de ces cavatines *con pertichino*, où les fioritures du premier ténor sont coupés à de rares intervalles par quelques phrases insignifiantes du coryphée chargé de

donner la réplique. Partout où le poëte se trouve en scène, on ne voit plus que lui; il efface tout, il absorbe tout; il est à lui seul le drame tout entier. Or, jamais on ne fera un drame véritable avec un seul personnage.

J'ai à peine prononcé le nom du livre au sujet duquel se produisent ces réflexions banales, et ma critique à son égard se trouve dès à présent complète. M. Magnien, en appliquant la forme dramatique à sa biographie de lord Byron, n'a évité aucun des écueils dont j'ai parlé et qui, pour être évidents à mes yeux, n'avaient pas besoin de se voir signalés par un nouveau naufrage. Dans cette trilogie, pour parler comme l'auteur qui divise la vie du poëte en trois périodes caractérisées par le nom du pays qu'il habita pendant chacune d'elles : Angleterre, Italie, Grèce; les événements publiés déjà dans tous les mémoires antérieurs sont relatés sans documents nouveaux qui les rajeunissent, sans que le mérite de l'exécution leur donne une valeur littéraire, à défaut d'importance historique, et réveille le goût du lecteur là où s'endort sa curiosité. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère à l'égard d'un ouvrage qui, s'il manque de coloris, de relief et de poésie, révèle du moins un travail consciencieux, un esprit judicieux et presque correct, et un style qui, malgré des prétentions hybrides et polyglottes, ne manque pourtant ni de fermeté ni de variété. Si M. Magnien n'a obtenu qu'un résultat froid et médiocre pour prix d'efforts sans doute longs et pénibles, il faut accuser la tâche

inexécutable qu'il a choisie, plus que son insuffisance à la remplir. Qu'il persévère donc. Qu'il s'inspire aux rayons du noble poëte au lieu d'user une énergie inutile à l'édification d'un piédestal dont celui-ci n'a pas besoin. Qu'il n'engage plus sous les assises d'un monument imaginaire son esprit au risque de l'y briser, ainsi qu'un levier trop faible, mais qu'il le couche sur cette glorieuse poussière de notre roi à tous, comme faisaient les soldats, compagnons du maréchal de Saxe, en aiguisant leurs sabres sur son mausolée. Le culte du génie est déjà une inspiration qui ne doit pas rester stérile. On peut se relever poëte après avoir prié au tombeau de Byron.

H. DE LATOUCHE[1].

I

La critique a droit de vie et de mort sur cet ouvrage; ce droit, l'auteur l'a donné lui-même : critique, il fut impitoyable, impitoyable comme le triangle d'acier pour les grands de la littérature actuelle, auxquels pourtant il n'a rien retranché; impitoyable comme la meule pour les petits de qui la faiblesse et l'innocuité méritaient peut-être quelque indulgence. Le *Mercure de France* dut à l'attrayante ironie de ses articles une célébrité de quelques jours. Naguère le *Figaro* justifia son titre sous la direction du poëte, et le rasoir du barbier distribua des estafilades littéraires et politiques dont quelques-unes saignent encore. Si désormais, sur le retour, M. de Latouche trouve écloses les inimitiés qu'il a si fatalement semées dans sa carrière, qui devra-t-il accuser? L'agneau (qu'il veuille bien nous pardonner cette comparaison dont nous reconnaissons l'irrévérence); en laissant sa laine au buisson qu'il a brouté, l'agneau doit-il se plaindre de rencontrer l'épine après la feuille? Si la critique n'imite pas, à l'égard

[1] A propos de *France et Marie*.

de l'auteur de *France et Marie*, l'implacable sévérité dont il a donné l'exemple, ce n'est certes pas le prétexte qui manque, mais il y aurait quelque chose de brutal dans la loi du talion; l'urbanité sied à la justice littéraire; puis enfin la clémence qui accueille les circonstances atténuantes pour adoucir la pénalité, accroît l'autorité morale du jugement.

Après avoir percé les meilleurs boucliers de sa raillerie froide, aiguë et tranchante autant qu'une épée, M. de Latouche est venu à son tour se poser au milieu de l'arène, la main nue, et, il faut le dire, la poitrine assez mal couverte. En voyant l'armure défensive qu'il a revêtue, si légère et si fragile lorsqu'on la compare à la hache d'armes que supportait jadis son ceinturon redouté, on se rappelle l'une des nouvelles de Florian où je ne sais quel chevalier fort expert au maniement de sa bonne épée, ayant, par imprudence amoureuse, semé sur le chemin les clous de sa cuirasse, la voyait sautant en pièces à chaque coup de son adversaire. La panoplie littéraire de M. de Latouche n'est ni mieux vissée, ni plus impénétrable que ne l'était le plastron de ce chevalier; son surcot a des mailles si mignonnes, si tenues, si cassantes, que la main finit par craindre de le froisser dans une étreinte trop rude, et arrive insensiblement à ce respect qu'inspire la robe de soie d'une femme. Quand le défaut de la cuirasse est partout, une dague courtoise ne le cherche plus; eût-il légitimé les plus sanglantes représailles, un

champion est alors sûr d'être reçu à merci et miséricorde.

M. de Latouche ayant commencé sa carrière littéraire en 1816, par sa collaboration au *Constitutionnel*, appartient à la portion la plus vieille de la jeune littérature ; il est de l'âge de M. Charles Nodier, et certes jamais talent ne fut plus en point de maturité ; ses ouvrages ont pris assez de développement pour que leur examen puisse motiver un jugement réfléchi. L'analyse du passé suffit donc à la prévision de l'avenir et à l'intelligence complète de l'ensemble.

Le précepte qui prescrit de réclamer de chacun selon qu'il lui a été donné est surtout applicable en littérature. Il serait aussi injuste d'exiger d'un écrivain les qualités étrangères à la nature spéciale de son esprit, que de demander à la cerise la saveur de l'ananas, au jasmin le parfum de la rose. Un mot donc sur l'individualité du talent dont nous nous occupons, afin de savoir quel tribut peut lui imposer la critique. Un écrivain se compose de deux parties bien distinctes : la conception, l'exécution. Comme conception, toute œuvre chez M. de Latouche est imparfaite. Le germe premier de sa pensée, douée parfois d'un faux air d'originalité, tient rarement ses promesses et n'arrive jamais à ce développement charnu par lequel d'autres savent nourrir et carrer un lieu commun. D'où vient ce vice organique? est-ce épuisement paternel ou impuissance première? M. de Latouche couve-t-il trop

son idée ? et, à force d'en voir les mille faces, ne sait-il plus quels sont les côtés présentables ? ou bien n'est-il pas doué de cette seconde vue littéraire qui permet d'envisager un sujet dans son ensemble et dans ses détails, afin de l'ébrancher pour en faire ressortir l'unité ? Quelle que soit la cause de cet énervement stérile dans la conception primitive, ce défaut s'accroît et devient plus sensible dans la conception secondaire, cette entente des moyens que nous nommerions volontiers la mise en scène.

L'ordonnance qui distribue savamment une œuvre comme se bâtit un temple, qui met toutes choses à leur place, les plus précieuses au cœur de l'édifice, et fait passer par le péristyle pour conduire au sanctuaire au lieu d'introduire les fidèles par quelque vitrail brisé de l'abside, et les chasser par le portail ; l'art non moins habile qui masse et groupe les personnages, devine ceux qu'il faut mettre en relief, ceux qu'il convient d'éteindre sur un second plan, et qui harmonise les moindres détails pour donner plus d'expression à l'effet général ; le souffle passionné insinué dans le drame dès la première page, et continuant d'y courir sans perte d'haleine ni intonation fausse, en augmentant à chaque mesure de vibration et d'intensité, comme la voix de l'orgue sous la voûte d'une cathédrale ; la philosophie, qui comprend tout sans concession de principes, et arrive à l'impartialité par l'intelligence ; le talent d'observation qui lève tous les masques,

sonde toutes les plaies, effeuille toutes les fleurs, goûte à tous les fruits et énonce chaque découverte par une expression aussi vraie que son impression a été infaillible; en un mot, toutes ces qualités, sans lesquelles l'écrivain, quelles que soient d'ailleurs les ressources de son style, ne doit pas espérer une renommée durable, nous les avons cherchées dans les ouvrages de M. de Latouche, et cette recherche nous a rappelé le précepte évangélique que nous avons cité plus haut : mettons-le donc en pratique avant tout. Ne demandons plus ici le génie qui crée, ni le talent qui vivifie la création ; ce serait une trop injuste exigence. Mais en concédant comme légitime l'absence de toute pensée originale, de toute vue d'ensemble, de toute progression logique, de toute harmonie, secret de force et de résistance, reste dans le domaine de la critique cette partie littéraire que nous avons nommée l'exécution, à laquelle suffisent l'esprit et le style, et sous ce double rapport on a le droit de tout espérer d'un auteur, homme d'esprit toujours, homme de style quand il veut bien l'être ; il est permis de lui demander compte de ces qualités qu'il possède incontestablement, de vouloir beaucoup enfin, car il lui a été donné beaucoup.

M. de Latouche est un homme spirituel parmi les plus spirituels ; dans cette chambre des pairs il siége au banc des ducs; il nous pardonnera sans doute de ne pas dire au banc des évêques. La pensée que nous exprimons ici est une de ces opinions incontestables, qui arrivent du

consentement de tous à l'état d'axiome ; rude fardeau, je vous jure, qu'une telle réputation ! Le public exige toujours en raison de ce qu'il accorde ; il ne souffre pas de mécomptes dans son admiration, et prétend faire l'usure avec sa louange ; il ne veut ni revers à la médaille, ni lie au fond du vase. Quand Homère sommeille, Horace s'indigne. L'auteur de *France* et *Marie* se trouve donc condamné, de par son esprit même, à en avoir toujours, et partout, et beaucoup. Que l'invention de ses œuvres soit pauvre, et leur ordonnance puérile, personne ne songera à le lui reprocher ; mais puisqu'il a de l'esprit, qu'il le dépense au nom du ciel ! Le lecteur ne lui passera ni les défauts que ce don de nature peut éviter, ni l'absence des qualités qu'il implique. Avec un nom si riche de promesses pour étiquette, la pensée commune ou prétentieuse, la vulgarité d'expression, la phrase anti-grammaticale, les préjugés d'épicier, le style de coiffeur, seraient trouvés particulièrement exécrables ; que si par une de ces tristes compensations qui affligent toutes les choses humaines, l'esprit de M. de Latouche, que nous avons comparé à une lame d'acier dont il possède en effet l'éclat, l'acutesse et la trempe, se trouvait en revanche cassant comme ce métal ; s'il s'affaiblissait en s'allongeant, et se brisait alors au premier choc et sous le moindre fardeau ; si, en un mot, il valait mieux en aiguille qu'en épée, le public qui partage assez volontiers le goût de madame de Sévigné pour les grands coup d'estramaçon, chausserait

peut-être d'assez mauvaise grâce la pantoufle littéraire brodée par cette aiguille, quelque fût d'ailleurs le mérite de son bariolage et la coquetterie de ses agréments. Il penserait que pour un ouvrier si renommé, l'œuvre est mesquine et petite; il y verrait sans doute une dérogation, car esprit oblige aussi bien que noblesse ; et M. de Latouche a tant d'esprit !

Avant d'examiner la valeur positive de *France et Marie*, que l'actualité nous fait un devoir d'analyser plus spécialement, un coup-d'œil rapide sur les autres ouvrages de son auteur préparera la voie et rendra notre critique moins incomplète. Ces ouvrages sont au nombre de cinq : *la Correspondance de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi*, *Fragoletta*, *la Reine d'Espagne*, *la Vallée aux loups* et *Grangeneuve*. Nous sommes trop généreux pour rouvrir la plaie d'*Olivier Brusson*, et nous espérons que l'ombre d'Hoffmann nous pardonnera notre réserve.

Clément XIV et Carlo Bertinazzi ! Voilà d'abord un titre heureux dans son irrévérence, et qui, s'il inquiète la sévérité du goût, éveille au moins toute la curiosité de l'imagination. Le Pape en face d'Arlequin ! quels personnages ! quel dialogue ! quelle bonne fortune pour un poëte ! Soit qu'il inspire sa verve des bouffonneries transtévérines, sorte de *confetti* poudreux et inoffensifs dont Pasquin a le droit de tacheter les portes du Vatican ; soit (parti plus généreux et surtout plus neuf) qu'il veuille protéger les foudres du saint Père contre la batte de l'his-

trion, et barrer l'outrage au pied populaire toujours prêt à mettre la boue de son soulier dans toutes les cendres éteintes. Choisir un pareil sujet, c'est se sentir de taille à mesurer la coupole de saint Pierre, de gravité digne de servir d'interprète à la haute parole de la papauté, d'esprit enfin tellement divers et coloré qu'il sache refléter jusqu'en ses moindres nuances le bariolage allégorique du juste-au-corps d'Arlequin. Le génie de Pascal, l'ironie de Voltaire, la fougue de Byron fondus ensemble et modérés par le sens calme de Francklin, suffiraient à peine pour cette tâche. Lorsqu'on se pose devant le public, la tiare dans la main droite, le masque noir dans la gauche, il faut subir la conséquence de cette expérience hasardeuse en escamotant l'un ou l'autre. M. de Latouche a pris un troisième parti, plus original à coup sûr, celui d'escamoter le lecteur, le lecteur candide, affriandé par un titre pantagruélique, et qui au lieu de s'attabler au banquet de Rabelais, se trouve mis au vert dans un frais bocage où Gessner eût mené paître ses moutons sans crainte du loup. En effet, rien de plus idyllique que ce pape, si ce n'est cet Arlequin. C'est entre eux un échange de petites pensées si honnêtes, un style de demoiselle si gentil, une malice si inoffensive dans les épigrammes, qu'on dirait la correspondance de deux amies de pension rivalisant un prix de sagesse. Les jésuites, les comédiens, le Mahomet de Voltaire, le conclave, toutes les matières, en un mot, que comportait ce sujet, sont traitées d'une

main si douce et si bien gantée, qu'après avoir été presque effrayé du titre, on est édifié de l'exécution. Florian aussi a mis en scène un autre pontife et un autre arlequin, mais son *Numa Pompilius* est moins pastoralement romanesque que ne l'est Clément XIV, et la batte de son arlequin couperait en deux cette molle nature d'ironie, ce macaroni en pantalon rouge et jaune que M. de Latouche a nommée Carlo Bertinazzi. Cette fiction ingénieuse et d'un style assez rapide d'ailleurs, a pour défaut capital ce qui serait une qualité dans beaucoup d'autres livres ; c'est un ouvrage exclusivement spirituel ; la finesse constante et volontaire à laquelle prétendent les deux acteurs de ce roman, les oblige à de perpétuels anachronismes : dans la crainte de paraître passés de mode, le pape et le comédien jugent le dix-huitième siècle avec les idées du dix-neuvième. Pour éviter cet écueil indiqué par l'abbé Galiani, il fallait renoncer à l'esprit et se résigner au génie. Aussi cette œuvre où la critique ne trouve aucun de ces plans profondément médités qu'exigent les ouvrages modernes, ne doit-elle être regardée que comme la tentative malencontreuse d'un aiglon qui, s'élançant du nid avant que ses ailes ne soient poussées, vole par instinct au soleil, et vient se noyer dans quelque jatte de lait.

Fragoletta est donc, selon nous, le véritable début de M. de Latouche. La hardiesse du sujet l'emporte encore sur celle de l'idée première de Carlo Bertinazzi. C'est

comme tout le monde le sait, et ainsi que l'a dit lui-même l'auteur, la statue de Polyclète ressuscitée, une créature ayant les deux sexes, un être double. Ce sujet ne comportait dans l'art littéraire qu'une immense débauche d'imagination, une orgie pendant laquelle la nymphe surnaturelle se serait dévoilée au lecteur grisé malgré lui ; ou quelque belle et angélique statue de marbre blanc, dont la feuille de vigne divinisée comme la chevelure de Bérénice, pût contraindre à la prosternation l'esprit le plus matérialiste. M. Théophile Gautier a fait la débauche dans *mademoiselle de Maupin*, livre qui n'a pas été suffisamment compris, et qui fut injustement attaqué. M. de Balzac a ciselé dans *Séraphita* la statue aux blanches ailes, et si nous devons nous interdire ici toute appréciation de cette œuvre, il nous est permis du moins d'admettre comme une haute, noble et sainte pensée, le sens que le poëte apocalyptique a donné au mythe ancien. Pourquoi ne voir en effet dans l'allégorie d'Hermès et d'Aphrodite que la poétisation d'une monstruosité physique ? Il existe peut-être une religion entière dans cette fable. Deux sur la terre, un dans le ciel ! Toutes les choses en montant tendent à cette simplification. La pyramide a plusieurs angles à la base, un seul au sommet. L'assise aux saillies multiples, c'est la création ; le sommet unique, c'est Dieu. En fait de symbole exact autant que poétique, l'univers doit revenir au triangle de Jéhova. Entre *Séraphita* et *mademoiselle de Maupin*, entre l'œuvre religieuse qui ouvre

des cieux nouveaux à la pensée, et l'esquisse destinée aux artistes qui la lisent avec amour, tandis que les bourgeois la honnissent, *Fragoletta* semble aussi fausse que décolorée. L'œil devine qu'en naissant la vie lui a échappé. L'auteur manquant de foi pour spiritualiser sa création, et d'audace pour lui insuffler un sang chaud qui animât les étranges ressorts de sa nature, n'a produit qu'un monstre plus froid dans sa chair que la statue passionnée de Polyclète ne l'est dans son marbre. A défaut d'ailes pour la voiler, il l'a enveloppée de tant de feuilles de vignes, il l'a enterrée sous tant de broussailles, que si l'antiquaire la retrouve un jour il restera toujours indécis sur ce marbre inintelligible. Le monstre le plus clairement compris, et sur lequel toutes les opinions sont d'accord, est à coup sûr le livre dans lequel deux sujets différents, la révolution de Naples et Fragoletta marchent accouplés comme les frères siamois, jumeaux moins bien unis, et qui se battent constamment, poussés en sens inverse, par une volonté divergente et capricieuse.

Néanmoins, à moins d'être partiale, la critique ne saurait méconnaître en M. de Latouche un phénomène qui procède moins de son talent que de son caractère et de ses mœurs. Quelque défectueux que soient ses ouvrages, soit par le plan, soit par l'exécution, il y règne une distinction qui les relève et les met en dehors des livres dont ni les salons ni la critique ne s'occupent : plus d'un lecteur est séduit par eux ; et pour être sévère, le juge

doit les laisser reposer avant de s'interroger, car le livre de M. de Latouche se recommande (qu'on nous pardonne d'emprunter ce mot) par un galbe assez élégant pour tromper l'œil, et ses figures ne manquent pas de la grâce des dessins étrusques. Après de mauvaises pages décousues, une belle scène surgit, demande grâce et désarme; à défaut d'une scène, ce sera quelque phrase suave de poésie innattendue qui émeut, ou quelque mot fin qui fait sourire. Rivarol aurait dit de M. de Latouche qu'il s'amuse à construire des ruines pleines de fleurs.

Après avoir eu ces deux idées audacieuses tuées sous lui, M. de Latouche, loin de se décourager, en a enfourché une troisième, encore plus hardie et dont l'allure dévergondée eût désarçonné Astolphe, habitué au vol de son hippogriffe. Cette fois la chute ne s'est pas fait attendre, et les échos du Théâtre Français n'ont pas encore oublié les sifflets qui accueillirent cette singulière charade, intitulée *La Reine d'Espagne,* dont tout le monde devinait le mot sans oser le dire, et pour laquelle le silence nous semble la plus convenable des critiques. Dans la préface de la pièce imprimée, préface écrite de ce style vif et mordant que possède l'auteur dans les ouvrages de petite dimension, le public siffleur s'est vu rudement sifflé à son tour. Les *chastetés d'estaminet,* les *éruditions de magasins à prix fixe, l'épouse du commissaire de police fuyant officiellement, enveloppée dans sa pelisse écossaise,* ont donné lieu à un feu de file de plaisanteries dignes de

Beaumarchais. Tout en rendant justice à l'esprit des mots, nous ferons observer à notre tour à l'auteur fusillant ses juges, que les chastetés d'estaminet ne se voilent guère que lorsque toutes les autres ont donné l'exemple ; que même une érudition de magasin à prix fixe peut trouver de digestion un peu dure l'anachronisme qui fait d'un roi de vingt ans un imbécile de soixante, le tout dans une intention dont la moralité ne compense pas l'histoire aussi cavalièrement défigurée ; enfin, qu'une femme, fût-elle l'épouse d'un commissaire, eût-elle un manteau écossais, ce qui est d'un goût détestable, nous en convenons, ne perd pas pour cela le droit de rougir. Lorsqu'un public qui a applaudi *Angèle* et *Dix ans de la vie d'une femme*, siffle par pudeur, ce que l'auteur a de mieux à faire est de siffler aussi, en immolant son œuvre avec grâce.

Après la *Reine d'Espagne*, la *Vallée aux loups* ; après le drame, la poésie : l'universalité n'est-elle pas la tentation du talent ? Voltaire a fait des comédies, et Dieu ou plutôt le diable sait quelles comédies ! Nous venons de mesurer les tronçons de la lance que l'auteur de la *Reine d'Espagne* a rompue jusqu'à la poignée contre Beaumarchais, un mot maintenant sur son excursion dans ce royaume des vers dont les éphémères habitants justifient si souvent la dénomination équivoque. A l'occasion de la *Vallée aux loups*, l'auteur usant d'une image que nous n'aurions pas employée sans cette autorité, a comparé son œuvre à *quelque carton renversé par un déménagement*.

La modestie eût été encore plus complète, la métaphore plus exacte, si au lieu de carton M. de Latouche eût pris pour terme de comparaison quelqu'une de ces malles que la douane visite impitoyablement aux frontières, et dont l'autopsie exhibe à côté des effets personnels du voyageur une foule de jolis riens, curieusement rapportés des pays lointains, mais tous plus ou moins prohibés par l'ordonnance. Douanier littéraire que nous avons la douleur d'être en ce moment, notre rigoureux devoir est de diviser avant tout en deux parts les richesses de la valise livrée à notre investigation, de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; c'est à dire : à Tick *Phantasus*, à Goëthe le *Roi des Aulnes*, *Une nuit de* 1793 à Washington-Irving, le *Navire inconnu* à Coleridge, etc., etc. Il est dans le talent volontairement soumis au patronage d'une inspiration étrangère quelque chose d'humble et de candide que la critique ne saurait trop louer par l'outrecuidance littéraire qui se prélasse aujourd'hui. Un esprit aussi vif qu'ingénieux acceptant le rôle toujours un peu méconnu de traducteur, et ajoutant à la modestie la discrétion, mérite d'être offert pour modèle à ces orgueilleuses individualités qui préfèrent la ronce de leur jardinet à la rose du parc voisin.

Dans le bagage littéraire qui appartient en propre à l'auteur de la *Vallée aux loups*, nous mettrons aussi de côté plusieurs opuscules non rimés, d'un intérêt minime après *Clément XIV* et *Fragoletta*, pour ne nous occuper

que de la poésie qui doit présenter l'écrivain sous une face nouvelle. La versification peut se passer plus facilement que la littérature ordinaire de cette invention originale, de ces combinaisons savantes qui ne sont pas précisément, comme nous l'avons vu, les côtés forts de l'auteur. La forme en est si heureuse qu'elle féconde de fleurs, sinon de fruits, le fond le plus stérile. Une dèmipage de prose a rarement un prix ou un sens lorsqu'elle est isolée. Un sonnet, au contraire, sans valoir tout à fait un long poëme, est une œuvre complète dans sa miniature. Le brisement du rythme est d'ailleurs très-favorable à une pensée de courte haleine qui trouve à chaque rime, à chaque hémistiche, et, depuis la réforme, à chaque syllabe, si elle veut, une halte pour respirer. Sa précision oppose une barrière non moins salutaire aux divagations d'une imagination un peu diffuse; sous ces deux rapports, la poésie semble devoir être particulièrement sympathique à la nature particulière du talent de M. de Latouche. Quel intérêt d'ailleurs ne s'attachait pas à sa tentative! L'éditeur d'André Chénier poëte à son tour! le plus caustique des Figaro aiguisant son rasoir au rocher du Parnasse! L'imagination se monte à cette idée; elle évoque en faveur de l'élève le souvenir protecteur du jeune maître qui fut le saint Jean-Baptiste du romantisme; elle se rappelle d'ailleurs les qualités incontestables du premier, sa phrase si colorée, son expression si drue et si vive, son ironie si incisive; elle espère tout d'un

pareil esprit enchâssé en vers. Dans son enthousiasme anticipé, elle fond ensemble André Chénier, Alfred de Musset et Barbier; elle relève la grâce du génie et la coquetterie de l'esprit, par l'expression la plus hardie et la plus âcre, et se compose une quintessence de poésie digne des dieux : espérances envolées aujourd'hui!

Le lecteur de vers est un homme au moins aussi élevé que l'est le poëte; après le privilége de faire résonner les cordes de la lyre, vient le don d'écouter, de recevoir les chants au fond de son âme, et de leur faire, comme aux belles productions de la Flore des eaux, un lit frais et pur à l'abri des orages. Le croyant vole bien près de Dieu! mais aussi ce lecteur a ses exigences : il veut, chez un poëte, une allure décidée, il lui demande des beautés du premier ordre : il est un gourmet. La poésie, en France, est à la pensée ce que la sculpture est dans l'art; or, il est arrivé à M. de Latouche de donner à sa poésie un caractère qui manque à la fois de neuf et d'unité.

Rendons-lui justice? lui peut-être le premier a deviné les rimes de *fraude* et d'*émeraude*, d'*aïeul* et de *glayeul*, d'*épaules* et de *saules*, dans lesquelles plus tard de hardis novateurs surent enchâsser leurs énumérations sans fin; mais M. de Latouche a gardé ses nymphes au fond de son sérail, moins en pacha jaloux qu'en homme timide que la population effarouchait. Novateur inédit, il se laissa devancer par des hommes impatients de gloire, qui

donnèrent des courbatures au rythme, firent découler les syllabes en cascatelles, suivant l'épigrammatique éloge de Nodier; les hardiesses qui auraient honoré M. de Latouche furent sans mérite alors qu'il livra ses vers coquettement travaillés à un public blasé par les saturnales de la langue. Comme force, M. A. Barbier avait outré l'iambe de Chénier; comme mollesse, M. de Lamartine avait assoupli ses vers toujours jumeaux, comme ceux de Voltaire; en fait d'images, M. Victor Hugo avait fait des tableaux de Martyn en vers. Que devenait la langue chaste, polie; que devenaient les patientes études d'un style qui, dit-on, sert plus à effacer qu'à créer? Si la critique osait parler au poëte malheureux, elle lui dirait que tant d'études auraient dû le conduire à l'éternelle, à l'impérissable, à la magnifique période de Racine, qui, retrouvée par lui, comme elle le fut par hasard dans le récit de *Dalti* à *Portia*, lui aurait conquis une gloire inattaquable. Nous voulons seulement réveiller la curiosité du lecteur pour ces poésies, qui ne manquent pas de grâce quand le poëte se fait élégiaque, chose étrange! Et nous ne voulons pas l'en rassasier par un examen trop minutieux. Allez donc, âmes avides d'émotions, vous désaltérer à l'Hypocrène de la Vallée aux loups, la critique ne troublera pas votre plaisir en jetant ses pierres dans la fontaine.

Le lecteur *classique* (pardon pour ce vieux mot, mais il ne s'agit pas ici de choses nouvelles), le classique,

donc, à qui le titre d'éditeur d'André Chenier inspirerait une prévention défavorable, peut se rassurer. Tout en relevant le jeune étendard de la réforme littéraire un moment oublié dans la poussière sanglante de l'échafaud, M. de Latouche est resté fidèle au pan du manteau suranné qui avait emmailloté les premiers nourrissons de sa muse. Porte-drapeau d'une main, caudataire de l'autre, il marche, à côté d'Esmenard, de Legouvé et d'Arnault, dans les rangs de cette vieille garde de la littérature impériale, qui, comme l'autre, a eu son Waterloo et non son Austerlitz. Dans *la Correspondance,* dans *Fragoletta,* dans *la Reine d'Espagne*, nous avons vu une imagination quelque peu téméraire, fléchissant dès les premiers pas sous la hardiesse de sa pensée; ici, nous retrouvons la même imagination, sans doute amendée et repentante, soumise aux moindres traditions de la forme, aux plus vieilles allures du rythme, aux règles les plus caduques d'une versification qui, dans ce moment même, s'en allait vermoulue sous les coups de l'école nouvelle. M. de Latouche, comme poëte, eût été très-heureux d'arriver le lendemain de ses inspirations, il n'en est pas des vers comme des livres, qui gagnent à être *pochés*, les siens ont vieilli en portefeuille ; ils eussent fait à l'auteur une réputation sur laquelle il vivrait encore en riche rentier, s'il les avait publiés à temps; il est certes l'homme à qui M. Casimir Delavigne a le plus d'obligations.

II

Nous avons montré M. de Latouche, dans ses premiers ouvrages, se mesurant successivement avec trois idées aussi bizarres qu'audacieuses. Nous l'avons vu, chaque fois, effrayé de son sujet presque aussitôt après l'avoir conçu, chancelant dans le début et lâchant prise à la fin, comme un ouvrier laisse tomber le fer que sa main trouve brûlant au sortir de la fournaise. Dans la préface de la *Reine d'Espagne*, l'auteur a lui-même avoué ce combat de l'artiste avec une œuvre périlleuse : il a dit cette trame patiente et infinie de réticences, de nuances, de finesses, d'expédients de toute sorte, voile insuffisant pour une bacchante trop hardie ; il a énuméré les plis rebelles de cette draperie toujours à demi soulevée, les pénibles efforts d'un style inutilement assoupli et tordu dans le but de réaliser cet axiome : la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Il a confessé, en un mot, les mille petites tortures d'une intelligence flottant entre sa hardiesse intime et sa pudeur extérieure, et condamnée par la nature même de sa tentative à de continuelles équivoques. Le lecteur ne reste pas sans sympathie pour cette confession peut-être involontaire.

Un esprit ingénieux luttant comme Jacob contre un ange qui, cette fois, n'était pas l'ange du Seigneur, et sortant du combat plus boiteux encore que le patriarche, est sûr d'exciter cet intérêt qui s'attache toujours aux entreprises sans succès, mais non sans courage. En le voyant pâli et découragé, chacun regrette tant de sueurs infécondes, tant d'intelligence vainement prodiguée, des efforts si grands pour un résultat si mince et si peu profitable.

L'impression presque mélancolique que le lecteur éprouve, a sans doute agi sur lui-même. Le triple désastre de ses débuts littéraires a séché en lui cette sève exubérante qui aspirait d'abord aux cimes les plus ardues et les plus impraticables. L'amendement d'imagination qu'on remarque dans la *Vallée aux loups*, se retrouve encore plus explicite dans *Grangeneuve* et dans *France et Marie*. A chacun de ces ouvrages, la préoccupation presque timorée de l'écrivain, sa défiance contre toute invention excentrique, sa soumission aux idées ordinaires, nous pourrions dire aux idées banales, deviennent plus sensibles et affadissent en des contours mous et arrondis la physionomie de son œuvre. Dans cette seconde période, plus de ces énigmes étranges dont le mot piquait si vivement la curiosité du lecteur, tout en effarouchant sa pruderie; plus de ces tours de force que l'auteur semblait s'imposer pour donner à son talent un mérite de plus, celui de la difficulté vaincue! Après *Fragoletta* et la *Reine d'Espagne* surtout, *Grangeneuve* et *France et Marie* surprennent par

la modestie inespérée de leur conception. Adeline, l'héroïne du premier n'est qu'une courtisane ; madame de Lavarennes, qui partage avec Marie l'intérêt de l'autre, offre un type encore plus pâle, celui d'une coquette de salon, comme il s'en rencontre partout. Quelle réforme, quelle retenue de l'imagination, quel embéguinement de l'esprit, après la scène du bain de la reine Caroline, et la consultation de Charles II !

La critique se trouve à l'aise en des sujets soumis au droit commun de la morale. et pour lesquels il n'est pas besoin d'invoquer une jurisprudence exceptionnelle dans l'intérêt de la pudeur publique ; elle s'y pose de pied ferme comme sur un terrain connu, les pratique en tous sens, et ne craint pas de voir s'ouvrir à chaque instant quelqu'une de ces fondrières que l'on sonde à deux fois du regard avant de s'y embourber sans vergogne à la suite de l'auteur. Délivrée de l'obsession incessante d'une idée *folle de son corps*, qu'il faut déshabiller décemment, elle peut réserver pour l'exécution et pour le faire une attention presqu'entièrement absorbée jusque-là par l'incongruité du sujet. Le caractère sobre et inoffensif qui distingue l'invention des derniers ouvrages de M. de Latouche, nous permet donc de nous occuper presque exclusivement de sa manière et de son style ; c'est dire que nous entrons le plus bénévolement possible dans le cœur d'un auteur chez qui, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, le mot est en général au dessus de la pensée.

Le talent d'un écrivain se colore et se nuance selon la diversité et le contraste de ses sentiments habituels. L'expression, d'après son étymologie même, n'est que l'impression mise en relief; mais toutes les intelligences ne possèdent pas cette puissance réflective qui rend une image aussi nettement et aussi vivement qu'elle l'a perçue. L'esprit de M. de Latouche, entre autres, ressemble à une glace sans tain ; les objets extérieurs pénètrent le verre sans trouver la couche de métal, et leur reflet mal arrêté n'offre le plus souvent qu'une forme vague et obscure. Poëte par l'impressibilité plus que par l'énonciation, on devine en lui une riche organisation également sensible aux beautés de la nature et à celles de l'art, une ferveur de croyances politiques, remarquable dans une intelligence si polie et au milieu de la tiédeur générale ; pour tout le reste, un septicisme dont l'ironie serait des plus précieuses dans un ouvrage exclusivement philosophique ; enfin quelque chose d'amer dans le sentiment, qui arrive parfois à une expansion pénétrante et rappelle alors les rêveries de Rousseau. Avec ces qualités condensées par la méditation, chacune selon son essence, et employées avec cette habileté dont les plus médiocres écrivains ne sont pas dépourvus, l'auteur eût pu produire successivement un ouvrage remarquable de poésie descriptive, une polémique chaude et vigoureuse, sinon impartiale; des opuscules philosophiques et littéraires, spirituels même après *Candide* et *le Huron* ; enfin en exploitant les désen-

chantements de sa pensée, quelque fruit savoureux dans son amertume, et comme savait les cueillir la main dédaigneuse de Byron. Pour ce résultat, il suffisait à M. de Latouche de ranger son esprit et de mettre en ordre ses cartons; il a préféré les renverser, ainsi qu'il le dit lui-même, et réduire ainsi ses œuvres à la condition d'un déménagement perpétuel. Peut-être eût-il été plus sage à lui de se rappeler l'axiome populaire : trois déménagements équivalent à un incendie.

Si M. de Latouche a comme Socrate un démon familier qui lui souffle des inspirations, ce génie minuscule se nomme à coup sûr *Tohu Bohu*; c'est lui sans doute de qui la griffe malicieuse se plaît à enchevêtrer dans un brouillement inextricable les perles, dentelles, diamants et dorures épars à sa merci dans les cartons du maître; c'est lui qui, après avoir joué quelque temps avec ce nœud gordien de bijoux comme fait un chat du peloton qu'il a volé, finit par en bourrer quelques kaléidoscopes que le hasard jette sous sa patte, y attache une étiquette quelconque, *Grangeneuve* je suppose, ou *France et Marie*, et fait tournoyer devant le nez du public ce jouet étourdissant. C'est un curieux spectacle que ce tourbillon où roulent pêle-mêle des événements historiques et des inventions romanesques collés ensemble comme les deux tranches d'un domino et aussi disparates qu'elles dans leur accouplement; des intrigues qui commencent sans finir, d'autres en revanche qui finissent sans avoir commencé,

la queue absente des unes compensant la tête coupée des autres ; des personnages réels en regard de personnages fantastiques et souvent plus fantastiques que ces derniers ; des prosopopées intermittentes contre la royauté et l'aristocratie (anomalie incompréhensible dans un jugement si despotique et dans une intelligence qui déploie parfois un raffinement si aristocratique ;) des élégies à la Gironde, des odes à la Pologne, des Catilinaires contre le juste-milieu, sans parler de petites épigrammes en passant contre les éditeurs et les compositeurs d'imprimerie ; des paysages enfin pour encadrer toutes ces richesses, paysages d'Italie ! paysages de Suisse ! paysages de la Marche ! paysages de la Bretagne ! paysages du Berry ! des descriptions à réhabiliter Delille, des *villégiature* à faire prendre la campagne en horreur ; toute la bourbe des chemins de traverse, toute l'herbe des prés, toutes les feuillées des bois, tous les ruisseaux murmurants, tous les torrents écumants, tous les troupeaux mugissants ; la nature entière, en un mot, venant à chaque instant plaquer quelque oasis inattendue au milieu du désert de l'intrigue.

Le principal caractère de la manière de M. de Latouche est cette juxta-position sans terme, ni mesure. Idées, images, faits, personnages, arrivent l'un après l'autre sur la scène sans qu'il soit possible de deviner le fil qui lie le chapelet. C'est une procession, jamais un groupe : en voyant passer toutes ces choses multicolores, entassées

sans enchaînement, tournant sur elles-mêmes sans progression, on se demande la raison de cette illogique marqueterie et de ce désordre arrangé ; ne le trouvant pas, on finit par croire qu'il est arrivé à l'ouvrage quelque accident semblable à celui qui mêla l'histoire du chat Murr avec celle de Kreisler. *Grangeneuve* et *France et Marie* offrent à chaque page cette disparate et cet entrechoquement inévitables dans tout sujet manquant d'unité. La monstruosité de *Fragoletta* bizarrement accouplée à la révolution de Naples, se retrouve dans tous les deux exagérée dans son développement et sans la compensation d'une idée attrayante par sa témérité même.

Un mot d'abord sur *Grangeneuve*. Ainsi que nous venons de le dire, ce livre est mi-partie : d'un côté la Gironde, de l'autre, la courtisane amoureuse. Ces deux drames marchent ensemble, non pas de front (il faudrait pour cela que l'ouvrage fut imprimé sur deux colonnes), mais en se franchissant alternativement d'après les règles d'un jeu d'écolier nommé le cheval fondu, si nous avons bonne mémoire. Ainsi, Adeline la *repentie* saute d'abord par dessus la Gironde, prend les devants et court avec mille petites mignardises et souvent en déployant une grâce véritable ; quand on commence à prendre goût à ces coquetteries, survient au trot le peloton des girondins ; à leur approche l'héroïne fait le plongeon pour éviter le heurt de tous ces noirs personnages, et la représentation nationale se carre et se drape aux yeux du lec-

teur désappointé. Puis c'est Adeline qui reparaît pour être remplacée de nouveau ; ce jeu, puéril si l'auteur n'a rien su trouver de mieux, plus que bizarre s'il est le résultat d'une poétique particulière, continue ainsi jusqu'au dénouement. L'intrigue romanesque, la peinture soi-disant historique se succèdent avec une régularité semblable à celle qui préside à la prise du quart sur un navire : après un tableau d'amour, une esquisse politique. La main capricieuse de l'auteur vous arrache d'une scène sentimentale dans le goût de Sterne pour vous mener dans la plus mauvaise compagnie du monde, je veux dire au club des jacobins ; si elle consent à vous laisser reposer un instant de votre dégoût en un boudoir frais et voluptueux, le répit n'est pas long, et vous vous éveillez bientôt de vos rêveries anacréontiques, aux hurlements des massacres de septembre, à la lueur des torches, au bruit des piques et des fusillades de Bicêtre. Pour donner une valeur à ces scènes disparates, qui ne sont pas sans mérite prises isolément, mais dont la réunion choque le goût le plus indulgent par une incohérence inouïe, il faudrait une idée puissante, un intérêt fécond autour desquels tous les accessoires vinssent se coordonner : l'absence de ce principe vital frappe l'œuvre entière qui craque et se crevasse sur tous les points comme fait une cuve dont les douves ne sont retenues par aucun cercle. *Grangeneuve* le personnage choisi par l'auteur parmi les noms les plus oubliés de la Gironde, et qui devrait lier le drame historique et la

fable romanesque dont il est le héros, s'efface dans tous les deux sans relever un seul instant l'intérêt. On ne sait en vérité lequel est le plus glacial du représentant de Bordeaux ou de l'amant d'Adeline ; la double histoire se traîne ainsi péniblement, chaque moitié remorquant l'autre à son tour jusqu'à ce que le tout arrive enfin à une conclusion commune en ce temps-là, l'échafaud qui joue en cette occasion le rôle de l'épée d'Alexandre en tranchant le fil d'une intrigue plus péniblement entortillée que le nœud gordien.

A l'occasion de *Grangeneuve*, nous ne nous permettrons pas de critiquer les prédilections de l'auteur pour les doctrines de la Gironde, et de blâmer des opinions qui ne sont pas les nôtres, mais que nous respectons parce que nous les croyons conciencieuses.

Nous voulons énoncer une seule observation que d'autres auront peut-être faite avant nous. Chacun connaît l'histoire des Girondins, chacun se rappelle avec une pitié plus ou moins sympathique la sanglante destinée de ces tribuns écrasés comme Samson sous les débris du temple qu'avaient ébranlé leurs mains. N'y a-t-il pas quelque chose de frappant, et, nous pouvons le dire de fatal dans la sympathie de M. de Latouche pour ces hommes si puissants pour abattre, si faibles pour édifier ?

Nous voici enfin arrivés à *France et Marie*. Il n'est qu'une seule manière de rendre compte de cet ouvrage, c'est d'entrer sur son terrain et d'accepter ses chemins

quels que soient leur entrelacement et leur divergence. Une critique rigide et ramenant tout à sa ligne inflexible serait aussi empêchée dans un pareil livre que l'est une armée régulière dans le Bocage vendéen. Suivons donc l'auteur par les sentiers qu'il a percés et le long des haies qu'il a plantées. Cette course laborieuse peut-être nous initiera du moins aux nuances d'une manière, aux habitudes d'un style, en un mot aux détails d'un talent que nous n'avons examiné jusqu'ici que sous un aspect général, et par conséquent superficiel.

Ainsi que dans *Fragoletta,* ainsi que dans *Grangeneuve,* nous trouvons d'abord un sujet double ; d'un côté la conspiration de Cadoudal, de l'autre une intrigue romanesque dont le jeune Roger de Lavarennes est le héros ; nous n'insisterons pas sur ce défaut radical, qui, reproduit dans tous les ouvrages de M. de Latouche, devient respectable comme idée fixe, s'il est littérairement critiquable. Désormais cette conception bicéphale aura pour nous l'autorité de la chose jugée.

Deux émigrés français habitent Londres en 1803. L'un, M. de Lavarennes, a un fils, élevé en France au Prytanée ; l'autre, M. de Chavigny, une fille nommée Marie, confiée à Londres aux soins d'une famille de quakers. Ce dernier meurt de faim en léguant sa fille à son ami. M. de Lavarennes cherchant à rentrer en France, rencontre Georges Cadoudal sur le point de partir pour son expédition contre le premier consul. Le chef royaliste se

charge du vieux gentilhomme et de sa pupille à laquelle il raconte en manière d'épisode comment il a été délivré de la prison de Brest par la fille du geôlier, la pauvre Guite qui avait un cœur *sous son corset de bure, croisé comme les deux battants d'une armoire*; Georges ne dit pas où se fabriquent ces armoires singulières dont les battants se croisent. Le sloop sur lequel se sont embarqués les émigrés et avec eux Bénédicité, espion attaché aux pas de Georges par le gouvernement français, met à la voile et vient aborder en France les falaises de Béville.

Roger de Lavarennes attendait son père dans ces falaises en relisant une lettre de sa bonne vieille tante, madame Prial, ce qui est le trait d'un bon fils et d'un bon neveu. Il faut avouer, d'ailleurs, que la lettre méritait d'être relue, et que ce devait être une femme bien étonnante que la bonne vieille madame Prial : en 1800, à peu près, elle parle d'*actions sur le gaz hydrogène*, de *phlegmasie* du cerveau, de *conditions d'éligibilité*, tout comme pourrait le faire une bonne vieille dame en 1836. Cette divination miraculeuse des mots futurs compense bien quelques petites infractions à la syntaxe que commet de temps en temps la bonne vieille madame Prial, par exemple, lorsqu'elle écrit à son neveu : *Si ta femme allait chercher un cœur sous la glace faute* d'en *trouver ailleurs*, etc. Il est possible, en outre, que le don de seconde vue implique l'absence du coup d'œil rétrospectif sur les puérilités grammaticales. Tout en pensant à la lettre de sa tante, et

peut-être à ses actions sur le gaz hydrogène, Roger ne perdait pas de vue la falaise où devait débarquer son père. Bientôt il s'aperçoit de l'arrivée du sloop et va le rejoindre. Alors l'auteur suspend les conjurés à un long câble, comme M. de Boisrozé suspendit pendant les guerres de la ligue son détachement sur une échelle de corde, à la principale tour de Fécamp dont il s'empara. Gorges recommençant Boisrozé, grimpe par dessus les siens pour aller poignarder un garde-côte prêt à couper le câble sur le plateau abrupte de la falaise. Ce trait d'audace sauve les conjurés, qui ayant ainsi pénétré dans l'intérieur des terres se rendent à Paris.

Ici les personnages se divisent comme pour jouer aux quatre coins, et l'intérêt du drame reste au milieu. Roger, qui est devenu amoureux de Marie en grimpant avec elle le long du câble, est en même temps épris d'une autre femme, madame de Saint-Alverte, une créature enchanteresse, *un être d'organdie et de blondes*. A cet égard, nous demanderons humblement à M. de Latouche la permission de lui soumettre deux observations.

La première, c'est qu'il a sans doute voulu dire organdi ; la seconde, c'est que faisant des frais d'imagination pour donner à madame de Saint-Alverte une toilette des plus fantastiques, il aurait pu compléter le costume par un corsage de bure marié à une jupe de satin, et par des bas à jour dans des sabots ; nous ne pensons pas qu'un homme aussi élégamment spirituel que l'est M. de La-

touche puisse ignorer ou avoir oublié que les blondes ne se mettent qu'avec la soie, et que l'organdi est la chose du monde la plus positivement bannie d'une toilette aristocratique. Toutes les femmes apprennent cela en habillant leurs poupées et tous les hommes l'apprennent à leur tour au sortir du collége. Nous ne demandons pas pardon pour cette critique de marchande de modes, nos lectrices comprendront que le fait est grave. Nous serions désolés que madame de Saint-Alverte qui nous intéresse beaucoup, *dont la taille un peu replète se balançait voluptueusement*, et qui possédait un *gynécée de sultane*, pût être soupçonnée d'avoir commis cette énormité fashionable : des blondes cousues à de l'organdi !

L'auteur laisse madame de Saint-Alverte dans son *gynécée de sultane* pour venir rendre visite dans le fond du Berry à M. de Lavarennes le père et à mademoiselle Marie de Chavigny l'héroïne quelque peu oubliée ; mais ne pensez pas que ce soit dans le but de ramener à celle-ci l'intérêt distrait du lecteur, il s'agit seulement de faire la description d'un village du Berry ; c'est là un de ces placages de poésie champêtre dont M. de Latouche a l'habitude de barioler son œuvre, en secouant au hasard son riche pinceau comme fait du sien un peintre en décorations chargé d'imiter une table de granit. Le lecteur est bientôt ramené à Paris où il retrouve Roger faisant assaut d'esprit avec madame de Saint-Alverte et lui parlant, entr'autres choses remarquables, de la parure des

femmes chinoises qui, selon lui, ont le *nez percé d'anneaux* et la *peau tatouée d'ocre*. En voyant les chinoises, de contrebande tatouées comme des sauvages et embellies d'un nez bouclé comme on le boucle aux bisons, il est permis de demander qu'a fait le céleste empire à M. de Latouche pour que d'un seul trait de sa plume acérée il troue le nez aux femmes et balafre leurs joues fraîches et animées que les mandarins lettrés ont la galante habitude de comparer à du jaspe rouge. Un pareil crime de *lèze-chinoiserie* mériterait d'être puni par l'interdiction du thé pendant un an.

Tout en sacrifiant sans pitié les dames de Pékin à madame de Lavarennes, Roger retrouve Cadoudal et prend part à sa conspiration. Georges arrêté, son jeune complice ne voit pas de meilleur parti que celui d'aller demander l'hospitalité à une jeune actrice, personnage nouveau dans le roman, mais qui fournit à l'auteur l'occasion de *renarrer* une vieille histoire. M. de Latouche avait fait jadis dans le *Mercure de France* un article intitulé. *Une nuit de l'empereur*, où l'on voyait Napoléon se mourant dans les bras d'une actrice. Un mylord se trouvait témoin de cette orgie d'amour impérial et sauvait le héros, sans doute, pour l'aider à descendre en Angleterre. Dans *France et Marie*, c'est Roger de Lavarennes qui a l'avantage de dénouer la cravate du grand homme à demi suffoqué ; grâce à ce secours opportun, celui-ci peut retourner à la Malmaison et rassurer Joséphine, en lui disant, pour pre-

miers mots de tendresse :—*N'aie donc pas peur, grosse bête!* cet échantillon du langage impérial, selon M. de Latouche, est textuel ainsi que tout ce que nous avons déjà souligné.

Le récit passe de la narration à l'apostrophe et s'adresse à Ina, une dame ou une demoiselle, nous ne savons lequel des deux, à qui l'auteur fait les honneurs de la Malmaison, tandis que madame de Saint-Alverte, maintenant madame de Lavarennes, car elle a épousé Roger au milieu de tous ces événements, vient demander au premier consul la grâce de son mari. Vous voyez que le kaléidoscope est en pleine rotation. Bonaparte, la Malmaison, madame de Lavarennes, Roger à qui l'on va couper la tête, cette Ina mystérieuse, cousine, selon toute apparence, de l'Emilie de Desmoutiers, sans parler d'un certain colonel Valancourt, pseudonyme de M. de Caulaincourt, tournent, tournent à donner un éblouissement. Le lecteur repose bientôt sa vue sur des paysages à travers lesquels l'auteur promène mademoiselle Marie de Chavigny qui va en Suisse, depuis le Berry. Roger, exilé par commutation de peine, arrive à Genève de son côté. Occasion de paysage ou jamais! le lac Léman, les tours de Chillon, le Mont-Blanc, la Dent de Jaman! Ici le lecteur qui commence à exécrer la belle nature, se bouche les yeux en s'écriant avec madame de Staël : O le ruisseau de la rue du Bac !

Un jour, Roger, enfermé dans un chalet, se rappelle qu'il a une lettre dans sa valise, et l'auteur se rappelle en

même temps qu'il a oublié un de ses personnages, Eugène le beau-frère de Lavarennes, si bien en route que, ne l'ayant pas retrouvé, nous n'en avions encore rien dit au lecteur. Pour justifier cet oubli : — Que sont devenus Canaris ? s'écrie M. de Latouche, et M. Marle, et Paskiewicz et le général Pépé ? Après cette apostrophe le lecteur aurait assez mauvaise grâce de se plaindre de l'éclipse de M. Eugène, qui fait d'ailleurs, cette fois, un terrible acte d'apparition. La lettre trouvée dans la valise est de lui et renferme l'histoire d'Afra. Superbe et intéressante histoire, je vous jure ! j'en souhaite une pareille à tout voyageur bloqué par la pluie dans un chalet, et je me plairais à en faire ressortir les beautés s'il n'était pas urgent de voler au secours de mademoiselle de Chavigny, que Roger vient de retrouver sous une avalanche ; entrevue aussi originale que celle du câble où les avait suspendus Cadoudal, et qui réveille les premiers sentiments de Lavarennes pour la pupille de son père.

En revenant à Genève, Roger rencontre un voyageur qui lui raconte une histoire, puis une seconde, puis une troisième, le tout à cause de l'incendie de la rue du Pot-de-Fer : ceci vous sera expliqué tout-à-l'heure. La loquacité de l'étranger ne vous surprendra plus quand vous saurez qu'il est le frère d'Eugène. Race de conteurs que cette famille ! Bref, pour abréger, car nous n'en finirions pas, Roger, amoureux de sa femme et amoureux de Marie, essaye de mener de front cette double passion. Au mo-

ment où par suite d'incidents fort ingénieux les deux rivales sont sous le même toit, l'une à moitié jalouse, l'autre à moitié folle ; que le mari, après un duel où il a blessé son beau-frère, se trouve entre elles deux dans une situation fort perplexe, l'auteur laisse là ses cinq personnages dont un enfant au maillot que Marie la folle jette à l'eau, le pauvre innocent qu'il est, et raconte *urbi et orbi*, comme quoi : 1° on n'a nul égard pour les auteurs en *mal d'enfant* ; 2° comment les compositeurs d'imprimerie font des fautes, et tous les procédés typographiques par lesquels un prote peut ravir sa gloire à un auteur en oubliant un *moins* ou en retournant une interligne ; 3° et que malgré l'incendie cité plus haut il a fallu amener le *fagot de pages* à sa grosseur traditionnelle.

Poëte qui avez tour à tour combattu dans les deux camps, de quel côté vous êtes-vous rangé cette fois ? Avez-vous oublié pour le décousu de Shakespeare la première des règles classiques, l'obligation d'avoir un sujet, un personnage, une idée ? Quelle est l'idée dans France et Marie ? Qu'avez-vous voulu prouver ? Est-ce qu'une fille ne doit pas s'échapper de son pensionnat comme fait Afra parce qu'elle n'aurait pas toujours la chance de rencontrer M. le cardinal de Belloy à l'archevêché ? Est-ce qu'un conspirateur de la trempe de Georges ne doit pas raccoler des niais comme M. de Lavarennes, et doit toujours tuer les espions au lieu de les laisser vivre ? Est-ce que les femmes ne doivent pas se marier dans

un paroxisme de pitié comme fait madame Saint-Alverte?

A qui peut-on s'intéresser ? Est-ce à Georges qui meurt d'une mort prévue à moitié de l'ouvrage ? Est-ce à Marie qui reste cachée derrière la toile comme le rat du dénouement dans Hamlet ? Est-ce à Bénédicité l'espion, le seul caractère bien tracé? Est-ce à M. de Lavarennes fils, de qui la nullité ne peut être comparée qu'à celle du capitaine d'Hauteville, dans Fragoletta? Est-ce à Napoléon? Est-ce au beau frère de madame de Saint-Alverte? Quant à nous, en recueillant nos impressions, nous nous souvenons d'avoir été intéressé par un petit paysan normand qui sait l'histoire de France, il nous paraît être le seul au fait du roman, et nous le soupçonnons d'avoir emporté le secret de l'intrigue.

En comparant les espérances que légitimait le talent de M. de Latouche avec la valeur réelle de ses dernières productions, on tombe involontairement dans une rêverie qui change la raillerie en tristesse. Tel est donc le résultat contre lequel sont venus se briser l'esprit le plus vif, l'ironie la plus mordante, l'imagination la plus poétique; une œuvre froide et fausse, sans intérêt et sans couleur; une composition hybride, comparable au serpent de la fable, dont les sept têtes cherchaient chacune leur voie sans que le corps pût passer par aucune; un style (et c'est pour nous un sujet d'étonnement toujours nouveau) digne à quelques rares exceptions près, de cette conception commune et de cette intrigue entortillée;

des anachronismes, des amphibologies, des contre-sens, des profanations de langage, des solécismes en un mot qu'un auteur à hautes prétentions, devrait laisser à la littérature infime. Ce spectacle inspire une mélancolie mêlée d'humilité : un homme de l'intelligence la plus ingénieuse et de la critique la plus acerbe, assis à son tour sur ce banc où il a tant de fois flagellé les autres, et méritant parfois un *pensum* de sixième, est un de ces tableaux devant lesquels l'observateur s'arrête et médite. L'enseignement qu'il renferme est plus instructif que ne l'était celui de Denis à Corinthe. Le roi, devenu maître d'école, est à coup sûr moins philosophiquement pittoresque que le maître... Permettez-moi de ne pas pousser plus loin la comparaison.

Dans les ravissantes histoires de la bibliothèque bleue, il arrive souvent qu'un prince nouveau-né se voit doué de toutes les qualités imaginables par les fées ses marraines; mais à l'improviste, survient une méchante petite vieille, bossue d'ordinaire, et qu'on a oublié d'inviter à la fête; d'un coup de baguette, la mauvaise petite bossue rend le prince incapable de se servir d'aucun des dons qui lui ont été prodigués. Cette histoire n'est-elle pas celle de l'auteur de *France et Marie*? N'est-ce pas quelque fée, oubliée lors de la naissance du poëte, qui paralyse ainsi de sa baguette malfaisante les dons précieux dont il a été doué, et qui à chaque œuvre nouvelle vient apposer pour sceau dérisoire un mot que nous ne di-

rons pas, le mot de l'énigme de la *Reine d'Espagne?*

Suivre dans un vol de plus en plus décroissant et alourdi un aiglon né pour les cimes et les nuages, ramasser les plumes qu'il laisse à de vulgaires taillis indignes de ses ailes, est une de ces tâches pénibles qu'on accepte avec une sorte de pudeur et qu'on achève avec joie. Nos sympathies pour l'esprit de M. de Latouche sont trop vives et trop sincères pour que nous ne désirions pas ardemment l'occasion d'expier les vérités d'une critique loyale. Une œuvre à admirer sans réserve, une œuvre digne enfin de son auteur, est un de nos vœux les plus complaisamment médités; avec quelle joie nous briserions à ses pieds cette férule si inoffensive dans nos mains, et qu'un instant nous avons retournée contre le maître!

PAUL DE MUSSET[1].

En mai 1661, deux mois après la mort de Mazarin, il y eut fête à l'hôtel de Soissons chez la comtesse Olympe, nièce du défunt cardinal. Le roi ouvrit le bal en dansant avec mademoiselle Louise d'Orléans un pas étudié tout exprès pour la circonstance; puis les violons jouèrent la ritournelle d'un quadrille appris également dans le plus grand secret, et dont Baptiste avait composé la musique. Trois cavaliers vêtus en bergers, MM. de Guiche, de Lude et de Villeroi, s'avancèrent conduisant leurs bergères; mais le quatrième danseur ne parut pas et le nom de M. de Villequier courut de bouche en bouche, tandis que la duchesse de Valentinois, seule à son poste, à l'un des côtés du quadrille, chiffonnait d'un air un peu déconcerté les fleurs et les rubans de sa toilette de pastourelle. En ce moment embarrassant pour tout le monde, car le roi avait donné le signal de la danse, et dès lors on savait qu'il n'aimait pas attendre, un jeune homme inconnu, vêtu de l'habit ordinaire de la cour, s'élança au

[1] A propos de *Lauzun*.

milieu du salon et saisit hardiment la main de la danseuse abandonnée de son partner. Ce Tyrcis improvisé était de taille petite, mais prise à ravir. Il portait fièrement sa tête couverte de cheveux blonds, montrait en souriant des dents fort blanches, et surtout tirait un parti merveilleux de ses jambes, les plus agiles et les mieux tournées qui fussent au bal. Bref, tant et si bien dansa le hardi jeune homme, qu'à la fin de la soirée il avait reçu du roi le commandement d'une compagnie de becs-de-corbin, et de sa bergère l'espoir d'une houlette plus précieuse encore qu'une canne de capitaine. Quelque temps après, sur la route de Fontainebleau où se rendait la cour, le carrosse de la duchesse de Valentinois volait comme une flèche, conduit par un postillon intrépide qui ressemblait, à s'y méprendre, au beau danseur de l'hôtel de Soissons. Ce n'était pas tout à fait la fortune du jeune Chabot qui autrefois avait cavalièrement conquis entre un rond de jambes et un jetté-battu, les titres et les biens de la branche aînée des Rohan; mais pour un cadet, n'ayant guère que la cape et l'épée, selon l'usage de son pays, ce commencement n'était pas méprisable. Le débutant, d'ailleurs, n'était pas homme à s'arrêter en si beau chemin. « Les Gascons viennent partout, » a dit un roi qui s'y connaissait; or, jamais bouture transplantée des bords de la Garonne à la cour, n'y poussa plus verte et plus vivace que celle-ci, qui portait pour étiquette ce nom romanesquement immortel : Lauzun !

Que les gens à prétentions austères et philosophiques, froncent ici le sourcil si bon leur semble ! Que dans une composition presque historique, du moins par la forme et par le style qui sont ceux des mémoires, ils blâment le choix d'un héros passablement immoral et décrié ; je ne saurais partager cette pruderie, et je prends parti pour la fantaisie de l'écrivain contre toute critique pédantesque ou puritaine. A mes yeux, l'homme à qui ses contemporains décernèrent le titre de héros de la Fable, est, pour un artiste, une bonne fortune trop rare pour être repoussée par n'importe quelle raison de réserve ou de moralité. L'art ne vit ni de jeûne, ni d'abstinence ; tant qu'il ne choisit pas la boue pour y marcher, comme font les enfants mal élevés, laissons-lui la route libre et les coudées franches. M. Paul de Musset n'ayant manqué à aucune des conditions d'élégance et de distinction que doit s'imposer, surtout dans les sujets scabreux, un écrivain qui se respecte, que *Lauzun*, considéré comme péché, lui soit remis. Nous allons voir si, littérairement parlant, l'ouvrage a les mêmes droits à l'absolution.

Le cadre adopté par M. de Musset pour le portrait de son héros, appartient à la chronique plus qu'au roman. Le sujet était si abondant, que l'esprit de l'auteur pouvait se modérer et se contenter des événements vrais sans se mettre en frais d'invention. Qu'eût-il imaginé de plus piquant que cette foule d'aventures qui signalèrent l'entrée de Lauzun à la cour du grand roi, et qui, précieusement

transmises par les mémoires du temps, viennent naturellement se grouper sous le pinceau dans un ordre et avec un constraste que le spectateur ne saurait désirer ni plus coloré ni plus pittoresque? L'engouement dont fut l'objet le nouveau courtisan ne connut bientôt ni terme ni modération, il fit pâlir l'astre de Guiche, de Vardes et de Collin. Le roi lui-même, de qui la jeunesse s'épanouissait alors dans toute sa fleur, vit sa majesté presque compromise par une rivalité des plus entreprenantes, sous les apparences du respect le plus profond et du dévouement le plus vif. La duchesse de Valentinois fit des jalouses, et bientôt elle eut sujet d'être jalouse à son tour. Ses chevaux perdirent leur postillon, possédé d'un démon trop turbulent pour se plaire longtemps à la même selle, et trop bien appris pour ne pas comprendre la bienveillance qu'il inspirait. Le moyen, en effet, d'être aveugle aux doux regards de madame de Guiche ou sourd aux engageantes paroles de madame de Soissons! Par compensation à leurs innombrables vertus, les femmes ont un petit travers parfois quelque peu haïssable; c'est le raffollement. Elles offrent, d'ailleurs, je ne sais quel point de ressemblance avec les moutons de Panurge (mille pardons pour cette comparaison): qu'une d'elles saute à l'eau, il est à parier que bien d'autres se noieront. La mode une fois au Lauzun, ce fut parmi les dames de la cour à qui serait le plus à la mode. Un exemple entre cent, pour faire comprendre jusqu'où alla la contagion.

Parmi les filles d'honneur de la reine, deux sœurs, princesses de la maison de Savoie-Nemours, en furent simultanément atteintes. Par une résolution de princesses, elles tirèrent au sort, dans un livre d'Heures, la fortune de leur tendresse. Le gain devait être Lauzun, Dieu restait à la perdante. L'amour ou le couvent ! Ces jeunes têtes exaltées n'avaient pas imaginé d'autre alternative. Mademoiselle d'Aumale gagna avec ce mot des litanies de la Vierge : *Janua cœli*. N'était-ce pas un emblème ? La porte clandestine que, par suite de cette aventure, Lauzun sut se faire ouvrir au logis des filles de la reine, pouvait très-bien s'appeler la porte du ciel. Il ne s'ensuivit cependant ni mariage ni couvent. Marie d'Aumale épousa le roi de Portugal et mademoiselle de Nemours je ne sais plus quel prince. C'était trop minces partis pour notre cadet de Gascogne, qui, dès lors, tout en papillonnant, ruminait avec la ténacité d'une ambition profonde le projet d'une alliance bien autrement convenable. Il s'agissait simplement de Mademoiselle, fille de Monsieur et cousine du roi.

Tout a été dit sur l'amour de mademoiselle de Montpensier pour Lauzun. Les mémoires de Dangeau et de Saint-Simon ne laissent rien à ajouter à cet égard. Madame de Sévigné a consacré à la stupéfaction causée par l'annonce du mariage entre l'Altesse royale et le simple coutisan les lignes les plus prétentieuses qui soient jamais sorties de sa plume spirituelle. La princesse elle-même a longuement

raconté l'histoire de cette passion éprouvée par tant de vicissitudes et de déceptions. M. de Musset a traité, et avec bonheur selon moi, ce sujet qui demandait un tact particulier, car l'exagération, la caricature même, étaient des écueils attirants. Mademoiselle de Montpensier a été blâmée de presque tous : un certain vernis de ridicule s'est attaché à sa mémoire. Quel a été son tort cependant ? Dix ans de trop. Ce fut une faute, il est vrai, et de celles qui poussent un homme à une invincible et pardonnable ingratitude. Mais si la maturité de la princesse rend excusable la conduite plus que légère de celui qui fut en secret son mari, est-ce une raison de refuser toute compassion et toute sympathie à un cœur dont le seul crime fut une jeunesse que n'avaient su froidir ni l'âge réel ni le rang ?

De princesse à gentilhomme, la passion impose d'étranges nécessités qui tournent toutes à l'avantage du dernier. Plus une femme est élevée au-dessus de celui qu'elle distingue, plus elle perd le droit d'attente de souveraineté qui plaît aux plus modestes et que les plus humbles aiment à exercer. Elle doit faire les premiers pas et presque les derniers ; car tout empressement, non demandé par son regard ou par son sourire, deviendrait un manque de respect et une violation de l'étiquette. Quelle admirable position pour un homme habile, sachant rester à genoux avec une vénération officielle, mais, au fond de l'âme, se redressant de toute la hauteur de son orgueil et de sa har-

diesse. La coquetterie de Lauzun envers mademoiselle de Montpensier, son adresse à enflammer par l'inintelligence d'une modestie affectée un cœur devenu par chaque obstacle plus ambitieux de descendre, ses mille petites ruses pour différer, afin de le rendre décisif, un aveu toujours suspendu aux lèvres de l'amoureuse princesse, forment dans l'ouvrage de M. de Musset un tableau d'autant plus piquant que les couleurs en sont vraies et naturelles. On sait d'ailleurs la conclusion de cette intrigue; comment, après avoir obtenu le consentement de Louis XIV pour son mariage, la volonté royale s'étant rétractée, Lauzun épousa secrètement Mademoiselle qui lui abandonna une partie de son immense fortune; entre autres biens, la pairie d'Eu et la principauté de Dombes. Le réveil de ces grandeurs eut lieu dans la prison du château de Pignerol, où, pendant dix ans, le nouvel Eginhard expia l'audace de s'être fait adorer par la première dame du royaume, après la reine, et la témérité plus outrageuse encore d'avoir marché sur les brisées du maître, et, si l'on en croit la médisance, chaussé les pantoufles royales.

Peut-être l'auteur a-t-il montré peu d'impartialité dans la peinture du roi jaloux et envieux de celui qui fut longtemps son favori. Louis XIV était fort orgueilleux : d'accord; mais cet orgueil même devait le préserver d'un sentiment qui eût impliqué un aveu d'infériorité. Lui-même, en fait de succès auprès des femmes de sa cour,

n'avait guère à ambitionner et était bien plus près de la satiété que du désir. Qu'eût-il envié qu'il ne possédât déjà ou qu'il ne pût posséder? Je ne pense donc pas que le grand roi ait jamais fait à Vardes ou à Lauzun l'honneur de les jalouser. Rayonnant comme le soleil, qu'il avait choisi pour sa devise, il se plaisait à voir rouler autour de lui ces planètes subalternes qui rehaussaient l'éclat de son tourbillon. Jaloux, j'y consens à la rigueur. Je crois même que si le roi avait découvert, sous le lit de madame de Montespan, Lauzun, que M. de Musset y cache d'une manière moins hasardée, le courtisan aurait reçu un autre salaire que le pot de confiture dont, en pareille circonstance, le débonnaire Henri gratifia son rival; peut-être même, cette fois, la colère l'emportant sur la dignité, le prince n'eût-il pas jeté sa canne par la fenêtre en s'écriant : « Dieu me préserve de frapper un gentilhomme! » ainsi qu'il fit le jour où le même Lauzun brisa son épée devant lui. Mais en acceptant comme possibles et artistiquement vrais les emportements de caractère que la couronne elle-même ne saurait toujours comprimer, je repousse les autres exagérations d'un portrait trop illustre dans l'histoire pour que le crayon d'un artiste puisse désormais le dénaturer au gré d'une fantaisie frondeuse. Louis XIV se laissant traiter de Don Quichotte par Lauzun, Louis XIV caché sous une table, comme Orgon, et témoin d'une scène où celle qu'il aime se trouve aussi bafouée que la royauté est aplatie, Louis XIV, représenté sans foi ainsi que sans

cœur, n'est plus pour moi le grand roi de notre histoire devant qui se sont courbés d'admiration les esprits les plus dénigrants, Voltaire le premier. C'est une charge à la Dantan qu'a faite M. de Musset, et j'en suis fâché pour lui, car il eût sans doute obtenu un résultat plus heureux en écoutant une inspiration plus digne. Louis XIV mérite un romancier qui sache sculpter avec respect sa statue et la placer au musée de nos monarques, sur son socle légitime, entre Charlemagne et Napoléon.

Chacun connaît la conduite de Lauzun à sa sortie du château d'Amboise, où finit son emprisonnement; la longue barbe et les vêtements négligés avec lesquels il se présenta à la cour, ses raffinements de courtisanerie pour reconquérir la faveur du roi, qu'il retrouva en partie, l'excentricité chaque jour plus fastueuse ou plus bizarre de ses folies, l'ingratitude enfin, l'ingratitude sans ménagement ni remords dont il récompensa l'attachement inaltérable de celle à qui il devait sa fortune et sa liberté. Que toutes les inventions qu'a inspirées sur le théâtre ou dans les romans cette donnée, vieille femme et jeune mari, semblent petites et incomplètes auprès des scènes du château d'Eu! Mademoiselle de Montpensier! quelle comédie! quel rôle pour mademoiselle Mars! Mais qui pourrait jouer Lauzun? La petite-fille d'Henri IV débottant le cadet de Gascogne à son retour de la chasse! Est-il au théâtre un dénoûment aussi instructif et plein d'une moralité plus pittoresque et plus saisissante?

Vous croyez Lauzun fini; vous pensez qu'une pareille fortune peut suffire à l'ambition du prince des roués. (J'ai droit d'employer ce mot par anticipation; les roués poussaient alors.) Détrompez-vous, Lauzun, débotté par la cousine du roi de France, se met dans ses petits souliers à talons rouges, les plus insinuants, les plus hypocrites, les plus insolents, et tombe un beau jour au milieu de la cour d'Angleterre. Dans cette escapade, il avait deux buts, l'ordre de la Jarretière, que le roi Jacques II lui donna, et la belle Marie de Modène, qu'il prit sans la demander à son royal époux. Du reste, le héros aventureux justifia dignement la confiance du monarque et la tendresse de la romanesque Italienne. Ses prouesses à la bataille de la Boyne montrèrent que le Lauzun des guerres de Flandre n'avait pas plus déchu en vaillance qu'en amour. Cette double campagne en Angleterre, récompensée par le prix le plus élevé que puisse rêver le cœur d'un orgueilleux, ferma royalement sur la tête de Lauzun sa galante couronne qui n'avait été que ducale jusqu'alors. « Monsieur de Lauzun vient d'écrire le second volume de son roman, » disait madame de Sévigné, le jour où, plus glorieux que jamais, il conduisit à Versailles la belle reine exilée; et, chose rare, le second volume valait mieux que le premier; ceci, sans manquer au respect dû à la beauté d'une fille de France.

Arrêtons-nous ici. L'astre de Lauzun a jeté son éclat le plus éblouissant; désormais il ne peut plus que pâlir,

car l'âge arrive, et je ne sais rien de plus triste à voir qu'un vieillard qui a été beau et séducteur. Comme la plupart des gens doués de facultés extraordinaires et en qui les excès semblent impuissants à ronger le chêne qui leur sert de chair, Lauzun vécut fort longtemps. Ainsi avait fait Bassompierre, ainsi fit Richelieu. Ce n'est qu'au théâtre que les Don Juan meurent jeunes et emportés par le diable. Lauzun s'éteignit le plus chrétiennement du monde, sans voir danser autour de lui les ombres de ses victimes et entre les bras d'un moine. Son ami Baraille, le fidèle Achate de sa vie aventureuse, fit mieux, car il mourut moine lui-même.

Ce livre, qui est plutôt une biographie qu'un roman, est écrit d'un style franc et animé, qui ne manque ni de couleur ni de distinction, et qui met d'ordinaire beaucoup de choses en peu de mots. Par la littérature délayée qui déborde, ceci est un grand éloge. M. Paul de Musset n'a peut-être pas encore acquis toutes les qualités qui forment un écrivain, mais il est homme d'esprit en attendant, et assez pour faire prendre patience. Ajoutez qu'il a contre lui une mauvaise chance, qui est son nom. Qu'il ne m'en veuille pas pour cette observation. Le même malheur arriva au vicomte de Mirabeau.

GEORGE SAND[1].

J'ai un défaut, parmi beaucoup d'autres, qui m'a été récemment et sévèrement reproché ; je veux donc le confesser hautement, par manière d'amende honorable ; puisse cette humilité me valoir l'absolution ! je crois peu au génie en cornettes. Voilà le grand mot dit et ma coulpe avouée. Madame de Staël elle-même, cette Sémiramis littéraire, m'a toujours paru un écrivain de troisième ordre, de la taille de Diderot tout au plus. Quant au bataillon sacré de ses soubrettes, sacrés me sont leurs livres, car j'y touche le moins possible. Que ceci toutefois ne soit pas mal interprété et ne se prenne pas pour un propos léger applicable à l'illustre auteur de *Simon*. Malgré mon mauvais goût, que je suis forcé de reconnaître, je ne suis ni sourd ni aveugle, veuillez le croire, et je sais distinguer une lionne royale du peuple des brebis timides et des biches inoffensives. Au moment de me courber comme le Sicambre, je prétends seulement faire une ré-

[1] A propos de *Simon*.

serve et maintenir le droit de mon opinion, tout en la soumettant aux concessions que lui impose une exception aussi glorieuse qu'unique.

Indépendamment de leur muse, la plupart des femmes de lettres cultivent une foule de talents des plus séduisants, L'une chante comme mademoiselle Grisi (remarquez la galanterie de ce verbe mis au présent) ; l'autre peint des aquarelles que Decamps ou Devéria ne signerait pas ; la troisième est belle, ce qui, selon moi, équivaut à une demi-douzaine de talents au moins. Je ne pense pas que personne se soit jamais enquis du piano ou du chevalet de George Sand ; sa plume, lambrequin superbe, a jeté dans l'ombre tous les autres attributs de son écusson. Chantez, mesdames, après avoir corrigé vos épreuves ; peignez, dansez, brodez, cueillez toutes les fleurs, tressez toutes les couronnes, George Sand laissera passer votre triomphe, George Sand n'est que poëte.

Il est deux espèces de poëtes : les uns, entraînés par la réaction d'une sensibilité ardente et parfois maladive, s'identifient avec leurs œuvres qu'ils pétrissent des larmes, des sueurs et du sang de leur vie réelle ; les autres, comprimant le cœur par le cerveau, se transfigurent à chaque création nouvelle et dépouillent l'homme pour revêtir l'artiste. L'individualité est le type des premiers ; les autres pourraient réclamer pour devise de leur génie ce mot magnifique : humanité ! ceux-ci sont certes les plus

grands. Shakspeare est au-dessus de Byron, Molière au-dessus de Rousseau. Jusqu'à présent c'est à la famille des poëtes individuels que George Sand appartient ; tous ses ouvrages sont un reflet plutôt qu'une création, et l'imagination semble s'y soumettre au souvenir. A Dieu ne plaise que je veuille écarter les voiles que l'auteur lui-même a parfois soulevés et que vient de déchirer en ce moment même la main de la justice ; il est une pudeur discrète qui, devant un foyer attristé, mais accessible, s'incline et n'entre pas. Jetons ici en passant le manteau dont eut besoin Noé, et restons dans les limites littéraires que la critique ne doit jamais franchir. Prenons le fleuve dans son cours sous le soleil, et non à sa source souterraine.

Un mot résume tous les ouvrages de George Sand : Révolte ! De la part d'un homme, ce sentiment eût divergé, et se fût pris tour à tour à tout ce qui est loi, ordonnance ou hiérarchie; il eût attaqué l'un après l'autre tous les bastions de la cité sociale. Jailli du cœur d'une femme, il devait naturellement se concentrer contre une seule redoute, le mariage. C'est en effet la prise de cette Bastille qu'a tentée George Sand ; mais quoique cette forteresse soit souvent gardée par des invalides, comme l'était l'autre, elle a tenu bon : *Indiana* et *Valentine* ont passé, et ce matin encore, en contemplant, d'aventure, les tableaux d'Albert Durer et du Pérugin, égarés dans l'église de Saint-Gervais, j'ai été témoin de trois mariages.

Incorrigible humanité! Les femmes, cependant sont suffisamment averties que le mari est de toute nécessité un être grossier, inintelligent, despote, et d'ordinaire prenant du ventre pour compenser la chute des cheveux. Elles se marient pourtant les candides et imprudentes colombes promises au bec de ces vautours, sans songer qu'à l'une doit échoir infailliblement quelque soudart, cousin du brutal époux de la pâle créole, à l'autre, un diplomate de l'école de M. de Lansac, prêt à faire bon marché de l'honneur conjugal ; à la troisième, un Jacques hypocondriaque, et plus insupportable que le premier n'est ridicule et le second méprisable.

Je n'ai aucune raison pour prendre le parti des maris ; leur cause n'est pas la mienne, et ne le sera peut-être jamais. Loin d'être guidé par un sentiment personnel, je m'expose même à parler contre mes intérêts : mais l'amour de la justice l'emporte et m'entraîne ; et je ne puis assister à une flagellation aussi rude que celle qu'a infligée George Sand à la race maritale, sans m'attendrir sur les patients, et sans examiner, dans une disposition presque amicale, les crimes qui leur sont reprochés. Certes, il est des maris laids, il en est d'affreux, il en est de gros, il en est d'énormes ; les uns prennent du tabac, d'autres font leur barbe une fois la semaine ; quelques-uns mettent en se couchant un bonnet de coton ; un grand nombre sont incultes et rustiques, bouchés aux délicatesses du cœur et aux raffinements de l'esprit, bêtes en un

mot, et c'est là un grand tort; j'en connais un d'une stupidité si pimpante, si goguenarde, que c'est à justifier toutes les vengeances imaginables.

Vous voyez que je ne déguise pas la vérité ; mais, d'autre part, en reconnaissant que les épouses de ces indignes sont presque toujours des anges de beauté, d'esprit, de douceur et d'innocence, serait-il donc impossible d'en trouver quelques-unes de critiquables à leur tour? Ne se montre-t-il pas çà et là quelque femme mariée, d'une grâce médiocre et d'une intelligence équivoque, étouffée dans son corset par la surabondance de ses charmes, ou livrée, par leur disette, au coton de Fernambouc, coquette dissimulée, volontaire, intrigante, hargneuse, tatillonne, somnifère ?... Je vous fais grâce du reste de la litanie ; et si cela est vrai, ne vaudrait-il pas mieux faire un paquet de toutes les misères conjugales et les laver en ménage, au lieu de les étaler dans un esprit de discorde ? passez-moi la trivialité de la métaphore ; on peut s'en servir après Napoléon.

Tout plaidoyer contre le mariage est faux comme le sont tous les plaidoyers ; il ne montre qu'un côté de la médaille. Ne croyez pas du reste que celui-ci conclut ainsi qu'il arrive souvent dans la pratique, et que la statue de l'amant se dresse sur le piédestal d'où le mari s'est vu renversé. Dans les romans de George Sand, s'il est un personnage plus odieux que le despote qui tyrannise l'héroïne, c'est à coup sûr le vengeur qu'elle choisit.

Barnier disant à Indiana réfugiée chez lui : « Vous oubliez votre châle, » ne le cède en rien au grossier colonel trouant le front de sa femme du talon de sa botte ; Léoni vendant sa maîtresse pour en manger le prix est non moins infâme que Lansac consentant à la honte de Valentine, afin de disposer de sa dot. Ainsi c'est une guerre à mort non-seulement contre le mari, mais contre l'homme. Un mauvais époux, un amant jeune encore, tels sont les deux larrons entre lesquels la femme, cette céleste victime, se trouve incessamment crucifiée ici-bas. La femme cependant, telle que George Sand aime à la peindre, a bec et ongles pour se défendre, et pourrait, si cela était moins magnanime, exercer de rudes représailles sur ses bourreaux ; c'est d'ordinaire une belle et grande créature, modelée sur la Diane chasseresse, ou sur la Pallas de Villetré, brune, alerte, nerveuse, douée de larges épaules et de bras qui, par leur puissance et leur blancheur, semblent taillés dans le plus pur marbre de Carrare. Avec une organisation pareille et lorsque d'un coup de poing on peut mettre à la raison le tyran le plus malappris, il faut assurément une merveilleuse vertu pour se résigner aux larmes et aux tortures des victimes ; mais les femmes sont si excellentes et si parfaites !

Dans *Simon*, car il faut en venir à *Simon*, se retrouvent ces types qu'affectionne l'auteur et qu'il reproduit invariablement sous des noms différents et avec des nuances imperceptibles. Nous trouvons d'abord le héros, Simon,

un de ces Verthers campagnards, génies incompris, ambitions opprimées, qui marchent d'un air sombre dans la vie, en portant leurs habits d'il y a quatre ans, et en enfonçant sur leurs yeux un feutre vieux comme leur habit ; race maigre, voûtée, emphatique, envieuse, morose, ennuyée, superlativement ennuyeuse ; c'est Jacques, c'est un peu André, c'est surtout Bénédict. En regard de ce personnage se rencontre une femme que vous reconnaîtrez d'abord, tant elle ressemble à ses sœurs les princesses Quintilia Cavalcanti, Lélia, Sylvia, etc... ; ainsi que ses amies, Fiamma la Vénitienne, Fiamma la descendante des Faliéri, est grande et droite comme un peuplier, dure et robuste comme un chêne : d'une main elle dompte une haquenée noire et échevelée, plus facilement qu'au bois de Boulogne une grisette ne dompterait un âne privé; de l'autre elle prend un seau plein d'eau et le place à bras tendu sur une table ; la nuit, elle court les bois sur son cheval, sans souci des loups qui la poursuivent; le jour, elle chasse le milan, et l'emmaillotte dans son écharpe de soie, en dépit du bec et des griffes de l'oiseau de proie. Que pensez-vous de cette colombe ? Pour moi qui serais fort empêché d'un seau à manœuvrer, et qui certes ne prendrais pas un milan par le bec, j'avoue que ce luxe de vigueur et d'énergie n'est pas ce qui me charme dans une héroïne. Je prise beaucoup la faiblesse chez les femmes, sans doute en raison de ma propre faiblesse, qui redoute d'être humiliée par la supériorité d'une

Marphise et d'une Bradamante ; d'ailleurs, quoique le fait ne soit pas mentionné, je suis convaincu que la belle Fiamma fumait de temps en temps son petit cigare à l'instar de la princesse Cavalcanti, et comme c'est là un défaut que je n'ai jamais pu réussir à me donner, je l'ai pris en grippe, et il suffit que je le flaire pour être complétement désenchanté. Fiamma la dogaresse n'est donc point mon idéal en fait de femmes fortes, et ne me rend pas infidèle à Diana Vernon, cette chaste et noble fille, qui, dans les romans de George Sand, se trouve si étrangement travestie en ménade.

Simon eut un autre goût que le mien, et s'éprit grandement des charmes cavaliers de la brave Italienne ; celle-ci de son côté ne resta pas insensible à l'habit râpé, non plus qu'au dos voûté du maigre paysan, et lui sacrifia un cousin de Lombardie chargé d'or, jeune, d'une beauté remarquable, quoique un peu gros, extraordinairement cultivé, chantant le psaume d'une voix magnifique, tel enfin que toute femme de bon sens l'eût préféré à tous les Simons du monde, malgré ce léger défaut, *un peu gros!* et cet étrange dilettantisme, le plain-chant ! Simon et Fiamma s'aimèrent donc sans se le dire beaucoup. En revanche ils parlèrent abondamment de la république italienne et maudirent de compagnie la schlague autrichienne. Voilà en présence, en rapport et bientôt en fusion les deux types qu'affectionne George Sand, et qu'il reproduit sans cesse avec une inaltérable constance,

la forte héroïne et l'amant frêle ; il vous manque, dites-vous, le mari brutal, stupide et infâme, cela est vrai ; par exception il s'agit ici d'une demoiselle ; mais nous avons, par forme de compensation, le père de la jeune personne qui a été dans son temps un époux tout à fait selon le programme, car il a voulu vendre sa femme au comte de Stagenbracht, ainsi que font dans des circonstances analogues MM. de Lansac et Léoni. Pour éviter le Stagenbracht, la mère de Fiamma s'est donnée au voleur Carpanio, d'où la jeune héroïne ; ne nous étonnons donc plus du grand cœur de celle-ci à l'endroit des milans, de son amour pour les aventures à travers montagnes et forêts et de ces inclinations plébéiennes qui lui font préférer un paysan malbâti à un élégant patricien. C'est du Carpanio pur sang. Comment cela finira-t-il ? D'une manière fort bourgeoise, je vous jure, trop bourgeoise peut-être pour des êtres si romanesques. Fiamma épouse Simon, qui a passé sa thèse de droit et plaidé triomphalement sa première cause ; ils sont aujourd'hui un excellent ménage qui coule tout doucement sa vie dans une petite ville de province ; le mari plaide comme un ange et gagne quatre procès sur cinq, la femme monte toujours *Sauvage*, son cheval à crins noirs et échevelés, et galope au milieu des bois, tandis que Simon est à l'audience. Vous voyez que tout va pour le mieux ; il en sera toujours ainsi, je l'espère, à moins que quelque ébullition illégale du sang de Carpanio...... Chassons, ce funeste présage. Pourtant

je ne sais, je ne puis m'empêcher de trembler un peu pour le mari. Il est bien maigre et voûté comme un aïeul ce pauvre Simon ! et de son côté Fiamma est si belle, si droite, si nerveuse ! ses yeux sont si noirs, et enfin, grâce charmante, mais fatal pronostic selon le plus spirituel de mes amis, sa taille est si ronde ! ! !

Ici je m'arrête, et maintenant j'ai honte de ces lignes frivoles à propos d'un auteur grave et parfois si grand ; mais aujourd'hui la place m'est limitée et je dois finir, pour ainsi dire avant d'avoir commencé. Une critique de Georges Sand telle que je la comprends, qui vannerait à fond ce boisseau de perles mêlées de graviers, absorberait tout un numéro de la *Chronique;* peut-être n'en êtes-vous pas quittes, et retrouverai-je l'occasion d'une étude plus sérieuse que cette futile causerie jetée au vol de la plume, et au son d'un infernal piano qui malgré moi fait danser à mes idées le quadrille du *Châlet*. George Sand semble avoir entrepris une mission évangélique qui nous promet à tous de nombreuses jouissances. Jacques ! André ! Simon ! et bientôt sans doute Pierre ou Matthieu ! Vous verrez que les douze apôtres y passeront. Pour moi, je pleure d'avance sur la femme de Judas !

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN[1].

Un jour, par une de ces mystifications que se permettent quelquefois à l'égard de leurs admirateurs les enfants gâtés du public, Alcibiade fit couper la queue de son chien. Cet irrévérencieux guet-apens tendu à la badauderie athénienne, obtint un succès que n'avait peut-être pas prévu son auteur. Loin de se contenter de la célébrité éphémère de tant de graves événements ses contemporains, il prit dans l'histoire une place que ne lui ont pas enlevée toutes les révolutions accomplies dès lors sur la terre. Le chien courte queue de l'élève de Socrate est immortel comme le cheval d'Alexandre, proverbial comme l'esquif qui porta César et sa fortune. Jusqu'à la consommation des siècles, les épagneuls et les barbets maudiront la mémoire d'Alcibiade.

La canne dont le nom sert de titre au nouveau roman de madame Émile de Girardin, est promise à une illustration non moins durable que celle du glorieux mutilé

[1] A propos de *La Canne de M. de Balzac*.

dont s'enorgueillissent les annales canines. La fantaisie de son propriétaire, qu'on peut supposer liée par une assez étroite parenté au caprice moqueur du prince de l'aristocratie grecque, n'a rien à envier au triomphe de celui-ci ; jusqu'à ce jour, aucun succès cherché ou imprévu ne lui a manqué. A part la massue d'Hercule, la verge de Moïse, et peut-être la cravache de Tarquin, jamais morceau de bois n'a conquis une popularité comparable à celle du jonc, désormais historique, auquel une des plus jolies mains, qui, dans aucun temps, ait barbouillé d'encre ses ongles rosés, vient de demander un appui dont elle n'avait sans doute pas besoin. Cette popularité a quelque chose de trop remarquable, de trop unique, pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Tout le monde jouit d'une canne, moi comme les autres; beaucoup en ont plusieurs; quelques raffinés en possèdent de fort belles qu'ils font orner avec un amour tout particulier. Je sais un homme élégant qui a fait incruster sur la pomme de la sienne, un diamant de quarante mille francs : certes, voilà un jonc très-distingué, et cependant personne n'en parle, et son possesseur est sûr de ne pas aller à l'immortalité; l'enfourchât-il comme font de leurs balais les sorcières quand elles se rendent au sabbat. J'ai vu à Ferney la canne de Voltaire, un fort vilain bâton, sur lequel les pèlerins sont tenus de poser la main à un certain endroit où le grand homme plaçait la sienne, à ce que dit la chronique : ce n'est pas sur la pomme, c'est un

peu plus bas; que la dévotion ne s'y trompe point! A la longue, le contact de tous ces doigts d'étudiants exaltés, de comédiens philosophes, d'épiciers enthousiastes, a laissé sur la relique une trace comparable à celle que laissait sur les autels païens la graisse des victimes, et, pour ma part, je me souviens que venant de perdre mes gants, en descendant les rochers du Jura, je refusai l'hommage. Que Voltaire me le pardonne! Mais ce n'est pas de mon impiété qu'il s'agit ici; ce que je veux dire, c'est que le nom du demi-dieu n'a doté sa béquille que d'une illustration fort restreinte et fort équivoque. A Ferney même, à l'exception du cicérone qui vit de ce bâton graisseux, personne ne le connaît ou ne s'en soucie.

Vous voyez que la popularité est une divinité capricieuse, qui, pour une couronne qu'elle accorde, distribue par millions les déceptions et les mécomptes. Depuis Alcibiade, que de gens ont coupé à leurs chiens la queue et même les oreilles sans devenir plus illustres pour cela? Je suis sûr que si Louis-Philippe faisait monter le *régent* sur un rotin comme Napoléon le fit enchâsser au pommeau de son épée, cette royale imagination n'occuperait pas pendant trois jours la curiosité publique. Le même siècle ne voit pas éclore deux phénomènes semblables. En ce moment il n'existe au monde qu'une seule canne; devant elles toutes les autres sont comme si elles n'étaient pas. Depuis deux ans cette canne unique et mystérieuse a fait noircir plus de papier que les commentateurs n'en ont

consacré à Homère, et les antiquaires au temple de Salomon. Elle alimente quotidiennement de drôleries et de malices une demi-douzaine de petits journaux; pour eux elle remplace le carton des mauvais vicaires que possède le *Constitutionnel*, c'est une ressource victorieuse quand baisse l'esprit de la rédaction, et par suite le chiffre des souscripteurs; un appeau infaillible auquel l'abonné mord avec une béatitude toujours nouvelle, l'abonné qu'il est! Cette canne a vu son signalement minutieusement décrit dans les colonnes officielles du *Moniteur*, et son portrait tracé jusque sur les éventails que les magasins du passage des Panoramas exportent à Bolivia et à Rio-Janeiro. Dantan, l'a modelée en colonne triomphale, le pied sur la terre, le front dans le soleil. Enfin, glorification dernière et incomparable! voici une jeune et belle muse, la première des cinquante ou soixante-dixième muses dont s'honore la France, qui vient y suspendre un ruban parfumé de la plus douce et de la plus enivrante flatterie que puisse respirer l'orgueil d'un poëte. Joncs à pommes d'or de tous les pays, prosternez-vous devant votre frère bienheureux, ainsi que dans le songe de Joseph les gerbes des méchants pasteurs se prosternèrent devant celle du patriarche. La mesure de gloire est comblée désormais. La canne de M. de Balzac recevant un cordon de la main de madame de Girardin est un étendard auquel la reine vient d'attacher la cravate.

Maintenant une ou deux petites observations, si toute-

fois l'aimable auteur dont je suis en ce moment le respectueux Aristarque veut bien me les permettre. La première est une simple question relative à certaines convenances sur lesquelles j'avais des idées à peu près arrêtées que le roman nouveau a singulièrement brouillées dans ma tête. Ayant le malheur d'être d'une opinion contraire à celle que manifeste implicitement madame de Girardin, par le choix du titre de son livre, je suis dès à présent convaincu que j'ai tort. Voici toutefois mon observation ; je la soumets à qui de droit avec la modeste assurance d'un homme qui espère que son désir de s'instruire lui fera pardonner son ignorance. Je suppose qu'un écrivain du genre masculin fasse un livre et le publie sous un des titres suivants : *La Bague de madame la duchesse d'Abrantès ! Le Collier de madame Amable Tastu ! La Ceinture de madame Desbordes-Valmore ! La Pantoufle de madame Mélanie Waldor !* La petite église coquette et embaumée qui mêle de si délicieux accents au faux-bourdon de la grande cathédrale littéraire ne pousserait-elle pas jusqu'au ciel un hymne de doléance et de réprobation ? L'auteur malavisé ne serait-il pas déclaré à l'unanimité, écrivain de mauvais goût, et, ce qui est pis, homme de mauvaise compagnie ? ne serait-il pas mis et pour la vie au ban de l'empire, où régnèrent Corinne et Sapho, surtout si le coupable avait poussé l'énormité jusqu'à trouver un défaut à la bague, des perles fausses au collier, ou la ceinture un peu large, ou la pantoufle un peu longue ? Oh ! alors, anathème sur

lui! Anathème chanté à grand chœur et avec l'énergie que déploient Nourrit et mademoiselle Falcon dans la malédiction du trio de la *Juive!* Par quel privilége de jupe et de coiffe, ce qui d'homme à femme serait trouvé inconvenant et attentatoire, devient-il de femme à homme gracieux et légitime? L'exploitation d'une individualité à la mode change-t-elle de nature avec le sexe de la personne, dont l'esprit, le caractère, les habitudes se trouvent ainsi exhibés dans un intérêt de vente et de succès?

Une canne est un meuble de la vie intime aussi bien qu'un châle ou qu'une écharpe; elle a pour domicile la chambre à coucher. Or, une exploration féminine qui, pour atteindre son but, est obligée de s'avancer jusque-là, ne frise-t-elle pas des limites étranges et dangereuses? D'ailleurs quel renversement de mœurs! Garçons modestes que nous sommes, serons-nous donc obligés de réclamer pour nos appartements l'inviolabilité de la chambre à coucher des Anglaises!

Ici je m'aperçois que je n'ai pas le sens commun et je me mets à genoux pour demander pardon. Il est bien évident que si un homme doit se prosterner le front contre terre, à la manière orientale, devant le seuil d'un logis féminin sur lequel veille la loi des convenances, comme le chérubin à glaive flamboyant gardien d'un autre paradis terrestre, la femme en revanche a droit de pénétrer toujours et à toute heure dans un domaine qui est sien, en vertu de son titre de reine de la création. Ouvrez donc

vos portes à deux battants, célibataires illustres à un titre quelconque, et laissez passer non pas la justice du roi, mais la maligne curiosité de la reine. Faites garnir de fleurs l'escalier, l'antichambre, le salon, jusqu'au plus intime sanctuaire. Partout des fleurs, des parfums, des tentures précieuses, des gazes transparentes. Tuez votre faucon pour le repas comme fit le tendre et pauvre amant dont parle La Fontaine. Prenez votre plus beau manteau, et l'allez étendre devant votre porte, nouveau Raleigh, afin qu'en descendant de voiture Élisabeth ne craigne pas qu'une seule tache de boue ne vienne compromettre l'honneur de ses bas bleus : soyez, en un mot, empressés, dévoués, chevaleresques ; donnez-vous corps et âme, canne comprise, et si pour récompense de votre respectueuse hospitalité, vous voyez inopinément figurer votre cravache ou vos éperons sur la couverture beurre frais d'un roman nouveau, remerciez à genoux ! Cette petite indiscrétion, qui commise par vous serait mise au rang des péchés mortels, n'est ici qu'un joli enfantillage, un jeu d'esprit, plein de grâce et de coquetterie. C'est le droit des femmes, adorez-le, car il est le plus beau, le plus civilisateur, le plus souverain de tous les droits; il est le droit du plus faible !

Madame Émile de Girardin a donc eu raison et mille fois raison de ne consulter que son bon plaisir dans le choix du titre de son roman. Je trouve d'ailleurs un noble courage dans cette fantaisie. Bien des femmes n'eussent

pas accueilli sans une secrète frayeur la tentation d'accoler leur nom à un autre qui possède, parmi le beau sexe surtout, une certaine autorité fascinatrice et presque cabalistique. Les esprits supérieurs sont au-dessus de ces retenues timorées et de ces pruderies vulgaires. Tout le monde se rappelle le mot du prince de Talleyrand à madame de Staël, sur la *consexualité* virile dont les muses sont douées par le génie. Un bas bleu est une botte. Aujourd'hui que la plume de corbeau remplace l'épée à deux mains de nos aïeux, et que la littérature est la seule et véritable chevalerie, pourquoi les princesses de la poésie ne jouiraient-elle pas d'un privilége que conquéraient à la pointe de leur lance les héroïques amazones d'autrefois ? Bradamante et Marphise se souciaient assez peu d'un chaperon, et poursuivaient les aventures en société de Roland ou de Roger, sans s'inquiéter de la médisance. Autre autorité : dans le poëme de Voltaire, ne voyons-nous pas Jeanne cheminant côte à côte avec Dunois ?

La convenance et la légitimité de l'œuvre de madame de Girardin étant ainsi reconnues et proclamées, et sa fantaisie défendue d'avance contre toute critique malapprise qui se permettrait de la fronder, il me reste à parler de l'ouvrage lui-même ; assez pour acquitter à l'égard de l'auteur une faible portion du tribut dont m'a rendu débiteur le plaisir qu'il m'a fait éprouver ; pas assez pour enlever au livre cette fleur, semblable au duvet de la pêche, que je veux laisser fraîche et intacte à mes lecteurs.

Or, il était une fois un jeune homme très-beau qui était triste. Savez-vous pourquoi ce jeune homme était triste ? c'est parce qu'il était beau ; et à l'appui de cette proposition, qui vous paraîtra au premier coup d'œil quelque peu paradoxale, madame de Girardin énumère avec un esprit plein de finesse tous les malheurs attachés à la condition d'homme beau ; malheurs dont vous ne vous êtes jamais douté, ni moi non plus : moi par une excellente raison. Remarquez que je dis homme beau et non pas bel homme ; l'auteur fait entre ces deux expressions, synonymes en apparence, une distinction aussi juste que subtile, et qui annonce qu'il a étudié la matière à fond. Le bel homme, c'est votre chasseur ou votre coiffeur ; c'est le tambour-major du régiment qui passe ; c'est le général de l'empire du théâtre de Franconi ; dans ces différentes positions sociales, le bel homme peut être heureux à la rigueur ; mais l'homme beau ! l'homme Antinoüs, l'Amour grec, l'homme idéal doit, de toute fatalité, traîner sur la terre une existence misérable. Il n'est sorte de calamités qui ne l'attendent, et dans le nombre, madame de Girardin cite en dernier lieu et comme coup de grâce les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui. Ne trouvez-vous pas ce trait d'observation délicieux et surtout d'une vérité à faire frémir ? La vie des Anglaises se divise volontiers en deux parts : être enlevées quand elles sont jeunes, enlever quand elles sont vieilles. J'ai un ami, Antinoüs de son état, dont le principal souci est de

se soustraire au bonheur que lui réserve une de ces nobles et vénérables insulaires. Pour éviter Gretna-Green, il vient, par un coup de désespoir, de se sauver à Saint-Pétersbourg. J'ai reçu hier une lettre de lady..... (je ne vous dirai pas son nom), datée de Smolensk.

Madame de Girardin a célébré jadis le bonheur d'être belle, et l'on prétend que, pour mieux s'inspirer, elle avait, en chantant, les yeux fixés sur une glace. Aujourd'hui elle peint le malheur d'être beau, et d'après la vérité du portrait, je croirais volontiers que l'aimable auteur a fait poser quelque modèle des plus charmants, rendu par elle bien malheureux dans l'intérêt de son ouvrage. Ce petit égoïsme artistique et un peu pervers ne serait pas nouveau. Je ne sais quel peintre italien, Michel-Ange, je crois, ne fit-il pas crucifier un homme pour étudier les expressions souffrantes de son agonie? Je ne crois pas madame de Girardin assez cruelle pour avoir poussé son étude d'Antinoüs jusqu'au crucifiement. Mais quelle croix imposée, sinon dressée, fait pressentir un talent d'observation qui analyse avec tant d'incision la nature masculine! Et voyez comme nous autres hommes nous avons peu d'esprit de corps. Si, à propos du joli volume que je viens de lire avec tant de plaisir, un patient de mon sexe a souffert, je ne le plains pas : je n'ose pas dire que je l'envie.

Indépendamment du malheur affreux d'être le plus joli garçon du monde, le héros en question a le désagrément

de s'appeler Tancrède et de plus Dorimont. Trois infortunes au lieu d'une. Vous comprenez tout ce qu'ajoutent de chances néfastes à ses grâces calamiteuses ces noms d'épopée et de théâtre. Vous voyez d'ici, à la seule annonce d'un pareil personnage, la jalousie des maris, la réserve armée des frères, l'humeur bourrue des oncles et des tuteurs. Le superbe et infortuné Tancrède, arrivé à Paris dans l'intention d'y tenter la fortune, se voit successivement repoussé par tous les protecteurs auxquels il est recommandé. L'un a une fille, l'autre une femme, le troisième une mère ; les mères mêmes ne sont pas jugées suffisamment à l'abri des séductions de l'irrésistible Dorimont. Ici j'observe qu'en détaillant tous les revers que peut causer à un homme sa beauté, l'auteur, en revanche, peint les femmes excessivement sensibles à cette même beauté ; ce qui, à la rigueur, peut passer pour une compensation.

Quand Tancrède a vu toutes les femmes raffolant de lui, et tous les hommes devenus ses ennemis ; toutes les fenêtres ouvertes et toutes les portes fermées ; partant ses espérances de fortune renversées de fond en comble, il se trouve désespéré, et pour cette raison il va passer la soirée à l'Opéra. Là, de la stalle d'orchestre où il s'est placé, il aperçoit dans une loge bleue de l'avant-scène une canne fort extraordinaire et à côté de cette canne un homme aux yeux étincelants ; puis, dans la loge à côté de celle-là, une femme avec un lorgnon, et qui pour lorgner n'a pas besoin de ce lorgnon. Voilà M. Tancrède fort in-

trigué de la canne qui ne pense pas à lui, et non moins préoccupé du lorgnon qui, en revanche, se braque de son côté avec une persévérance des plus encourageantes. Le possesseur de la canne, tout le monde le connaît; personne ne peut dire le nom de la dame au lorgnon. Deux circonstances également bonnes : la célébrité sied à l'homme, le mystère à la femme.

Arrivée à cet instant, l'histoire, qui jusque-là s'est maintenue dans les conditions raisonnables et véridiques du roman de mœurs, s'élance à l'improviste dans les régions d'un fantastique un peu vieux, il faut le dire, puisqu'il remonte à l'anneau de Gygès. Savez-vous quel est le mystère, le secret, la vertu miraculeuse de cette canne que Tancrède a vue se prélassant fastueusement à l'avant-scène de l'Opéra ? Précisément le mystère, le secret, la vertu de cet anneau de Gygès, dont je viens de vous parler, et qui probablement a été fondu pour en devenir la pomme. La canne de M. de Balzac rend invisible, et c'est à cette prérogative que l'écrivain doit les talents d'observation et autres qui le caractérisent; talents que madame de Girardin rapporte avec une sorte de coquetterie et sur lesquels je passe rapidement et pour cause. Tancrède, qui possède je ne sais comment le don de seconde vue, devine le mystère de la canne et la demande sans façon à son propriétaire qui la lui prête avec la plus grande complaisance du monde. Croyez que M. de Balzac est homme à prêter sa canne à qui que ce soit, ou seulement à souf-

frir qu'une main profane touche les turquoises et les ciselures qu'a décrites avec un soin si exact le gracieux historiographe de ce jonc miraculeux !

Quand Tancrède a la canne, il la prend de la main gauche, devient invisible, et s'amuse à jouer au sylphe avec plusieurs beautés dont les grâces de salon lui ont inspiré un vif désir d'avoir ses entrées dans leurs petits appartements. Ce rôle de sylphe, rôle traître, indiscret, pour ne pas dire effronté, avait bien ses dangers qu'il était difficile à une main féminine de déguiser pudiquement ou de braver avec résolution. De cette contrainte résulte sans doute la pâleur qui affadit toute cette portion de l'ouvrage et que fait ressortir encore plus l'animation des premières pages, semées de réflexions piquantes et spirituelles ; à cette partie décolorée appartenait, je suppose, *un rêve d'amour*, scène trop tendre, à ce que dit l'auteur qui en regrette la suppression dans la préface, et c'est un regret que je partage ; car ce titre de chapitre promettait, surtout à cause du sylphe. Du reste, si vous trouvez toute cette fin un peu vide, un peu froide, un peu puérile, cherchez bien ; en feuilletant, vous trouverez un billet de M. de Châteaubriand, où l'illustre écrivain, par je ne sais quel raffinement de coquetterie, s'appelle *vieille bête ;* j'avoue que je n'ai pas compris.

La dernière personne auprès de laquelle Tancrède exerce son état de sylphe, grâce à la canne merveilleuse, est un jeune poëte de province qui est venu à Paris exprès

pour être muse, comme Petit-Jean était venu d'Amiens pour être suisse, à ce que dit assez malicieusement l'auteur. Madame de Girardin, en sa qualité de première dixième muse, aurait pu, ce me semble, se montrer meilleure sœur aînée à l'égard d'une pauvre petite quatre-vingt-dix-neuvième dixième muse, qui ne lui a jamais fait de mal, que je sache, et qui, d'après l'échantillon de poésie que j'ai vu, ne sera pas de sitôt en état d'écrire un livre comme *la Canne de M. de Balzac.* Pour conclusion, car il faut une conclusion même aux plus jolies histoires fantastiques, le plus charmant des sylphes épouse la plus novice des muses ; Tancrède, rendu par son mariage à la vie bourgeoise et positive, restitue à M. de Balzac sa canne, qui lui est désormais inutile, et dont le poëte a besoin ; car, dit madame de Girardin, pour adieu au lecteur : *Les Héritiers Boirouge* vont paraître : ce que je vous souhaite à tous.

Quant au talent de bon goût, aux grâces de style, à toutes ces fleurs d'esprit et d'imagination répandus à pleines mains dans l'ouvrage, je n'en parlerai pas : je veux, ainsi que je l'ai déjà dit, ne pas vous gâter le plaisir de la lecture. J'ai raconté, je n'ai pas jugé ; cela d'ailleurs me messiérait de toutes manières, mais je dois vous faire part d'une très-audacieuse tentation qui vient de m'assaillir à l'instant même. D'après certaines observations aussi fines que profondes, je suis parfaitement convaincu que le spirituel auteur possède dans son mobilier quelque

talisman analogue à celui qui rendait Tancrède invisible. Je ne prétends pas dire qu'il s'amuse chaque nuit à se métamorphoser en sylphe, afin d'explorer la nature humaine dans ses asiles les plus secrets, ainsi qu'il reproche à M. de Balzac de le faire. Si cela était prouvé, je sais bien des gens qui dormiraient les fenêtres ouvertes. Sans oser préjuger la manière dont est employé le talisman, j'ai des soupçons sur la nature, et je vais sans relâche travailler à les éclaircir ; après quoi je vous communiquerai le résultat de mes recherches, qui ne sera peut-être pas sans quelque intérêt. Le livre dont je viens de vous rendre compte, établit en ma faveur un précédent qui, je l'espère, me met tout à fait dans mon droit. Autrefois les nobles dames ne donnaient leur écharpe qu'à une épée glorieuse, mais elles ne défendaient pas à un écuyer obscur de rêver leurs couleurs. Ainsi, à moins qu'une défense expresse ne me vienne, je suis décidé à imiter la belle châtelaine d'aujourd'hui, à mettre le premier péché littéraire que je commettrai sous un gracieux patronage, comme elle-même a confié la fortune de son ouvrage au ferme appui d'un nom poétique et populaire. Et quel titre pourrais-je inventer plus heureux que celui dont elle a créé le modèle ? quel pavillon pourrais-je rêver pour y abriter la bluette méditée par moi contre les auteurs de la *Chronique*, et qu'ils subiront prochainement, plus élégant et plus protecteur que : L'OMBRELLE DE MADAME DE GIRARDIN ?

MADAME LA COMTESSE MERLIN[1].

I

Je proteste solennellèment contre ce titre : *Souvenirs d'une créole*, en raison du désappointement qu'il m'a fait éprouver. Depuis le dédaigneux anathème lancé par lord Byron sur les blanches et froides filles du Nord, le sceptre de la royauté féminine appartient sans contestation aux beautés méridionales. Le tour des ladys reviendra peut-être, mais en ce moment les senoras l'emportent. Par suite de ce triomphe de la Vénus brune sur la Vénus blonde, la créole se trouve fort à la mode depuis quelques années, d'autant plus à la mode, que l'occasion de la rencontrer étant rare, l'imagination européenne peut colorer à plaisir des couleurs les plus idéales et les plus fantastiques le portrait des belles d'outre-mer. Qui a vu

[1] A propos des *Souvenirs d'une créole*.

la créole? personne; qui l'aime? tout le monde, moi le premier, car, par Indiana! c'est une séduisante créature: cheveux noirs aux boucles lustrées, soyeuses et un peu rétives, œil noir aussi dont le regard change du diamant au velours, pâleur ardente et fraîche à la fois, voluptueuse somnolence, réveil passionné, voilà la créole. Parmi les femmes, sa place est entre l'Andalouse et la bayadère; c'est une fleur dorée au soleil, une rose jaunie; du moins je déclare que ma créole à moi est éclose ainsi dans ma tête, et pour rien au monde je n'y changerais un pétale ou je n'en retrancherais une étamine. Cela posé, il arrive que la créole, enchanteresse du reste, offerte à notre admiration par madame la comtesse Merlin, n'est pas du tout de la famille de ma fleur. Vous voyez mon embarras; forcé de renoncer à une illusion ou d'en maintenir la réalité contre l'autorité si puissante d'une femme, je me trouve dans une position des plus fausses entre la galanterie et la véracité. Avec toute l'humilité convenable je demanderai la permission d'opter pour ce dernier parti, et d'imiter la stoïque obstination de l'abbé de Vertot. Je prendrai donc la liberté de dire à l'auteur élégant dont je dois parler: Madame la comtesse, appelez vos mémoires, Souvenirs d'une miss, Souvenirs d'une pensionnaire, Souvenirs d'un ange, tout ce qui vous plaira; mais, Souvenirs d'une créole, voilà ce que je ne puis accepter, car ma créole est faite.

Comme il m'est difficile d'énoncer d'une manière ex-

plicite ce dont je me plains, je crains fort que mon mécompte ne tourne à la gloire de l'auteur et à ma confusion. Une comparaison fera peut-être comprendre ma pensée. Supposez un joyeux convive qui attend un bol de punch et se voit servir une jatte de lait sucré, vous aurez une idée de la nature de ma déception. Sur la foi de ce titre décevant : *Souvenirs d'une créole*, mon esprit s'était élancé d'avance dans un palais enchanté dont la salle d'honneur devait être, il faut bien le dire, un boudoir, et me voici dans un oratoire où je dois m'agenouiller devant une image raphaélique. Ma créole est un chérubin. Un homme méchamment spirituel a reproché à une femme célèbre de s'être peinte en buste ; que dirait-il ici, en face de ce tableau où le buste lui-même est supprimé, sans doute comme chose trop humaine et trop matérielle ? Une tête entre deux ailes, voilà en deux mots le portrait de cette ravissante Mercédès, de qui les grâces candides, les attrayantes vertus, les perfections innombrables sont décrites amoureusement dans les deux volumes que je viens de lire avec la dévotion qu'inspire l'esprit uni à la beauté.

Madame la comtesse Merlin adore la vérité. « Lorsque la vérité, dit-elle, frappe ma conscience de sa vive lumière, les fantômes de l'opinion ont beau se porter en foule entre elle et moi, ils ne sauraient l'obscurcir. L'hypocrisie les mains pleines de récompenses, l'envie souriante et empoisonnée, la vengeance et les châtiments, toutes les furies de l'enfer peuvent m'affliger, m'effrayer,

mais ne sauraient détruire cet instinct irrésistible qui m'entraîne vers la vérité. » Cette passion de la vérité a dû mettre plus d'une fois à l'épreuve la modestie de l'écrivain pendant la rédaction de ses mémoires; certes, ce doit être une chose pénible pour une femme, que cette obligation de répéter deux volumes durant : C'est ainsi que j'étais belle, mon esprit avait ces charmes, mon cœur cette vertu. Rendons grâce à l'amour du vrai qui, en plaçant madame la comtesse Merlin au-dessus du silence d'une timidité vulgaire ou des réticences d'une humilité affectée, a laissé au portrait qu'elle a tracé de ses jeunes années le coloris le plus naïvement éblouissant. La seule manière de vous donner une idée de ces souvenirs tracés sans aucune prétention littéraire, et qui n'étaient pas destinés au grand jour de la publicité, à ce que dit la préface en style de préface, est de m'abandonner à l'impression qu'ils m'ont causée, et sous laquelle je suis encore. Écoutez donc l'écho de cette confession délicieuse, et puisse-t-elle en passant par ma bouche, sans doute indigne, ne pas perdre tout le charme suave dont mon oreille vient d'être enchantée!

Ce fut sous le ciel brûlant de la Havane, que naquit mademoiselle Mercédès de Jaruco, aujourd'hui madame la comtesse Merlin. Séparée de ses parents quelques jours après sa naissance et confiée aux soins de madame sa grand'mère *Mamita,* elle manifesta dès l'âge le plus tendre des inclinations étonnamment heureuses. A huit ans,

elle était l'ange protecteur des nègres de l'habitation, et préférait au bal, la société de *Mamita* et la lecture de l'Ancien Testament; je mentionne ici ce fait pour l'enseignement des petites-filles et le plaisir des grand'-mères. Et, cependant, *son imagination précoce et ardente s'élançait déjà vivement vers le domaine de l'inconnu.* A huit ans? direz-vous ; quelle précocité ! Observez, je vous prie, que nous sommes à la Havane, *dans un climat de feu sous lequel il n'y pas d'enfance.* Une chose qui, selon moi, doit rehausser encore les vertus de l'angélique jeune fille, c'est cette considération de climat d'où Montesquieu a tiré, par rapport à la morale, des conséquences si philosophiques. La nature, d'ailleurs, complice du soleil américain, semblait avoir semé traîtreusement dans l'âme de la belle Mercédès les germes les plus menaçants pour la sérénité future de son âme. Madame la comtesse Merlin s'étend avec une glorieuse complaisance sur ces émotions critiques et ces périlleux instincts de son adolescence. Tantôt elle raconte *son âme aimante* et surtout *sensible à l'excès au bonheur d'être aimée,* tantôt *son ardente imagination,* tantôt *sa sensibilité chatouilleuse et passionnée.* A chaque page, madame la comtesse rappelle son organisation forte et mobile, ses désirs vâgues d'un bonheur fantastique, son sang embrasé, les larmes de sa mélancolie. *La douce chaleur de l'air,* dit-elle, *excite en moi un mélange délicieux de force et de langueur;* et plus loin : *Je sens à ma faiblesse que je suis née pour être protégée, je me trou-*

vais de la vie comme quatre, s'écrie enfin madame la comtesse avec une sorte d'exaltation. Ce mélange délicieux de force et de langueur, cette faiblesse qui demande protection, à côté de ce luxe de vie presque effrayant pour le protecteur, ne forment-ils pas un ensemble ravissant? Cela sent les parfums de la Havane, cela rayonne comme le soleil des tropiques; voilà ma créole, en un mot, du moins je l'espérais : vain espoir! Par malheur ou par bonheur, comme vous le voudrez, une aussi magnifique vocation reste stérile; le drame, pour lequel mademoiselle Mercédès me semblait une héroïne créée tout exprès par la nature, ressemble au mirage : on le poursuit sans l'atteindre jamais. Une fois, pourtant, j'avais cru le saisir.

C'était à bord d'un navire qui conduisait en Espagne monsieur de Jaruco et sa fille; sur ce navire se trouvait un jeune homme, le capitaine Garcia qui, profitant de l'intimité qu'amène nécessairement une longue traversée, obtint bientôt le privilége de donner des leçons de français à l'aimable passagère. Depuis Abeilard jusqu'à Saint-Preux, et même au delà et en deçà, les instituteurs de demoiselles se sont toujours fait remarquer par l'audace et l'indélicatesse de leurs procédés. Fidèle à ce détestable esprit de corps, et à propos d'Oreste et d'Hermione, le capitaine Garcia adressa bientôt une déclaration fort tendre à sa jeune écolière, qui, comme une écolière, alla tout redire à son père. Que croyez-vous que fit monsieur de Jaruco?

Une admonestation sévère au capitaine Garcia, une provocation peut-être ? Monsieur de Jaruco fit coucher en travers de la porte de sa fille un gros nègre, haut de six pieds, et qui ronflait, à ce que raconte madame la comtesse Merlin. Voyez-vous d'ici le tableau ? Dans sa petite cabine, la jolie Mercédès dormant peu puisqu'elle entendait ronfler le nègre ; à quelques pieds et séparé d'elle seulement par une de ces frêles parois qui divisent dans un navire les nids des passagers, le capitaine Garcia dormant encore moins, je vous l'assure : on n'a jamais sommeil en pareil cas ; au milieu, le gros nègre dormant, lui avec une bonhomie africaine et ronflant, le misérable, comme s'il eût été complice de l'amant. Voilà un gardien bien trouvé et une porte admirablement défendue. A la place du capitaine, que j'aurais béni dans mon âme, ô bon gros nègre dormeur, toi et ton ronflement qui devait dire à chaque note : enjambez ! J'adore ce ronflement ; il est naïf, antique, sublime ; s'il n'était un fait vrai, ce serait une invention comme en trouve le génie. Si j'ai bonne mémoire, dans le conte charmant de *la Fille mal gardée*, la mère ronflait.

Arrivée en Espagne, mademoiselle Mercédès retrouva sa mère et sa sœur. Un seul fait suffira pour donner une idée de madame de Jaruco ; elle achetait pour cinq mille francs de parfums à la fois chez Gervais Chardin. La jeune créole ne tarda pas à découvrir que sa sœur lui était préférée par cette mère embaumée, mais cette injustice ne

fut pour elle qu'une occasion nouvelle de montrer l'excellence de son cœur. Un jour, je veux dire une nuit, les deux sœurs couchaient dans la même chambre, la sœur favorite prit le manteau de la sœur négligée pour s'en couvrir, mademoiselle Mercédès se fâcha d'abord et reprit sa propriété; mais bientôt, lorsqu'elle vit sa sœur endormie, elle lui étendit le manteau sur les pieds et éprouva alors une *sensation de bien-être inexplicable, un contentement d'elle-même sans égal*, douce récompense d'une si belle action et bien méritée ! Qu'est la charité de saint Martin à côté d'un pareil désintéressement ? Le saint ne donna que la moitié de son manteau.

Chez sa mère, mademoiselle Mercédès trouva un individu qui me déplaît fort et dont la conduite me semble encore plus détestable que celle du capitaine Garcia. Ce personnage, Quésada, tout en étant fort attentif auprès de madame de Jaruco, ne tarda pas à devenir éperdument amoureux de la jeune fille et à l'obséder de sa passion. *Ma position était affreuse*, dit madame la comtesse Merlin, en rappelant ce souvenir ; *je ne dormais plus et je passais les nuits à genoux près de mon lit*. J'avoue qu'il m'est impossible de me faire une idée fort claire des angoisses de mademoiselle Mercédès, et de comprendre qu'un homme, quelle que soit l'intimité dont il jouisse dans une maison, puisse devenir à ce point un objet de terreur, une obsession tyrannique pour une jeune fille placée sous la protection de sa mère. Quoi qu'il en soit,

mademoiselle de Jaruco confia ses chagrins à sa femme de chambre qui lui conseilla de tout dire à son confesseur ; étrange conseil de femme de chambre : mais nous sommes en Espagne. Le confesseur, à son tour, le révérend père Anselme, conseilla à sa pénitente de se faire écrire un billet doux par Quésada, conseil beaucoup plus étrange encore de la part d'un confesseur : mais nous sommes en Espagne. Mademoiselle Mercédès fut docile à son confesseur comme elle l'avait été à sa femme de chambre ; le billet écrit et reçu fut remis par elle-même à sa mère qui eut une scène pathétique avec Quésada. Celui-ci pleura, et tout alla comme par le passé, seulement, une porte de la chambre de la jeune fille, porte ouvrant sur un corridor, fut condamnée pour éviter toute méprise. Ceci est textuel. Il paraît que le bon nègre qui ronflait si bien ne faisait plus partie de la maison.

J'ai oublié de vous dire qu'un autre soupirant faisait depuis quelque temps la cour à mademoiselle Mercédès d'une manière tout à fait chevaleresque et castillane. Longs regards échangés de croisée à croisée (c'était un voisin), sérénades nocturnes, escorte à distance respectueuse pendant les promenades, fréquentation impie des offices divins, rien n'y manquait. C'était, ainsi que le dit Almaviva, une passion digne du siècle de Ferdinand et d'Isabelle. A la fin, le marquis de Cerrano, ainsi s'appelait le jeune homme, se fit présenter à madame de Jaruco, et bientôt il demanda en mariage l'objet de sa flamme.

Je suis sûr, d'après ce que je viens de vous dire, que vous avez en vous-même assez bonne opinion de ce marquis de Cerrano, et vous pensez peut-être que mademoiselle Mercédès dut rencontrer en lui une âme digne de comprendre la sienne. Détrompez-vous, et une autre fois fiez-vous moins vite aux apparences. Ce lorgneur aux yeux magnétiques, ce chanteur à la voix si douce, ce promeneur infatigable, ce dévot endiablé, c'est après tout un homme des plus ordinaires, *jaloux et boudeur*, dit madame la comtesse Merlin, *froid comme un roc, gonflé d'amour-propre, blasé sur toute émotion tendre. Son cœur ne comprenait jamais. Un sentiment délicat était toujours transformé par lui en une idée vulgaire.* Après cela, Senoritas, croyez aux sérénades.

Cet amant prosaïque se conduit d'ailleurs de la manière la plus inouïe. Il exige que sa future n'aille pas au bal chez la duchesse d'O..., et il y va lui-même. Une autre fois, il prend du café pachaliquement étendu sur un canapé, et sans faire aucun frais d'amabilité; mademoiselle Mercédès s'approche de lui, en mettant en pratique les paroles de Mahomet : « Puisque la montagne ne veut pas venir vers nous, allons vers la montagne. » Qu'eût fait en cette circonstance un amant quelque peu délicat et sensible? il eût certainement quitté sa tasse de café pour accueillir avec le respect convenable la faveur qui lui était accordée. Ainsi ne fait le marquis de Cerrano; il renverse le moka sur ses doigts et sur ses manchettes : *C'est agréable!*

dit-il ensuite avec un sourire ennuyé, et il va s'asseoir à la place que venait de quitter mademoiselle de Jaruco. Vous comprenez qu'il n'est pas de tendresse féminine qui puisse résister à de pareilles épreuves. Le mariage de mademoiselle Mercédès fut donc rompu à propos de cette tasse renversée, et en dépit de l'art des devineresses qui dans le marc du café lisent infailliblement un hyménée. Pour moi, ce que je reproche à monsieur le marquis, ce n'est pas de s'être écrié : *C'est agréable !* en se sentant les doigts brûlés; tout le monde n'a pas le stoïcisme du petit Spartiate qui se laissait manger le ventre par un renard, ou l'abnégation de l'amant qui coupait ses doigts écrasés par une porte, et s'en allait tranquillement après les avoir mis dans sa poche; mais ce que M. de Cerrano ne saurait se faire pardonner, c'est d'être allé s'asseoir à l'autre extrémité du salon. L'affaire du bal de la duchesse d'O... me semble aussi un grief des plus graves; décidément je suis fort content que ce mariage n'ait pas eu lieu.

Ici madame la comtesse Merlin passe du doux au grave et du plaisant au sévère. Une partie du second volume est consacrée à la guerre d'Espagne qui commençait alors; passons sur ce triste épisode de nos annales guerrières; les événements connus et dont le récit se trouve partout ne sauraient avoir pour nous l'intérêt de ceux dont l'aimable écrivain est l'héroïne. La famille des Jaruco appartenant au parti français, mademoiselle Mercédès fut présentée à la cour du roi Joseph, qui s'occupa immé-

diatement de lui trouver un mari, et à cet effet il jeta les yeux sur le général Merlin. Le général, avec son uniforme de hussard et son attitude flegmatique d'homme du Nord, parut d'abord froid et sévère à mademoiselle Mercédès, qui d'ailleurs n'aimait pas primordialement les yeux bleus et les cheveux blonds. J'ai remarqué que toutes les femmes partagent ce sentiment, ce qui n'est que plus flatteur pour les blonds, qui, pour triompher, ont cette petite répulsion à vaincre, et y gagnent la gloire d'être aimés par exception. Mais sous l'extérieur général de son futur mari, mademoiselle Mercédès découvrit bientôt une âme ardente. D'ailleurs, dit l'auteur, *les militaires sont très-sensibles en général* ; le général soutint dignement la réputation de l'uniforme français, il ne tarda pas à être amoureux comme un fou, ce qui sera compris facilement par toutes les personnes qui, sans avoir le bonheur de connaître personnellement l'auteur des *Souvenirs d'une créole*, peuvent s'en tracer le portrait d'après ses mémoires.

Ici, inclinons-nous et disons un respectueux adieu à cette ravissante Mercédès, que nous avons vue si constamment bonne, dévouée, tendre, aimante, vertueuse, parfaite enfin, et nous pouvons en croire sur parole madame la comtesse ; car elle *a pour le mensonge autant d'aversion que pour le mal*. Avec le second volume la jeune fille finit, la jeune femme commence : mademoiselle de Jaruco est devenue madame la comtesse Merlin ; une existence nou-

velle, et dont la suite de ces mémoires nous confiera les gracieux secrets, ouvre à l'auteur un théâtre plus vaste et sans doute plus dramatique ; du moins une scène fort pittoresque qui clôt ce second volume m'en donne l'espérance. C'était par un beau soir d'été, à la *Casa del campo*, qui est une résidence royale, et après une promenade sur l'eau. Madame la comtesse Merlin donnait le bras au roi Joseph, le général les suivait à quelque distance ; tout à coup il se rapproche brusquement du couple, et voici le dialogue qui s'établit entre les trois personnages ; je copie littéralement. — Le général : Vous feriez bien de marcher plus vite et de rejoindre ces dames. — Madame la comtesse : Je ne puis marcher plus vite, j'ai mal à un pied. — Le roi : Marchez à votre aise, je ne suis pas pressé. — Je crois fort qu'en effet Sa Majesté n'était pas pressée, mais je crois un peu moins au mal de pied subit de madame la comtesse. — *J'accélerai pourtant le pas*, continue-t-elle, *mais aussi doucement que je pus*. Hâtez-vous lentement, a dit Boileau. Quelques jours après cette promenade, le roi Joseph adressa au général l'insidieuse et prudente question que voici : Que feriez-vous, si un roi faisait la cour à votre femme ? — Je le tuerais, sire, répondit le général. Réponse à mon sens aussi belle dans la bouche d'un courtisan que le *Qu'il mourût !* des Horaces dans celle d'un père.

J'avoue que jamais rideau du théâtre, tombant après un quatrième acte de tragédie, ne m'a laissé dans une curio-

sité plus vive et plus perplexe que ne l'a fait cette scène de la *Casa del campo*, et ce *Je le tuerais* du mari. Voilà ce que j'appelle une péripétie. *J'ai toujours ma trompette*, de la parodie d'*Hernani*, donne moins à penser et ouvre un champ moins vaste à l'imagination. Si c'est calcul de la part de l'éditeur pour affriander le lecteur aux volumes suivants, je déclare ce calcul un trait de génie. Pour ma part, je suis altéré de la fin de cette histoire. Qu'adviendra-t-il, grand Dieu ! de ce drame si habilement interrompu, de ce roi inspirant de la jalousie par sa seule manière de donner le bras, de ce mari intraitable, comme le lui dit très-bien Sa Majesté, de cette dame boitant si à propos ! — Ma créole, telle que je la conçois, va-t-elle éclore ? Ce beau papillon couleur de feu va-t-il enfin briser son innocente et par trop blanche crysalide ? c'est ce que je vous dirai dès que je le saurai moi-même. Ce qu'il y a de certain dès à présent, c'est que le roi Joseph n'est pas mort.

II

Je viens de lire ces deux élégants volumes, avec une rapidité que je ne me pardonnerais pas, si je n'avais pour excuse le peu de temps qui me reste pour en rendre compte, l'heure qui s'écoule impérieuse et implacable, les oiseaux éveillés sous ma fenêtre et dont les chants

m'annoncent la prochaine venue de cet autre oiseau de mauvais augure qui ne sait que quatre mots pour tout ramage : Monsieur, de la copie ! je le maudis, le traître ! en lui préparant sa proie, car un découragement soudain, une appréhension profonde rendent ma plume lente et rebelle. Il est une chose qui plus que toute autre énerve l'esprit et le met en défiance de lui-même et de ses ressources, c'est une déception récemment éprouvée. Or, en ce moment même, je lutte en vain contre le désappointement le plus complet et le plus inattendu, et j'ai une frayeur mortelle de rendre mon impression par trop communicative. Bâillant quelque peu moi-même, je me soucie peu d'exciter en vous une sympathie qui en toute autre occasion me semblerait précieuse et désirable. Résignez-vous toutefois, si, après ce naïf préambule, vous n'avez pas le bon esprit de vous abstenir d'un article malencontreux, auquel, après tout, vous n'êtes pas condamné. Si je vous ennuie par trop, vous voudrez bien vous rappeler que je ne suis ici qu'une cause seconde et innocente. Le pressoir rempli de grappes de Suresnes ne peut être tenu de verser du vin de Chypre ou de Madère. Ainsi, pas de rancune, je vous en supplie ; et, comme vient dire le gracioso à la fin des pièces espagnoles : Excusez les fautes de l'auteur.

Grâce à l'intérêt qui s'attache naturellement au nom d'une femme aussi remarquable par l'éclat de son esprit que par les charmes de sa personne et les qualités de son

cœur, vous n'avez peut-être pas entièrement oublié un petit article consacré dernièrement, dans la *Chronique*, à exprimer à madame la comtesse Merlin une faible partie des sentiments admiratifs que ses mémoires nous inspirent. Dans ce cas, vous vous souvenez sans doute de la position pittoresque et dramatique dans laquelle madame la comtesse s'est placée elle-même à la fin de son second volume. Vous vous rappelez cette rose des Antilles transplantée sur le sol de l'Espagne et s'épanouissant à la cour du roi Joseph, parfumée et radieuse parmi toutes les fleurs de France ou de Castille. Vous y voyez les mystérieux ombrages de la *Casa del campo*, vous respirez la fraîcheur embaumée de cette allée, au bord de la rivière où la promenade paraissait si douce au monarque et si désagréable au mari. Entre le galant frère de Napoléon, oubliant dans les douceurs d'une causerie très-intéressante le cauchemar de Mina ou de Palafox, et le rude général, aussi peu complaisant pour l'amabilité royale, que le fut jadis, pour François Ier, le sire de Châteaubriand, apparaît de nouveau à vos yeux enchantés cette ravissante Mercédès, boitant avec un charme inconnu depuis les déesses d'Homère. Fasciné par la grâce de cette apparition et par l'émotion d'un drame qui s'annonce si vif, si pathétique, si palpitant, vous déchirez en les coupant les pages du troisième volume, tant vous êtes pressé d'arriver au dénoûment. Le dénoûment, naïf et audacieux que vous êtes ! adressez-vous à la première

femme de votre connaissance; son admonestation sévère vous aura bientôt remis dans la voie du respect et sans doute de la vérité. Le dénoûment ! Est-ce qu'il y a jamais un dénoûment ?

Ainsi donc, frère, qui peut-être avez péché comme moi par la pensée, soit que marié vous-même, vous ayez pris parti pour l'époux menacé, soit que le démon sans vergogne du célibat vous ait rendu un instant *Josephino,* contenez l'intempérance de votre esprit et amendez-vous si c'est possible. Votre curiosité téméraire et irrespectueuse ne sera pas satisfaite. Le drame de la *Casa del campo* n'a que quatre actes, entendez-vous ? A la place du cinquième que vous rêviez, que vous désiriez peut-être, faites un acte de contrition et ne péchez plus.

Au commencement du troisième volume des *Souvenirs d'une créole,* il n'est pas plus question du roi Joseph, que si Sa Majesté n'avait jamais eu l'honneur d'offrir le bras à l'auteur. On reproche aux rois leur ingratitude ; à leur tour, n'ont-ils pas quelquefois le droit de se plaindre ? Au lieu de poursuivre l'analyse de son cœur exalté et de ses sensations énergiques, ainsi qu'elle le fait d'ordinaire et avec tant d'amour, madame la comtesse Merlin, pour compenser le joli roman qu'elle laisse inachevé, et pour dédommager le lecteur par quelque friandise analogue à celle dont il est privé, madame la comtesse raconte l'histoire de Rosalia, une jeune femme de qui *les formes rondes et potelées* donnaient à ses mouvements quelque

chose d'élastique, une charmante personne aux cheveux noirs et soyeux, aux dents de perle, et douée d'un de ces teints bruns et transparents qui feraient croire que la vie trop active, se trouvant à l'étroit à l'intérieur, cherche à se faire jour en se portant vivement à la superficie ; si vous vous rappelez le portrait qu'a tracé de sa propre personne madame la comtesse, ne trouvez-vous pas que ce dernier lui ressemble à s'y méprendre ? Cette ressemblance cacherait-elle un mystère ? Autrefois les princes avaient des menins dont les attributions sont connues. Madame Rosalia ne serait-elle point d'aventure le menin de la ravissante et toujours impeccable Mercédès ?

Madame Rosalia, mariée à un Français attaché au roi Joseph, comme l'était M. le général Merlin, ne tarda pas à distinguer parmi les amis de son mari le comte de C... Celui-ci, de son côté, était fou d'amour, à ce qu'assure madame la comtesse, fou à lier, comme on va voir. Un jour, à la *Casa del campo* (toujours cette *Casa del campo*), après le dîner, on offrit de la liqueur à Rosalia, qui jouait avec le général Rœderer; la jeune femme prit étourdiment le verre qui contenait du kirsch-wasser; mais à peine l'eut-elle touché de ses lèvres, qu'elle fit un geste en s'écriant : « Je me brûle !... » Et avançant vivement la main, elle remit le reste de la liqueur au général Rœderer qui, la portant à sa bouche, l'avala d'un trait. Ici une question des plus graves se présente. A chaque

instant, dans le monde, une femme remet à un homme de sa connaissance une soucoupe ou un verre à moitié rempli, qu'il donne à son tour au premier domestique qui passe avec son plateau; cet acte confère-t-il au cavalier servant le droit d'achever le sorbet ou l'orgeat confié à sa courtoisie? partant, le général Rœderer eut-il tort ou raison en avalant le verre de kirsch-wasser? Quant au plaisir qu'il dut y prendre, nous ne le mettons pas en question. Cette petite dînette est fort agréable, surtout lorsqu'on savoure les miettes d'une jolie femme ayant des dents de perle, comme les avait madame Rosalia. Quoi qu'il en soit, tandis que le général Rœderer, *franc buveur, militaire aimable,* dégustait la liqueur parfumée par les lèvres de sa belle partner, le bruit d'un verre qui éclata attira tous les regards... C'était le comte de C... qui venait d'en briser un entre ses dents. Voilà de fières dents, mais aussi voilà un amant bien emporté et bien imprudent. En pareil cas, on s'ôte le verre de la bouche et l'on se mord les lèvres. Cela ne fait point de bruit et ne compromet pas la femme aimée. Le manque de savoir-vivre de M. de C... eut les conséquences les plus fatales. A ce symptôme un peu trop significatif, le mari de Rosalia vit tomber le bandeau qui lui couvrait les yeux et devina l'amour du comte; plusieurs scènes fort pathétiques eurent lieu entre les époux, suivies bientôt d'une provocation adressée à l'amant. Rosalia, prévenue du duel qui allait avoir lieu, se jeta aux genoux du roi, qui

fut réellement bon prince en cette circonstance, car il réconcilia la femme avec le mari, et chargea ce dernier d'une mission pour la France, afin de séparer les deux adversaires. Mais voyez comme les meilleures intentions ont parfois un résultat funeste! Le convoi dont faisaient partie Rosalia et son mari fut attaqué par les guérillas, et celui-ci tué sous les yeux de sa femme. Quelle catastrophe pour un verre cassé! Quelle femme, après un tel enseignement, osera se permettre une seule goutte de kirsch-wasser?

Après l'histoire de l'infortunée Rosalia, madame la comtesse Merlin, pendant presque toute la dernière partie du troisième volume, consacre sa plume élégante à divers épisodes de la guerre d'Espagne qui éclatait alors dans toute son héroïque férocité, et avec ses alternatives de triomphes et de défaites pour les deux partis. Les siéges de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo par les Anglais, la bataille des Arapiles, les fortunes inconstantes de la cour de Joseph, forcé à plusieurs reprises de quitter sa capitale, les horreurs du sac de Saragosse, inspiraient tour à tour l'aimable créole, et par moment la distrayaient de cette préoccupation du vrai qui domine par-dessus tout dans la première partie de ses mémoires. Mais ces pages, qui parfois semblent écrites avec du sang, tant y abondent les convois attaqués, les prisonniers égorgés, les moines fanatiques, les guérillas implacables, répondent-elles bien exactement au titre de l'ouvrage? Les récits, dont plu-

sieurs pourraient être revendiqués par la noire fantaisie d'un romancier moyen âge, ne sont-ils pas un contraste étrange avec le doux regard et l'angélique sourire que l'imagination du lecteur aime à placer sur les traits de l'historienne, conformément au portrait qu'elle trace d'elle-même ? D'ailleurs, manquent-ils les documents sur cette guerre funeste et à jamais déplorable ? N'avons-nous pas l'Histoire du général Foy et les Mémoires de l'abbé de Pradt ? Les Espagnols ne comptent-ils pas parmi les annalistes de cette époque Ceballos Guerra, Almenara, LLorente, Escoiquitz, les annotations de Muriel à l'histoire de W. Coxe, l'Histoire de la guerre de l'indépendance, publiée par ordre du roi Ferdinand, enfin les Mémoires du prince de la Paix dont, pour mes péchés, je vous parlerai un de ces jours, le plus tard possible si vous le trouvez bon, car c'est un nauséabond calice à avaler ? Au milieu de tous ces historiens, le plus souvent ennemis et contradictoires, hommes d'État ou hommes de guerre, bourgeois ou moine, évêque mondain ou capucin fanatique, madame la comtesse Merlin ne craint-elle pas un peu de voir compromis, par les chocs d'une mêlée sans galanterie ni quartier, les fleurs et les rubans d'une toilette qui serait mieux à sa place sur la causeuse d'un salon ou dans une loge aux Italiens ? Et nous, ne gagnerions-nous pas au change si, au lieu de nous parler de Wellington et du duc de Raguse, du général Lefebvre et de ce terrible Palafox, de qui la réponse à toute sommation de capituler

était celle-ci : Guerre au couteau ! si, au lieu de sonner à chaque instant le boute-selle avec les hussards d'avant-garde ou de tirailler avec les voltigeurs contre les guerilleros, madame la comtesse amollissant en des intonations plus douces sa voix si belle et si justement admirée, nous initiait, ainsi que dans les premiers volumes, aux petits secrets de sa vie de femme aimable, aimante et aimée ? Oui, dût la confidence finir par un mécompte, comme finit l'aventure de la *Casa del campo*, ou revêtir le voile d'une allégorie plus ambiguë que l'histoire de Rosalia, je préférerais le désappointement d'une curiosité excitée sans être satisfaite, à l'ennui que me causent toutes ces prouesses militaires dans une bouche qui doit savoir de si délicieuses paroles ! Que Palafox rugisse son cri d'armes : Guerre au couteau ! je n'ai point de couteau, et c'est la paix que je veux. Je me soucie fort peu aujourd'hui de la bataille de Salamanque ; mais je serais ravi d'apprendre quelle robe portait en ce moment-là madame Merlin, quels rubans ornaient ses cheveux, quelles senteurs parfumaient son mouchoir ; j'aimerais fort lire au calendrier de la belle Mercédès le nom de son martyr de ce jour, et s'il avait pour supplice un verre à mâcher comme le comte de C..., ou, à l'imitation du capitaine Garcia, un gros nègre ronflant ; enfin, rien ne manquerait à ma joie, si j'étais certain qu'à l'heure fixe, évoquée par mon imagination, madame la comtesse était dans un de ces instants splendides et inénarrables où, selon ses pro-

pres expressions, elle se sent de la vie comme quatre !

Dans le quatrième volume de ses mémoires, madame la comtesse Merlin ne dit pas un mot d'elle-même, et raconte l'histoire de la religieuse Piédal. Vous n'exigerez pas sans doute que je vous parle de cette religieuse ; j'espère que vous partagez mon goût, et que la séduisante Mercédès seule vous intéresse ; inclinons-nous donc une seconde fois devant elle, et disons-lui un adieu respectueux jusqu'au jour où, comme elle le fait espérer, elle donnera une suite à ses mémoires qui s'arrêtent à son arrivée en France. J'ai d'ailleurs d'excellentes raisons pour finir : d'abord l'oiseau de proie dont je vous ai parlé, et qui, planté devant moi, l'œil fixé sur ma plume, attend sa pâture ; puis il me faut maintenant penser à autre chose et faire provision de philosophie, car, selon toute apparence, on me siffle ce soir.

MADAME MÉLANIE WALDOR [1].

Si je ne craignais de m'attirer un reproche de fatuité, péché que je n'ai nul droit de commettre, je me comparerais en ce moment à un papillon. Comme vous savez, le papillon voltige de fleur en fleur; c'est là son état d'après tous les poëtes anacréontiques; moi, je voltige aussi depuis quelque temps dans le parterre embaumé de la littérature féminine, avec quel regret de ma légèreté forcée, avec quel désir de laisser mes ailes à quelque rose, je n'ose vous le dire ! Naguère je quittais le genêt d'Espagne, des *Souvenirs d'une créole*, pour l'hortensia parisien du spirituel auteur du *Lorgnon*, et aujourd'hui voici qu'une nouvelle fleur m'appelle; que dis-je, une fleur ? c'est bouquet qu'il fallait écrire. Les *Pages de la vie intime* forment en effet une gerbe et non une tige; elles exhalent les parfums variés d'un sachet, et non la senteur monotone d'une feuille unique; elles renferment

[1] A propos des *Pages de la vie intime*.

quatre nouvelles au lieu d'un roman, quatre bonheurs pour un! Afin de n'en rien perdre, savourons-les ces bonheurs l'un après l'autre, délions cette gerbe odorante, et respirons tour à tour l'œillet et le jasmin, la violette et la tubéreuse ; confondus, leurs parfums seraient trop enivrants, pour moi du moins ; je crains pour ma tête.

Voici d'abord *Clara*, une Rose blanche : il est beaucoup question de roses blanches dans *Clara*. Cette suave jeune fille, orpheline à la fleur de l'âge, avait une amie en France et un oncle en Amérique. Cet oncle, assez bon homme, à cela près qu'il fumait beaucoup et jurait de même, fit venir sa nièce près de lui, mais Clara pleurait en regrettant la France. «Est-ce qu'il te manque quelque chose, lui demanda son oncle ; ne fais-tu pas quatre bons repas, et plus si tu veux? » Je suis tout à fait de l'avis de l'oncle : quatre bons repas et plus me semblent incompatibles avec les larmes ; mademoiselle Clara devait opter, ce me semble, entre l'appétit et la désolation ; je ne saurais être fort ému d'un désespoir qui se met à table quatre fois par jour, et quelquefois plus ; ce plus surtout me désenchante tout à fait. Quoi qu'il en soit, mademoiselle Clara, trouvant que son oncle ne la comprenait pas, prit pour amies deux négresses, la mère et la fille : Malika et Alida. Celle-ci avait aimé un Eric dont je ne vous dirai rien. Lorsque Clara, lassée des quatre repas qu'elle faisait chez son oncle, partit pour revenir en France, Alida lui donna un perroquet qui savait dire : Ericalidamalikaclara.

Si ce mot vous paraît un peu étrange, même pour un perroquet, décomposez-le, et vous serez ému de la tendre intelligence de l'animal qui l'avait appris. En France, Clara ne retrouva plus son amie qui était morte, mais à sa place elle rencontra son frère Henri. Le jeune homme et la jeune fille commencèrent alors des pèlerinages fort touchants au tombeau de leur sœur et amie : la première fois, en sortant du cimetière, ils firent danser un singe, la seconde fois, M. Henri embrassa mademoiselle Clara, ce qui dut beaucoup consoler la défunte. Je commençais à être un peu inquiet de ce qui arriverait à la troisième visite ; fort heureusement pour la vertu et la rose blanche, M. Henri était un jeune homme inconstant, et qui s'ennuyait d'une passion avant l'époque où d'ordinaire les plus roués deviennent volages. Voilà donc mademoiselle Clara abandonnée de son amant et réduite à l'attachement de son perroquet qui a beau lui répéter du matin au soir : Éricalidamalikaclara, la jeune fille est aussi inconsolable que Calypso. Sur ce, l'oncle d'Amérique meurt, ce qui est le plus beau trait que puisse faire un oncle d'Amérique. En apprenant que mademoiselle Clara est devenue millionnaire, M. Henri se ravise et se renflamme ; mais la jeune héritière aime mieux se laisser consumer de chagrin que de pardonner à l'ingrat. A l'heure qu'il est elle est morte et enterrée, et je ferais volontiers à sa tombe un de ces pèlerinages à deux, dont elle avait le goût de son vivant ; seulement, si à la porte

du cimetière je rencontrais un singe, je ne le ferais pas danser.

La *Pauvre Famille*, qui suit la Rose blanche, est l'annonce portée à son dernier degré de perfectionnement. Dans une intention dont on ne saurait trop louer la gracieuse bienfaisance, madame Mélanie Waldor a voulu que sa célébrité fît la fortune de sa bouquetière dont elle donne l'adresse que voici : rue Castiglione, sous les arcades, à gauche, n° 7. Certainement ce soir, en allant aux Tuileries, je rendrai une visite à cette bouquetière, si bien protégée, mais c'est là tout ce que je peux faire pour elle. Acheter une fleur, très-volontiers; mais vous raconter une histoire lamentable qui traîne ses guenilles de la rue de la Mortellerie à la Préfecture de police, et du Mont-de-piété à Saint-Lazare, c'est ce que je ne ferai pas, et j'espère que vous m'en saurez gré. Je ne suis pas philanthrope le moins du monde, laissons donc cette attendrissante historiette toute bourrée de soupes à domicile, toute nippée de hardes du bureau de bienfaisance, pour passer à la fleur numéro trois, étiquetée *la Maison rouge*.

— Conducteur, n'y aurait-il pas une place sur l'impériale? — Vous voyez que nous sommes dans une diligence. J'admets à la rigueur le lieu de la scène; quoique usé, il est pittoresque et propice aux combinaisons romanesques; mais quelle fantaisie, grand Dieu ! a eue madame Mélanie Waldor de choisir, parmi les trois ou quatre

compartiments de la voiture, la rotonde ! Si son héroïne était une nourrice, si son héros était un marchand de peaux de blaireau, je concevrais la rotonde comme théâtre naturel de leur entrevue sentimentale, mais dès qu'il s'agissait d'une femme distinguée comme madame de Tourville, d'un jeune homme élégant comme M. Ernest, le coupé devenait de rigueur. A moins que madame Waldor n'ait fait quelque voyage en rotonde et n'ait été entraînée par la magie du souvenir, je ne comprends rien à son choix. Toutefois, caprice de l'esprit ou mémoire du cœur, puisque l'aimable auteur nous a fait monter dans la rotonde, résignons-nous aux deux grosses paysannes qui dorment sur le devant et prêtons l'oreille à la conversation du monsieur et de la dame qui occupent la banquette du fond, assis le plus loin possible l'un de l'autre. Ce point capital est expliqué à plusieurs reprises, et cela était nécessaire ; le coupé est si traître parfois ! que doit être la rotonde ? Le voyage ayant commencé avec la nuit, M. Ernest, le respectueux voyageur, attend le jour avec impatience, afin de contempler les traits de sa voisine. Il lui adresse à ce sujet les compliments les mieux tournés et les plus imprudents, car il se trouve engagé dans une admiration anticipée qui deviendrait une affreuse impolitesse au moindre refroidissement. Le jour venu : « Vous avez des yeux de Madeleine, » dit le jeune homme à la dame.

Où diantre le spirituel voyageur va-t-il chercher ce com-

pliment-là ? Si je comprends bien cette jolie expression, des yeux de Madeleine signifient des yeux qui ont pleuré et qui, par conséquent, sont quelque peu rouges ? Or, quelle femme a jamais consenti à avoir les yeux rouges ? puis, ce nom de Madeleine est assez maladroitement évoqué à propos d'une belle étrangère à qui l'on veut plaire ; Madeleine pécheresse ! ce serait une impertinence ; Madeleine pénitente ! ce serait deux impertinences, le repentir vieillissant le péché. Décidément c'est une gentillesse de coiffeur ; et pourtant voyez l'indulgence du cœur des femmes, si l'on en croit madame Waldor : la nuit suivante, madame de Tourville, comme si elle eût voulu justifier la comparaison saugrenue dont elle avait été l'objet, commença à laisser tomber sa tête sur l'épaule d'Ernest ; heureusement celui-ci était le plus respectueux de tous les héros de roman qui aient jamais fréquenté les rotondes de diligence. Sous le front involontairement provoquant qui la pressait, son épaule conserva l'impassibilité d'un coussin, et lui-même chercha contre le panneau de la voiture un appui pour reposer. « Nous avons dormi sous la même tente, » dit le jeune homme en se réveillant le lendemain, et la dame se prit aussitôt d'une grande passion pour un cavalier qui sommeillait d'une manière si honnête et si convenable. J'ignorais que la qualité de dormeur fût une aussi excellente recommandation auprès des femmes, mais l'aimable auteur doit se connaître à ceci mieux que moi ; je m'en rapporte donc

à son opinion. Cependant, cette diligence où l'on dort si bien ne peut pas toujours rouler; à la fin elle arrive à Strasbourg où madame de Tourville a une tante, et où M. Ernest cherche une vieille femme qu'il doit épouser; il se trouve que la vieille femme n'est autre que la tante de la jolie voyageuse, et voici cette ridicule personne qui surprend sa nièce et M. Ernest en tête-à-tête, dînant ensemble le plus gentiment du monde dans la même chambre, de même qu'ils ont dormi sous la même tente : deux époux ne feraient pas mieux. A cette vue, la tante déshérite sa nièce et de plus elle la maudit; alors M. Ernest prend sa vieille future au collet et la jette du haut de l'escalier en bas; un quart d'heure après, cette pauvre femme était morte d'apoplexie, à ce qu'assure madame Waldor. Ah! madame, je crains bien que votre partialité pour M. Ernest ne vous entraîne, et que vous n'ayez trouvé cette apoplexie pour atténuer une action fort vilaine à mon sens. Il ne faut jeter personne du haut de l'escalier en bas, pas même les vieilles femmes ridicules; et surtout, lorsqu'on leur a cassé le cou, il ne faut pas venir dire qu'elles sont mortes d'apoplexie, c'est ajouter la calomnie au meurtre. Madame Raynal mourant d'un coup de sang et d'un escalier dégringolé, rappelle cette autre victime morte d'amour et d'une fluxion de poitrine. Une chose qui me paraît presque aussi odieuse que la brutalité de M. Ernest, c'est qu'il épouse madame de Tourville sans attendre seulement la fin du deuil, et que, par

ce mariage, il hérite sans vergogne de cette infortunée dame Raynal.

Hérite-t-on! grands dieux! de ceux qu'on assassine?

Que faisait le procureur du roi de Strasbourg?

La verve de l'aimable auteur des *Scènes de la vie intime* semble s'être plu dans cette Maison rouge jusqu'à s'y fatiguer un peu. La quatrième nouvelle, intitulée *Scènes du monde*, m'a involontairement rappelé le quatrième écuyer de Malborough, qui, à l'enterrement de son maître, marchait les mains vides à côté de ses confrères chargés des honneurs funéraires. J'ai cependant appris différentes choses en lisant cette dernière nouvelle : d'abord que mesdames de Céré-Barbé et Victoire Babois tiennent le sceptre de la poésie. J'ai donc à demander très-humblement pardon à ces dames d'avoir cru, jusqu'à ce jour, que MM. de Lamartine et Victor Hugo portaient ce sceptre chacun par un bout. Les deux poëtes sont trop galants sans doute pour ne pas reconnaître les droits souverains de ces dames, et, de leur côté, les deux nouvelles reines trouveront bien dans leur boudoir quelque quenouille de consolation à envoyer aux Hercules détrônés. Une chose encore que j'ignorais à ma honte et que je sais maintenant, c'est la gloire éblouissante de mesdames Dupin, Eugénie Foa, Hermance Lesguillon, Aimée Harelle et une foule d'autres étoiles de premier ordre, visi-

bles, à ce qu'il paraît, dans un journal qui a beaucoup d'abonnés au Groëland; parmi toutes ces illustrations féminines dont je ne me doutais pas, il est un nom qui brille par son absence, quoique l'aimable auteur ait fait mystérieusement le tour de la femme virile qui le porte, en brandissant un des ces encensoirs vides d'encens qui sous prétexte d'adoration mutilent le nez aux statues. Heureusement pour lui, George Sand est haut placé dans sa niche, et le bras de madame Mélanie Waldor est trop bien fait pour être très-long.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

— CORBEIL, typographie de CRÉTÉ. —





